LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES

DES DEUX MONDES

1er MARS 1949

PERSPECTIVES ALLEMANDES....	ROBERT D'HARCOURT . . . *de l'Académie française*	3
MÉDITATIONS.....	Dr ALEXIS CARREL.	18
SCÈNES DE LA VIE PARISIENNE.	MAURICE DONNAY . . . . *de l'Académie française*	27
LES SARCOPHAGES DES ATELIERS D'ARLES.....	EMILE MALE. . . . . *de l'Académie française*	46
RETOUR A JALNA.— *Troisième partie.*	MAZO DE LA ROCHE . . .	66
UN POÈTE SYMBOLISTE.— *ANDRÉ FONTAINAS*.....	HENRY CHARPENTIER. . . .	96
UNE RESTAURATION FRANÇAISE.	ALEXANDRE LEFAS	102
UN GRAND MARIAGE SOUS LE CONSULAT.....	JULES BERTAUT.	116
BORDEAUX PORTE DE L'AFRIQUE.	HENRY HUGAULT	133
A TRAVERS LE SAHARA.....	M.-L. LÉDÉ.	144
QUESTIONS ACTUELLES. — *LA SESSION DE L'O. N. U.*.....	RENÉ PINON	155
REVUE DRAMATIQUE. — *LA SOIF.* — *LE PRINCE TRAVESTI*.....	R. BOURGET-PAILLERON . .	173

A TRAVERS LA PRESSE. — MENUS-PROPOS. — LES LIVRES

LE NUMÉRO — 192 PAGES — 130 francs

15, rue de l'Université - PARIS

LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES
DES DEUX MONDES
Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT :

France métropolitaine et Union française, six mois... **1.500** fr.
Étranger, six mois (12 numéros)..... **2.300** fr. français.
Étranger, un an (24 numéros)..... **4.500** fr. français.

On s'abonne aux bureaux de **La Revue**, chez les libraires, ainsi que par correspondance adressée 15, rue de l'Université, Paris (7e).
Dans ce dernier cas, prière d'envoyer le montant de l'abonnement par mandat, par chèque postal Paris 5888-40, ou par chèque bancaire au nom de **LA REVUE.**

LES LIVRES

LECLERC DE HAUTECLOCQUE, par François Ingold et Louis Mouilleseaux ; 1 vol. in-4° illustré. Editions littéraires de France.

On a publié maints livres sur le général Leclerc, mais le très bel ouvrage, signé du général Ingold et de Louis Mouilleseaux, avec introduction de Charles Goulois, présente un attrait et un intérêt exceptionnels. D'abord le général Ingold a été, lors de la marche du Tchad sur Tripoli, le frère d'armes et l'ami de Leclerc. C'est dire quelles garanties d'exactitude présente le récit, en particulier pour les opérations d'Afrique. D'autre part, le livre est très abondamment illustré de 155 magnifiques photographies bien choisies et dont la reproduction en héliogravure est d'une exécution parfaite. Cette suite de photos constitue comme un film de l'existence du général et la succession de ces saisissantes images s'imprime de façon indélébile dans l'esprit du lecteur.

L'étonnante destinée de Leclerc revit avec une égale intensité dans le texte : l'enfance au château de Belloy-Saint-Léonard avec ses fenêtres ouvrant sur de larges paysages de prairies coupées de boqueteaux, sa forêt proche ; les années d'études au collège de la Providence d'Amiens, l'entrée à Saint-Cyr, les débuts dans la vie militaire, la participation à la guerre de 1939-40. Après l'armistice, le capitaine de Hauteclocque passe en Angleterre et, de Londres, il est envoyé au Cameroun, puis au Tchad ; il est alors colonel. Puis commence la splendide épopée qui restera à jamais gravée sur les tablettes de l'Histoire et qui pourrait s'intituler : *Du Tchad à Paris*. Avec une petite armée improvisée, mal équipée, Leclerc se lance à travers le Sahara, emporte le fort de Koufra défendu par les Italiens, traverse le Fezzan, gagne la Tripolitaine, puis la Tunisie, luttant contre un ennemi qui a la supériorité du nombre et de l'armement. Cette prodigieuse randonnée est évoquée à la fois par le récit et par les illustrations. En mai 1944 la « division Leclerc » déjà célèbre, la fameuse 2e D. B., est transportée en Angleterre ; elle prend part au débarquement allié en Normandie. Et au mois d'août, au son des cloches, Leclerc et sa division pénétreront dans Paris ; il campera une nuit à la gare Montparnasse et le lendemain prendra le Luxembourg. La suite, c'est l'Alsace, l'Indochine, de nouveau l'Afrique. Leclerc est maintenant inspecteur général des troupes de l'Afrique du Nord ; le 27 novembre 1947, pris dans un vent de sable, son avion s'écrase dans la région de Colomb-Béchar. Une des dernières photos, très émouvante, représente la solitude désolée où gisent les débris confus de l'appareil. Ainsi s'achève ce livre dont les auteurs ont su exprimer, avec un sobre lyrisme et une rare puissance du pathétique, tout ce qu'il y a d'épique et de grandiose poésie dans la vie du héros.

LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES

DES DEUX MONDES

PERSPECTIVES ALLEMANDES

DEVANT LA BATAILLE DE BERLIN

Deux attitudes ont pu être observées dans la masse du public d'Outre-Rhin devant ce que l'on a appelé la bataille de Berlin. (Nous n'avons en vue ici que l'habitant de l'Ouest, nous ne parlons pas du Berlinois qui est acteur dans le conflit.) La première de ces positions est celle du lecteur de journaux suivant passionnément les péripéties de la lutte, y participant moralement d'une façon positive. C'est la position du témoin dépassant son rôle de témoin, du témoin « engagé ». La seconde attitude, peut-être plus commune que la première, a été celle de l'observateur. D'un observateur sans bienveillance, qui marque les points, compte les coups, prend aux péripéties du combat un intérêt auquel n'est point étranger une pointe de *Schadenfreude* (un mot dans lequel entre la joie devant le dommage d'autrui) et est, quoiqu'il arrive, fermement décidé à ne pas abandonner sa plate-forme, à ne pas descendre dans l'arène. Après tout, pense-t-il, ce guêpier, ce sont les Alliés d'hier qui s'y sont eux-mêmes placés. Le vaincu n'a pas d'autre rôle dans cette affaire que de contempler le déroulement du spectacle gratuit que lui donnent par leurs divisions ses vainqueurs d'hier.

Spectacle gratuit, mais dont le risque n'est pas absent. L'Allemand de la rue est parfaitement conscient des risques d'extension que comporte le duel berlinois. Mais il est tout aussi lucidement conscient de l'état d'impuissance auquel le condamne l'effondrement de son peuple. Mis dans l'incapacité d'intervenir, il se résigne à enregistrer.

L'attitude du témoin peut être l'attitude du philosophe et même celle du sceptique. Nous l'avons constatée chez cer-

tains Allemands. Elle évite de s'afficher trop ouvertement. Une sorte de pudeur, même à l'époque où la bataille de Berlin était incertaine, où il n'apparaissait point du tout si sûr que les Anglo-Américains pussent pratiquement réussir à ravitailler la ville, une sorte de pudeur patriotique retenait généralement l'Allemand de l'Ouest d'exprimer ouvertement sa pensée sur le peu de chances qu'offrait à ses yeux la gageure d'alimenter une capitale de plusieurs millions d'habitants par un pont aérien.

Une pudeur plus marquée encore le retenait d'aller jusqu'au bout de sa pensée en avouant non seulement qu'il ne croyait pas au succès de l'entreprise, mais qu'il y avait à ses yeux disproportion entre le risque et l'enjeu, que vraiment Berlin ne « valait pas une guerre », que tout cela pourrait assez mal finir, qu'en fin de compte les Anglo-Saxons s'entêtaient contre un état de fait : le fait que Berlin, par sa position en pleine zone d'occupation soviétique, appartenait à la sphère d'intérêts des Russes et qu'il serait plus sage de leur laisser dès à présent une ville destinée de toutes façons, un jour plus ou moins lointain, à rentrer dans leur orbite.

LA THÈSE DU « DÉSINTÉRESSEMENT »

Nous venons de dire que, même quand son sentiment intime le conduisait à des conclusions de cet ordre, l'Allemand évitait en général de les exprimer. Il a gardé de l'époque hitlérienne et des beaux jours de la propagande du Dr Gœbbels la grande frayeur de l'opprobre attaché à l'étiquette de « défaitiste ». Dangereuse au temps de la Gestapo, l'étiquette reste infamante sous l'occupation par les Alliés.

La consigne générale a été brisée dans un article paru à Munich il y a quelque temps déjà, mais qui demeure intéressant au titre de fiche documentaire sur l'état d'esprit qui était alors celui de beaucoup d'Allemands de l'Ouest. L'auteur de l'article, qui est un journaliste distingué, Walter von Cube, a le mérite de dire tout haut, dans l'hebdomadaire *der Ruf*, ce que beaucoup de ses concitoyens pensent tout bas. Il ne s'embarrasse d'aucune diplomatie verbale et nous dit tout à trac comment il envisage l'expérience berlinoise. Celle-ci est à ses yeux réglée d'avance : Berlin restera aux Russes.

Toutes les attitudes d'héroïsme, tout le « pathos verbal » n'y changeront rien. La situation évoluera, avec un caractère de nécessité, vers l'issue que dessine à l'avance la position même du problème. Les Américains offrent au Berlinois un « beau spectacle », mais qui supporte les frais de la mise en scène ? Le spectateur. La note se solde par la pénurie de courant électrique, de gaz, de charbon, d'eau et de vivres. Les attitudes « à la Stalingrad » reviennent cher.

Et, au fond, poursuit notre témoin, quel sens a toute cette affaire ? Les Russes ont le temps pour eux, avec sa force d'usure. Il n'y aura pas la guerre. Et d'ailleurs quel serait le fou pour penser que Berlin vaut une guerre ? (L'article est intitulé : *Krieg um Berlin ?* et ce titre nous rappelle des manchettes de presse historiques : « La guerre pour Dantzig ? », etc.) Le jeu finira un jour et, après les grandes phrases et les déclamations d'estrade, « il restera la réalité ». Celle-ci n'est pas très difficile à deviner : les Russes demeureront les maîtres. Parce qu'ils sont chez eux. Parce que Berlin « fait partie de l'Est ». Il y a des données géographiques contre lesquelles ne prévalent pas les exaltations.

Impossible, au demeurant, d'imaginer la paix dans une Europe trimestriellement bousculée par une crise éclatant aujourd'hui à Berlin, demain à Vienne, après-demain à Trieste. La sagesse, conclut notre témoin, indique de prendre une bonne fois son parti de ce rideau de fer dont on parle toujours sans consentir à en faire une réalité et de se retirer paisiblement chacun de son côté dans son domaine. La méconnaissance des structures et des limites naturelles, et en particulier « des régions de l'organisme auxquelles se rattachent les filets nerveux donnant régulièrement naissance en politique à des points névralgiques » est une source chronique de périls pour la paix.

La « carte nerveuse » de l'Europe assigne à Berlin sa place à l'Est. C'est là un fait que nombre d'Allemands ressentiront sans doute comme une humiliation, mais qui finalement sera accepté avec un certain sentiment de délivrance, par le premier intéressé, las d'être un perpétuel enjeu tiraillé entre l'Occident et l'Est. Le Berlinois finira par s'accommoder d'une existence comportant « moins de liberté mais plus de tranquillité ». L'héroïsme est fatigant.

Perte de prestige pour les Occidentaux ? Mais c'est là pré-

cisément que notre témoin allemand voit la plus frappante supériorité des démocraties. Les démocraties peuvent « encaisser » la perte de prestige, « tandis que les totalitarismes en meurent ». L'exemple de la dernière guerre est suffisamment démonstratif quant au danger que présente la volonté obstinée de ne pas « perdre la face devant le monde ».

Cette vie des deux côtés du rideau de fer, en riverains tranquilles parce que « leurs sphères d'intérêts sont, une bonne fois, nettement délimitées », est-elle vraiment réalisable ? Notre témoin le croit. Parce que s'est révélée impossible l'union avec les Russes, faut-il conclure à l'état de guerre chronique ? « Vivre les uns *avec* les autres » *(Miteinander)* est impossible. Faut-il « vivre les uns *contre* les autres » *(Gegeneinander)* ? Il y a place pour une troisième formule, la seule vraie : « Vivre les uns à *côté* des autres » *(Nebeneinander)*.

***

Il a fallu à notre journaliste un certain courage pour exprimer sa pensée avec autant de franchise dans l'atmosphère permanente d'hostilité à la Russie qui est celle de son pays, dans le climat psychologique spécial créé en Allemagne par la résistance berlinoise. Il n'hésite pas devant des termes très crus : Berlin « capitale soviétique », « positions intenables », « tragique de théâtre » *(Theatertragik)*, « spectacle aérien et artifices de scène » *(Luftschauspiel, Bühnenzauber, Inszenierungskünste)*. Il ne s'illusionne nullement sur l'accueil qui sera fait à ses vues dans un pays où les « impondérables sentimentaux » prévalent régulièrement contre la « politique du réel », où est traditionnellement méprisé cet art du possible qu'est toute la politique, où c'est le destin de la « lucidité » d'être étiquetée « défaitisme ».

En fait, quelle a été la réaction à propos de cet article assez retentissant ? Celle que l'on pouvait prévoir : satisfaction dans le secteur oriental, amertume dans le secteur occidental. La presse allemande d'obédience russe se félicite de voir enfin un Allemand exprimer publiquement l'opinion « tacite » de beaucoup de ses concitoyens de l'Ouest. La *Berliner Zeitung* notamment de licence soviétique) manifeste sans ambages sa joie : enfin une parole libératrice qui ose s'élever contre les « meurtrières

illusions » dont on berce un peuple et mettre en franche lumière le faux héroïsme de théâtre, si dangereusement spectaculaire dans la « résistance » de Berlin.

La feuille berlinoise des Soviets salue dans l'article du confrère munichois le premier coup d'arrêt donné aux campagnes des « bellicistes » de Berlin, aux hommes dont c'est le métier de créer « l'atmosphère de guerre ». Que l'on continue donc à parler net de la sorte et tout l'héroïsme d'estrade berlinois tombera enfin à plat. Les Allemands le verront enfin sous son jour authentique de « verbiage sans espoir » *(hoffnungsloses Gerede)*.

LA THÈSE DE « L'ENGAGEMENT »

On est moins content — et c'est normal — dans le secteur occidental. Le bon journaliste Ernst Tillich, dans le *Kurier* (licence française), exécute sévèrement son confrère. Il commence par lui dire qu'il se trompe sur l'atmosphère en jugeant de sa lointaine Bavière les Berlinois comme des « excités de la résistance ». Ce n'est pas cela du tout. Aucune trace « d'hystérie » chez le Berlinois qui a gardé sa « tête froide » traditionnelle, pèse lucidement les chances et s'atteste une fois de plus bien pourvu de ce « réalisme politique » invoqué contre lui par le journaliste munichois.

L'argument de la « sagesse » (céder une bonne fois, et pour ne plus avoir d'histoires, l'Est aux Soviets, cet Est qui « géographiquement » est leur domaine, en les laissant maîtres derrière le rideau de fer), cet argument de l'abandon n'est pas une surprise pour le journaliste du *Kurier :* il y retrouve la thèse de toujours des Soviets. Ce qui est pour lui une surprise, c'est la tranquillité avec laquelle il se formule sur des lèvres allemandes. Il y a là, dans la sérénité avec laquelle un Allemand se résigne, sans oraison funèbre, à voir glisser toute une partie de son pays entre les mains russes, il y a dans cette placidité quelque chose qui, tout de même, en dépit d'une vieille expérience de routier du journalisme, n'est pas sans « suffoquer » un peu notre témoin.

Cette réflexion liminaire faite, il passe à l'argumentation et engage avec son contradicteur un dialogue assez serré. Vous préconisez la séparation des domaines : chacun chez soi des deux côtés du rideau de fer. Illusion et candeur ! Dans cet Ouest, où

vous vous croyez préservés parce que vous aurez fermé la porte derrière vous, où vous vous croyez enfin chez vous, les Soviets vous suivent. Ils sont déjà installés. Ils ont déjà, sous la forme des partis communistes indigènes, leurs bataillons de choc chargés de préparer leur venue en désagrégeant les cadres.

Vous vous imaginez pouvoir « vivre à côté » et parallèlement, « mais aussi longtemps que demeureront dans les pays démocratiques les partis communistes placés en Europe Occidentale par les Soviets comme troupes de choc paramilitaires *(als paramilitarischer Stosstrupp)* et actuellement en plein entraînement, aussi longtemps demeurera illusoire une vie à *côté* qui ne serait pas une vie *avec* ». Vous vous imaginez vous sauver en faisant la part du feu, en abandonnant cette misérable petite « enclave » berlinoise cause de tant de trouble inutile, en détachant, en « coupant vous-même à la hache ce bout de queue du Berlin occidental » qui ne vous rapporte que des ennuis. Erreur encore ! Les proies qu'on abandonne à l'ogre fouettent son appétit. Rappelez-vous Munich, tous les « Munichs » de quinze années d'histoire ? Votre titre lui-même : « la guerre pour Berlin ? » n'évoque-t-il pas Munich ?

Vous nous dites votre dédain des « arguments sentimentaux » et votre charitable désir de donner enfin aux pauvres Berlinois épuisés par cette lutte sans espoir la paix à laquelle ils ont droit. Nous repoussons votre pitié et refusons votre paix, parce qu'elle serait « la paix du bagne » *(die Ruhe des Zuchthauses)*. Voyez-vous, ce qui nous apparaît « bouleversant » dans votre article c'est « le silence tranquille avec lequel vous faites une croix sur le destin de nos populations de l'Est... Jamais, jusqu'à présent sous une plume allemande, nous n'avions rencontré plus frappante illustration de l'intégrale sécheresse de cœur avec laquelle, dans beaucoup de milieux de l'Ouest, l'Est allemand est purement et simplement oublié ».

Vous parlez de « consolidation de l'Est ». « Consolider l'Est », savez-vous bien le seul sens que peuvent avoir les mots ? « Nous livrer purement et simplement à un système politique et économique dont l'incapacité est notoire » qui dès à présent ne « peut fonctionner qu'en faisant alternativement appel aux plus brutaux moyens de contrainte, ou aux plus grossiers appâts », un système qui déjà en plus d'un point commence à craquer. Au lieu de nous aider, au lieu de travailler avec nous à élargir

les fissures de la prison, c'est nous enfermer dans la prison que vous nous proposez en abaissant solidement le rideau de fer. Derrière ce dernier vous savez bien quel serait notre sort. Vous savez bien que derrière le rideau de fer il n'y a plus de place que pour une seule « solution » : la « liquidation ».

LE PROBLÈME DU RÉARMEMENT DANS L'ALLEMAGNE DE L'OUEST

Nous venons d'entendre les deux thèses sur le conflit de Berlin : celle du « désintéressement », celle de « l'engagement ». Abandonnez les positions intenables, disent les défenseurs de la première, ne faites pas de romantisme politique, sachez sacrifier ce qui est cher à ce qui est clair, et nous aurons la paix, une paix qui vaut bien une perte de « prestige ». Mauvaises positions, rétorquent les défenseurs de la seconde thèse. L'abandon n'est pas seulement faute, mais erreur. La paix est indivisible. Dans la bataille des postes avancés, c'est votre propre destin qui se joue. Illusion de croire que vous pourrez, derrière une cloison, vivre à l'abri dans votre Ouest. Nous sommes tous embarqués.

Cette seconde thèse, celle de la « solidarité », devait être poussée plus loin. L'évolution toujours plus aiguë du conflit ouvert entre les Soviets et les démocraties occidentales devait entraîner une accentuation parallèle des points de vue allemands. Le moment devait venir où à ceux des Allemands qui, de tout temps, avaient été sympathiques à la thèse de la résistance, il apparaîtrait qu'était dépassé le stade de la sympathie et de l'adhésion morale, que le spectacle d'un monde déchiré entre deux blocs irréductibles mettait l'Allemagne de l'Ouest à son tour devant l'option avec tous ses corollaires pratiques. Engagés eux aussi dans un conflit dont ils n'étaient pas responsables, les Allemands de l'Ouest ne pouvaient rester des témoins, ils devaient être des soldats. La réponse aux fiévreuses mesures de réarmement prises par les Soviets en Allemagne Orientale ne pouvait être que *la remilitarisation de l'Allemagne de l'Ouest.* La solidarité avec l'Ouest ne devait pas être seulement la solidarité économique et morale, dont l'extension du plan Marshall à l'Allemagne administrait la preuve tangible, elle se devait de se compléter par une solidarité *militaire.* Dans tous les sens, et

avec toutes les exigences du mot, l'Allemagne devait s'insérer dans le front de bataille occidental.

Cette thèse, en si violente contradiction avec la lassitude de la guerre, avec la *Kriegsmudigkeit* qui est un des aspects profonds de l'Allemagne contemporaine, nous pouvions prévoir quels remous de sensibilité elle soulèverait dans le public d'Outre-Rhin. Ces remous se sont produits. Des discussions passionnées qui ont divisé les Allemands sur la question de la participation active et concrète au front de résistance antisoviétique ou de la « neutralité » passive, les pages qui suivent voudraient donner quelque idée au lecteur de chez nous. La thèse de la participation a été brillamment défendue par des journaux dont nous voudrions d'abord résumer rapidement l'argumentation.

POUR UNE REMILITARISATION DE L'ALLEMAGNE OCCIDENTALE

Comme premier acte de courage, le *Rheinischer Merkur*, hebdomadaire d'une très belle classe rédactionnelle, demande à son lecteur le courage de la lucidité. L'Allemand a le devoir de se placer devant trois faits : le premier est l'existence « à 100 kms à l'est de Francfort de la frontière entre l'Asie et l'Europe ». Le second, tout aussi clair, est la continuité de la pression expansive soviétique en direction de l'Ouest depuis la fin de la guerre, la main-mise progressive de l'U. R. S. S. sur des peuples-satellites destinés à constituer devant la Russie un glacis de protection, Le troisième fait de l'Est, enfin, est la formation, tous les jours plus activement poussée, d'une force de police aux effectifs massifs, dotée des plus modernes moyens de combat.

En face de ce dynamisme menaçant des Soviets, qu'y a-t-il de l'autre côté de la barrière ? Aujourd'hui encore le faible cordon des forces d'occupation. Demain, car l'occupation aura un terme, demain le vide. Or il y a une loi de l'Histoire, ou plus exactement de cette « géopolitique » si souvent invoquée aujourd'hui : le vide attire l'invasion. Un phénomène d'appel d'air. Le peuple fort et expansif ne résiste pas à la tentation que lui offre l'existence à ses portes du pays désarmé.

De cette loi de physique le *Rheinischer Merkur* croit bon de remettre sous les yeux de son lecteur une démonstration récente.

L'exemple de la petite République de Costa-Rica. Elle désarme officiellement, au grand jour. Sa presse rend public le décret de dissolution des cadres militaires. Le lendemain (car les conséquences sont rapidement tirées par le voisin !), le lendemain, elle voit son territoire envahi par les troupes du Nicaragua qui se garde de refuser une aussi belle occasion de s'arrondir sans risques. « L'occasion fait le larron », conclut judicieusement la feuille allemande, en citant un proverbe qui est de son pays comme du nôtre et dont l'application lui paraît spécialement pertinente.

Nous voyons tout de suite où tend la leçon : l'Allemand de l'Ouest devra faire ce qui est en son pouvoir pour éviter le destin de Costa-Rica. En face d'un voisin aux dents longues il devra rester armé, ou plus justement, puisque la défaite l'a désarmé, il devra *reprendre ses armes.*

Remilitarisation ? *(Remilitarisierung)* notre témoin accepte le mot, un mot qui fait peur à beaucoup de ses compatriotes, mais dont il tient tout de suite à fixer le sens en établissant bien la différence, essentielle pour lui, entre *remilitarisation* et *militarisme*, entre « le citoyen en armes qui veille devant sa maison pour prévenir l'effraction », et le « militariste » dont l'évangile est « caserne, caporalisme et massacre ».

Rien de commun entre la « tradition de la défense armée » *(Wehrtradition)*, telle qu'elle s'est toujours perpétuée vivante dans la meilleure Allemagne, celle des régions les moins militaristes, les moins caporalisées du Sud-Ouest, et le goût du cliquetis des armes, le culte des parades militaires, le romantisme casqué et botté *(schimmernde Wehr)* inséparables du prussianisme ou de l'hitlérisme.

Il ne s'agit pas d'entrer en guerre pour des buts de conquête ou des raisons de prestige, il s'agit de se mettre en état de défense contre un voisin agressif. En s'armant l'Allemand est aujourd'hui un soldat de la paix.

Le rédacteur du *Rheinischer Merkur* prévoit les objections : celles de la *peur* (un réarmement est une provocation, n'attirons pas l'attention sur nous, restons tranquilles !) celles de la *lassitude* (nous en avons assez de la guerre, assez de jouer au soldat. Pour le beau bénéfice que nous en avons tiré !) enfin les plus sérieuses, celles de la *conscience* (nous n'avons pas le droit de reprendre les armes : le christianisme interdit l'usage du glaive).

Il essaye de les réfuter en montrant ce qu'elles contiennent toutes d'aveuglement et, même dans celles qui pensent se couvrir des plus hautes autorités religieuses, d'égoïsme qui s'ignore. Jamais le christianisme n'a demandé la passivité. Tout spécialement en face de l'adversaire qui menace ses valeurs. Le rôle qui s'offre aujourd'hui à l'Allemand est celui de soldat de l'occident chrétien.

***

La feuille rhénane est heureuse de compter des appuis dans la presse de l'Allemagne du Sud. Les *Dernières Nouvelles badoises* écrivent en toutes lettres, après avoir noté que l'application du plan Marshall à l'Allemagne occidentale comporte « des prolongements politiques et militaires » : « C'est aujourd'hui la défense de l'Europe occidentale qui est en jeu. Cette défense postule la mise en commun des efforts. Objectif grandiose dont la réalisation nous garantit la paix alors que, derrière la désunion, il n'y a plus pour nous que le suicide. Objectif devant lequel tous nos vœux particuliers n'ont qu'à s'effacer ».

Un écrivain notable de l'Allemagne catholique, Johannes Maassen, croit de son devoir de mettre la jeunesse qui le suit en garde contre le danger qu'il y a « à jouer de la flûte » en toute sérénité de conscience quand l'ennemi est aux portes de la ville.

Enfin un journaliste de la *Schwäbische Post* essaye de vaincre les résistances qu'il sent dans la jeunesse de son pays en déroulant devant son regard les conséquences qu'aurait pour elle et pour son pays une adhésion résolue au front de bataille occidental. D'abord les avantages matériels : la libération des charges de l'occupation, libération qui doit être achetée. Ensuite des avantages plus hauts : le respect retrouvé des autres, ce respect dont elle a soif, qui vit en elle comme une nostalgie après toutes les humiliations subies. L'intégration matérielle est en même temps intégration morale. Il faut citer tout le passage : « Une plateforme psychologique entièrement neuve serait créée, d'égalité morale absolue pour toutes les jeunesses d'Occident. Notre jeunesse, nous le savons, reste encore en retrait, boudeuse, méfiante. Mais nous savons aussi tout ce qu'il y a en elle d'ardent désir de sortir enfin de la misère allemande et de reconquérir enfin, dans le dur monde du réel, le respect et l'estime. Si nous réussissons à faire de l'Europe de l'Ouest, y compris l'Allemagne, un seul

bloc économique, politique et *militaire*, nous aurons, du même coup, réussi à créer la Troisième Force qui, jetée entre l'Est et l'Ouest, est seule en mesure de nous offrir une certaine garantie de paix ».

Une « certaine » garantie de paix ! Notre témoin, nous le voyons, ne pèche pas par excès d'optimisme. Le rédacteur de la première feuille citée, le *Rheinischer Merkur*, non plus. Il pose le problème aussi brutalement que simplement : il demande à son lecteur s'il est résigné à voir l'Allemagne de l'Ouest de 43 millions d'habitants, transformée en vingt-quatre heures en « démocratie populaire », le jour où il plaira aux Russes de « faire avancer une compagnie de police de l'Est ».

Une situation de fait aussi nette exige des résolutions nettes. L'Allemand doit quitter le domaine du rêve, dans lequel il a tant de tendance à se réfugier quand les affaires de ce monde ne vont pas à son gré. Il n'a pas à se demander ce qu'il *aimerait mieux*. Il a à voir ce qu'il *doit faire*. L'heure n'est plus aux « préjugés ». Si les Allemands, éclairés par le passé d'hier, sont décidés vraiment à ne plus « marcher, saigner et mourir aux ordres d'un maître dont les buts ne sont pas les leurs » ils n'ont plus aujourd'hui devant eux qu'une seule solution : « l'insertion volontaire dans l'espace économique, moral, politique et militaire, du monde occidental seul en mesure à l'heure présente de nous garantir la mesure de liberté sans laquelle la vie n'est pas digne d'être vécue ».

ENQUÊTE ALLEMANDE SUR LA PARTICIPATION A LA GUERRE

Consultation très claire à laquelle ne pourra être adressée qu'une critique : d'être rédigée en zone occidentale. La valeur documentaire, la valeur d'indication psychologique des lignes qu'on vient de lire serait peut-être plus décisive si elles n'étaient pas tracées, nous ne dirons pas sous la loi, mais tout de même dans la sphère d'influence d'un occupant dont, en somme, elles soutiennent la cause. Un Allemand tout à fait *libre* (nous prenons le mot, est-il besoin de le dire, dans son sens le plus large de liberté d'esprit, il n'est pas question de sujétion) les écrirait-il ? Et puis nous ne connaissons pas la réaction qu'elles provoquent. Celle-ci reste pour nous dans l'ombre et c'est justement elle

qu'il nous importerait de connaître. En somme que voudrions-nous savoir ? Ce que pense vraiment l'Allemand moyen de l'Ouest, ce qu'il pense, quand il est tout seul, de ces perspectives d'intégration armée dans le bloc occidental qu'on lui présente comme seul moyen d'échapper à la soviétisation.

Cette réaction du lecteur, dont nous venons de dire qu'elle a pour nous plus d'intérêt que la pensée du rédacteur, il nous semble que nous l'offre une enquête que vient d'instituer une revue paraissant à Heidelberg (zone américaine). Le rédacteur de cette revue *(die Wandlung)* ne cache pas l'inquiétude que lui cause la trouble situation du pays. La fermentation intérieure, née des perspectives d'un conflit prochain, fait s'enhardir et surgir de l'ombre les mauvais « spectres » *(Gespenster)* d'hier. Il entend chuchoter les bouches que l'on croyait closes : les hommes de l'industrie lourde, les marchands de canons, et aussi les « aventuriers » *(Abenteurer)*. Il voit se chercher, se rejoindre les hommes des malsaines coalitions. Il se demande où est le devoir, le devoir de l'Allemagne occidentale : s'insérer dans le front de combat, ou essayer de maintenir une neutralité désarmée, être un « boulevard » *(Bollwerk)* ou une « oasis » *(eine Oase)*, un secteur de bataille ou « une zone blanche en plein milieu du champ de combat ».

Il voudrait connaître le sentiment de ses lecteurs et il leur pose trois questions :

I. — Désirez-vous être individuellement en possession d'un droit régulier et garanti par une constitution vous permettant de refuser le service armé en cas de guerre ?

II. — Désirez-vous qu'une loi constitutionnelle allemande interdise toute participation à des guerres futures ?

III. — Désirez-vous qu'une constitution allemande fasse dépendre à l'avenir d'un referendum populaire toute participation directe ou indirecte à une guerre ?

Une forte majorité (77 %) répond par un « oui » à la première question. Il se trouve donc que 77 % parmi les lecteurs de la revue ayant donné une réponse (1) font sans ambages connaître

(1) Ces lecteurs se répartissent comme suit : 133 appartiennent à l'industrie, au commerce, à l'administration ; 103 à l'enseignement ou à l'état ecclésiastique ; 45 au corps des médecins ; 121 à des professions libérales ; 41 sont des étudiants ; 26 des éditeurs ou des libraires ; 9 des travailleurs manuels ; enfin 80 des ménagères. Le " Gallup " de la revue allemande, on le voit, n'a qu'une portée restreinte : le public touché appartient presque exclusivement aux professions libérales, ce qui d'ailleurs n'infirme pas l'intérêt de la consultation, mais doit expressément être noté.

leur volonté d'être mis à même par une constitution de refuser leur participation personnelle à des opérations de guerre. Ces résultats permettent légitimement de considérer comme faite, et de concluante manière, l'épreuve que notre témoin définit « l'épreuve de la volonté pacifique » *(die Probe auf den Willen zur Friedlichkeit)*. La seconde question (voulez-vous qu'une loi constitutionnelle interdise toute participation à des guerres?) est loin de susciter la même unanimité. Ici les voix se partagent à peu près par moitié (54 oui, 46 non). La troisième question, faisant dépendre d'un referendum populaire la participation à des opérations de guerre, retrouve à peu près la même majorité que la première (72 oui, 28 non).

Il nous semble que le rédacteur de la revue interprète correctement ces résultats en en tirant la preuve que le lecteur se montre peu favorable à des décisions constitutionnelles générales, prises de manière rigide et une fois pour toutes, qu'il entend rester maître de son destin dans chaque cas particulier et garder dans la main, soit individuellement (1re question), soit collectivement (3e question), le droit et la possibilité d'entrer effectivement en guerre. En somme, conclut, avec une satisfaction peut-être un peu rapide, le rédacteur, c'est l'esprit « démocratique » qui prévaut...

LES RAISONS DES VOTES

Cependant ce ne sont pas ici seulement les chiffres qui nous intéressent, mais encore et davantage les commentaires qui les accompagnent et les éclairent. La plupart des « votants » croient devoir expliquer leur vote. Ces explications ont un caractère généralement personnel, quelquefois passionné. Parmi les votants « pacifistes » l'un fait suivre sa signature de cette seule ligne : « Père de deux fils de 23 et 27 ans ». Un autre écrit « oui à vos trois questions : il n'y a pas de guerre juste, il n'y a pas de guerre sainte ». A côté de ces « oui » énergiques, décidés, notons des « oui » timides, accordés comme par acquis de conscience et dans lesquels nous sentons la lassitude, un fond de scepticisme né de l'expérience, notamment sur l'efficacité d'un referendum populaire pour la participation du pays à la guerre. « Oui, écrit un universitaire du Palatinat, mais dans ces heures-là le peuple n'est pas de sang-froid *(nicht nüchtern)* ». Et dans la même ligne de pensée,

avec la même lucidité sur son peuple, un autre universitaire : « Sans doute, sans doute, mais vu le peu de résistance de notre peuple à la propagande nationaliste et militariste, je n'attends pas beaucoup de ce genre de plébiscites ».

Cependant les « considérants » qui accompagnent les « non », les considérants de la minorité, passent souvent en intérêt ceux de la majorité. Parmi les lecteurs qui repoussent non seulement l'idée d'une loi excluant la participation du pays à une guerre, mais tout texte permettant à l'Allemand, pour justifier sa carence personnelle, de se retrancher derrière un article constitutionnel, un père de famille rhénan trace ces lignes énergiques : « Non ! parce que mes deux fils me cracheraient leur mépris au visage. L'un de mes enfants a péri dans un sous-marin en 1943 ; un autre a reçu une balle dans le ventre en 1945 ».

Un médecin repousse l'idée du referendum sur la guerre comme utopique et donne assez crûment les raisons de son refus, fondé sur une médiocre estime des consultations populaires : « Je tiens le peuple pour incapable de prendre des résolutions dans les moments graves : *panem et circenses !* »

La plupart des « non » sont dictés par la menace de l'heure, par l'ombre, tous les jours plus visiblement suspendue sur le monde, de la guerre entre les Soviets et l'Amérique, par le souci des responsabilités que fait peser sur le citoyen allemand un moment particulièrement grave de son destin. Le refuge dans l'abstention, en de pareilles conjonctures, ne ressemble-t-il pas à une désertion ? C'est ce que pense un réfugié de l'Est, aujourd'hui commerçant en Bavière, qui ne se fait d'ailleurs aucune illusion sur les conséquences d'une nouvelle guerre : « Je vois dans une guerre nouvelle, avec ou sans participation allemande, la fin de notre peuple et la fin de la culture occidentale. Vous voyez que je ne suis pas du nombre des militaristes impénitents. Mettez-moi simplement parmi les Allemands aimant leur pays. Ce pays, dois-je délibérément me priver du droit de le défendre ? Voilà qui va contre mon sentiment le plus intime ».

Un autre négociant est dominé par l'impossibilité de se soustraire à l'option dans le sens occidental : « Si demain éclate la guerre entre l'Est et l'Ouest, il ne nous reste pas autre chose à faire, que nous le voulions ou non, que de marcher du côté de l'Ouest *(auf der Westseite mitmachen).*

C'est là le langage des faits. Toutes les considérations théoriques sont des billevesées ! »

Un Badois écrit avec plus de simplicité : « Faut-il donc abandonner sans combat l'Europe aux Russes ? » Et un colonel en retraite, avec une verdeur toute martiale : « Allons-nous tresser des guirlandes et chanter des mélodies quand entrera chez nous la police de Seydlitz, en avant-garde des Soviets ? »

***

Nous avons entendu les questions. Nous avons entendu les réponses. Nous voudrions conclure. Et c'est tout justement ce qui n'est pas aisé. Aucun pays peut-être, à l'heure présente, n'autorise moins que l'Allemagne les diagnostics tranchés. Tout est en évolution et en fermentation dans ce grand pays déchiré, secoué de fièvres — de ces fièvres qui ne se développent jamais si bien que sur fond de faiblesse — et dans lequel est plus profonde qu'ailleurs la grande coupure entre l'Est et l'Occident.

L'Allemagne de la défaite est un carrefour d'idéologies antagonistes. Parmi celles-ci lesquelles domineront demain ? La réponse ne doit pas être cherchée en Allemagne, mais hors de ses frontières. L'évolution de l'Allemagne sera fonction de l'évolution du monde. Plus que d'autres peuples elle est entraînée dans un mouvement qu'elle ne commande pas. Les Allemands existent (et nous avons recueilli leurs voix) qui ne se résignent pas au rôle de témoins, qui entendent dans le drame du monde jouer un rôle actif, *armé*. Ils ne représentent, croyons-nous, qu'une faible minorité. La majorité refuse de mettre le doigt dans l'engrenage. Elle attend et elle assiste, dominée par le sentiment de son impuissance personnelle, par une curiosité de spectateur devant l'énorme gâchis du monde (dans laquelle entrent l'amertume et nous l'avons dit une certaine malignité) et, enfin, et peut-être par dessus tout, par une immense lassitude de la guerre. « Il n'existe pas de guerre juste, il n'existe pas de guerre sainte » — l'Allemand que nous avons entendu tout à l'heure formuler cet axiome désenchanté, assez surprenant chez un peuple peu tendre aux rêveries pacifistes, exprime peut-être aujourd'hui l'opinion de la majorité de ses compatriotes.

ROBERT D'HARCOURT.

MÉDITATIONS

Le Dr Alexis Carrel, arrêté par la mort en plein travail, a laissé d'importants inédits, en particulier un ouvrage complet, intitulé La Conduite de la Vie, *qui constitue la suite et le complément de* L'Homme, cet Inconnu. *Il a laissé, en outre, un journal et des notes très abondantes sur les sujets les plus divers. On en a extrait ces quelques pages, qui couronnent l'évolution intellectuelle et spirituelle de ce grand savant. Au fur et à mesure qu'elle grandissait et s'approfondissait, sa science le rapprochait davantage de Dieu.*

Aussi, après avoir étudié l'homme dans son corps, dans sa chair, et avoir essayé de résoudre les problèmes de la vie naturelle, le Dr Carrel se proposait-il de montrer l'homme en son âme, pour définir sous cet aspect les conditions de la vie humaine intégrale. La mort l'empêcha de réaliser ce projet.

***

2 *novembre* 1938, *minuit. — Media vita in morte sumus. Quem quærimus adjutorem, nisi te, Domine, qui pro peccatis nostris juste irasceris. Sancte Deus, Sancte fortis. Sancte misericors, Salvator amarae morti ne tradas nos.*

Au fond de l'obscurité, il y a encore l'espoir de la lumière. Mais la lumière ne peut pas venir de l'intelligence.

O Oriens, veni et illumina sedentes in tenebris.

. . . . . .

Fiat voluntas tua.

Le 3 *novembre.* — Il faut pardonner pour être pardonné. Se sacrifier pour être sauvé. Nous sommes en rapport étroit avec tous les autres. Et le seul ciment qui puisse nous unir est l'amour. L'amour est sentiment et action. — Action signifie aide maté-

rielle et morale. C'est cette aide que je dois donner aux miens, avant tout.

Faites que je sois, Seigneur, l'outil employé par votre charité.

Le 3 *novembre*, 10 *h.* 30 *du soir.* — Seigneur, je vous remercie de m'avoir conservé la vie plus longtemps qu'à la plupart de mes compagnons d'autrefois. Avant de refermer le livre, donnez-moi la grâce d'y lire ce que je ne sais pas encore. — Ma vie a été un désert, car je ne vous ai pas connu. Faites que, malgré l'automne, le désert fleurisse. Que chaque minute des jours qui me restent soit consacrée à Vous. Je ne veux rien pour moi, excepté votre grâce. Que je sois dans vos mains comme la fumée emportée par le vent.

Pour ceux que j'aime, donnez-moi la lumière, afin que je puisse les aider.

Loquere, Domine, quia audit servus tuus.

Le 5 *novembre.* — Que faut-il faire ? Où m'appelez-vous, Seigneur ? Que votre volonté soit faite... Si j'étais seul, sans responsabilité, j'accepterais l'invitation de l'Homme de Bosquen (1) et je vivrais dans sa lumière et dans sa Paix.

Le 5 *novembre, minuit.* — Que chaque minute de ma vie soit consacrée à votre service, Seigneur. Dans l'obscurité où je trébuche, je vous cherche sans cesse.

Quoique aveugle, j'essaie de vous suivre, Seigneur; montrez-moi la voie.

Le 10 *novembre.* — Seigneur, prenez la direction de ma vie, car je suis perdu dans l'obscurité. Tout ce que votre volonté m'inspirera de faire, je le ferai.

Il faut, Seigneur, s'approcher de Vous en toute pureté et humilité.

Comment réparer le mal que j'ai fait aux autres et faire aujourd'hui le bien que j'ai omis de faire ?

Le 16 *novembre.* — *De profundis clamavi ad te, Domine.*

Donnez-moi l'intelligence et la lumière, afin que je sois capable de répondre à votre appel.

(1) Il s'agit d'un religieux, Dom A..., ami du docteur Carrel.

Le 18 *novembre* 1938. — « La plus haute connaissance de Dieu que l'homme puisse avoir dans la vie active, c'est en effet, de comprendre, dans la lumière de la foi, que Dieu est hors de compréhension et de connaissance. Mais là où l'intelligence doit demeurer au dehors, le désir et l'amour peuvent entrer. » *(L'Ornement des Noces Spirituelles* (1), p. 80.)

Lors donc que l'âme s'incline ainsi vers Dieu, elle trouve le repos et elle habite en Dieu et Dieu en elle.

« Qu'il s'agisse... de Dieu... en tant qu'autorité, béatitude, puissance, sagesse, vérité, bonté, tout cela avec le caractère infini qui convient à la nature Divine, on est dans le vrai. » *(L'Ornement des Noces Spirituelles*, p. 76.)

Sa Haute Nature est un Etre simple et sans nom pour toute créature.

« De quelque manière, ou sous quelque nom qu'on se représente Dieu comme Maître de tout le créé, l'on est toujours dans le vrai. » *(Ibid.*, p. 75.)

Le 10 *avril* 1939. — Maître, je ne suis qu'un instrument inutile. Si vous voulez bien vous servir de moi, je vous bénirai. Si vous me rejetez, je vous bénirai également.

Que votre volonté soit faite, et que votre règne arrive.

Le 25 *juin* 1939. — Il faut suivre la route sur laquelle on est engagé, même sans savoir où elle conduit. O Maître, dirigez-moi au milieu de cette obscurité.

Aujourd'hui je puis avancer, puisque je suis libre économiquement.

Que la route est extraordinaire ! Combien les rencontres sont merveilleuses !

Le 4 *juillet* 1939. — *O Oriens, veni et illumina sedentes in tenebris.*

Le 25 *décembre* 1939. — Jour de Noël.

Deux jours de solitude, de réflexion.

A..., ma chère A..., est avec les soldats, quelque part sur le front, accomplissant son devoir, tout droit, généreusement.

Et moi je réfléchis, au passé, à la vie, à moi-même.

O mon Dieu, combien je regrette de n'avoir rien compris

(1) Ruysbroek l'Admirable.

à la vie, d'avoir essayé de comprendre des choses qu'il est inutile d'essayer de comprendre !

La vie ne consiste pas à comprendre, mais à aimer, à aider les autres, à prier, à travailler. Faites, ô mon Dieu, qu'il ne soit pas trop tard.

Faites que la dernière page du livre ne soit pas encore écrite. Qu'un autre chapitre puisse être ajouté à ce mauvais livre.

Parlez, car votre indigne serviteur écoute. Il vous offre ce qui lui reste.

Il vous fait le sacrifice volontaire de sa vie, comme une prière.

Il vous demande de le mener dans la vraie voie, la voie des simples, de ceux qui aiment et qui prient. Pardonnez-lui toutes les fautes de sa vie.

A lui, qui est si complètement ignorant, donnez la grâce de la lumière.

Que chaque minute du temps qu'il lui est encore permis de vivre se passe à accomplir votre volonté, dans la voie que vous choisissez pour lui.

O mon Dieu, dans ce jour qui commémore la naissance de votre Fils, je fais en vous l'abandon total de moi-même, avec le regret infini d'avoir passé comme un aveugle à travers la vie.

Le 12 *février* 1940, *Paris.* — Quelle immense erreur que celle de notre civilisation !

Le laïcisme, la tutelle des administrations ont fait faillite aujourd'hui.

Dans les régiments, on voit les résultats des effets de l'administration pour les enfants assistés. Les plus malheureux, ceux qui ont la plus mauvaise conduite, sont des orphelins de la dernière guerre.

Le père tué, la mère morte à la peine, l'enfant confié à la « Nation » !

Ces hommes, ce qu'ils aiment, ce qui les intéresse, c'est leurs gosses, leurs femmes, leurs maisons, les simples choses de la vie.

***

Le 10 *juin, New-York.* — Torture d'être au loin, d'être impuissant, de ne rien faire pour ceux qui souffrent et meurent

en cet instant. Ecroulement de tout cet immense passé de force et de vertu qui est celui de la France.

O mon Dieu, combien il est terrible de ne pas suivre votre Loi ! Combien la déroute de la France nous punit justement de nos erreurs ! A peine aujourd'hui j'arrive à comprendre ce que j'aurais dû comprendre dès mon enfance : la vraie signification de la Loi de Jésus, la loi d'amour, d'abnégation, de dévouement, de sacrifice.

Renoncement. Entre vos mains, Seigneur, je remets le peu que je suis, totalement, sans réserve. Faites de moi, si cela vous plaît, ce que le vent fait de la fumée. Que votre nom soit béni, et que votre Règne arrive !

Faites, ô Seigneur, que je puisse user le reste de ma vie à votre service, et à celui de ceux qui souffrent.

Donnez-moi la lumière et la force !

Le 16 décembre 1940. — Il n'y a plus d'espoir.

Tout s'écroule et personne n'est capable de reconstruire.

Quel aveuglement des intellectuels !

Chercher dans les formes politiques et sociales l'explication des événements présents ! N'est-ce pas absurde, quand la bêtise et la corruption de l'individu sont la cause de toutes les catastrophes ?

Moi-même je n'ai rien compris.

Maintenant je commence à comprendre, quand il est trop tard.

Que faire ?

Combien je voudrais avoir aujourd'hui quarante ans, avoir devant moi vingt ans de grande activité ! Aujourd'hui que puis-je faire ?

Mettre sur le papier ce que j'ai appris si lentement ?

Peut-être ces pensées pourront-elles guider ceux qui sont égarés dans la nuit, ceux qui cherchent la route.

C'est une lourde perte que la perte de l'instinct. Car l'intelligence ne comprend pas la vie. Elle est adaptée au monde matériel qui nous entoure, mais pas au monde de l'esprit. C'est le sentiment qui nous met au contact des réalités les plus profondes de la vie en nous-mêmes et chez les autres.

Nous sommes poussés sans cesse par la curiosité de savoir,

mais aux questions que nous nous posons notre intelligence est incapable de répondre.

Quel est le but de la vie ? Le but de la vie est de vivre.

En quoi consiste la vie ? A développer tout ce qu'elle contient en puissance. C'est-à-dire à construire en nous la personnalité la plus complète et la meilleure qui se trouve en germe dans nos capacités héréditaires.

Le développement optimum de la personne humaine comprend le développement corporel, intellectuel, affectif, social et racial. L'immense erreur de la civilisation présente a été de donner la primauté au développement intellectuel et social.

L'aspect affectif, esthétique, moral, religieux, est la base de la personnalité.

Mais il ne nous suffit pas de savoir que notre devoir d'homme est de développer en nous la plénitude de la vie ; que nous mourons aujourd'hui, parce que la civilisation d'Occident ignore le côté moral et racial de la vie; et que, dans ses efforts de construction de la société, elle a négligé l'existence de certaines lois profondes de notre nature.

Les lois morales, le danger du péché. Les lois morales et les suites du péché sont comparables aux lois physiologiques et aux résultats de leurs transgressions.

Nous voulons connaître le sens de la vie. Il nous est impossible de conduire notre vie, si nous ne savons pas ce qu'elle signifie et ce que signifie la mort. Pour que l'intelligence puisse remplacer l'instinct, et nous guider comme l'instinct guide les animaux sauvages, il faut qu'elle sache la signification de la vie !

Pourquoi la vie ? Où allons-nous ? Quelle est la destinée de notre esprit ? S'évanouit-il avec le corps ? A quoi bon tous nos efforts ? Pourquoi la construction de la personnalité, cette construction de soi-même par soi-même qui paraît être le but de la vie ?

Nous ne pouvons pas répondre à ces questions avant de connaître le monde dont nous faisons partie. Notre destinée est liée à la sienne et dépend de sa nature.

Nous faisons partie de l'univers cosmique. Notre corps est fait des mêmes éléments chimiques que lui. Nous faisons partie aussi du monde des animaux.

En même temps, nous faisons partie du monde de l'esprit : un monde qui se trouve dans d'autres dimensions que celles des quatre dimensions du « continuum » physique.

Ce monde est constitué par nos pensées et nos sentiments. Par les abstractions philosophiques et mathématiques, les lois de la physique et de la chimie, les lois physiologiques et psychologiques, l'ordre de la nature.

Nous y trouvons aussi l'amour et la haine, la souffrance et la joie, la criminalité, le péché, la beauté morale, la charité.

Il y a en somme deux choses principales dans le monde de l'esprit, la raison et les émotions. La raison et les sentiments sont des états de nous-mêmes et aussi des techniques par lesquelles nous appréhendons le monde extérieur. — D'un côté, intelligence ; de l'autre, intuition, amour, sentiment. Ce sont deux aspects de notre esprit.

Ce sont aussi et nécessairement deux aspects du monde extérieur. Nous sommes capables à la fois d'être émus par la beauté d'un coucher de soleil, et de mesurer la longueur d'onde de la lumière qui émane du soleil. Les lois physiques et chimiques, les lois physiologiques, l'ordre de la nature peuvent être considérés comme l'expression d'un esprit, quelque peu analogue au nôtre, qui s'exprimerait dans le cosmos et en nous-mêmes, qui serait le substrat de toutes choses. C'est l'hypothèse la plus commode.

L'ordre matériel et moral peut-être considéré comme l'expression de l'intelligence de Dieu.

Ces lois naturelles et divines sont la raison d'être du monde.

Nous sommes libres de nous y conformer ou de ne pas nous y conformer. Ces lois sont silencieuses, mais inexorables. Toute transgression — ou péché — est puni. Maintenant ou plus tard. En nous-mêmes ou dans notre descendance.

Ce qui se passe, par exemple, actuellement. Notre civilisation s'écroule parce que les conceptions de nos ancêtres étaient erronées, c'est-à-dire n'étaient pas conformes à l'ordre de la nature.

Le simple exercice de notre intelligence nous permet donc de concevoir un substrat du monde tout à fait analogue au Dieu d'Aristote ou aux mathématiques de Jeans.

Par le sentiment et par l'intuition, l'homme peut se mettre en communication directe avec ce même substrat du monde.

L'homme emploie alors non pas le raisonnement, mais la prière. C'est l'approche expérimentale de l'esprit, substance sous-jacente à tout ce qui existe. De tout temps, il y a eu de grands inspirés, qui, par un phénomène analogue à la télépathie, se mettaient en contact avec une force à la fois immanente et transcendante du monde.

Mais l'expérience des mystiques n'est pas exprimable par le langage ordinaire. La connaissance qu'ils obtiennent de leur objet est analogue à celle de l'artiste et de l'amoureux. Il n'y a pas de mot capable de la décrire.

Les mystiques emploient pour atteindre Dieu une technique très élaborée, très difficile. Il est beaucoup plus difficile de devenir un grand mystique qu'un grand physicien ou un grand chimiste.

Les mystiques ont le sentiment de se trouver directement au contact de Dieu. Ils l'atteignent à travers la nuit de l'intelligence, par désir, et par amour.

Analogie avec la « clairvoyance » qui se manifeste à son plus haut degré quand les processus intellectuels s'arrêtent, *when the mind is blank.*

En somme, dans l'univers de l'esprit, il y a une chose que nous pouvons atteindre par la prière et qui nous répond par un état de plénitude, un sentiment d'ordre, de satisfaction, d'amour et, chez certains individus, par le sentiment d'une présence indéfinissable, d'un abîme d'amour et de lumière.

Il y a une tendance congénitale de l'homme vers ce substrat de toutes les choses. A toutes les époques, les hommes ont prié. Peu à peu des techniques se sont développées. Les techniques de la mystique chrétienne sont les plus sûres, car elles n'abandonnent jamais la raison.

Notre monde comprend donc, outre le monde matériel que nous connaissons tous un peu, un monde mental, composé d'une loi que nous comprenons et de choses que nous sentons.

La vie de l'homme trouve son sens dans ses relations non seulement avec les autres hommes, et avec la race, et avec le milieu cosmique, mais avec ce substratum de tout ce qui existe, lequel, chose étrange, est capable de s'intéresser à chacun de nous et de lui répondre. La prière et la grâce.

De même que nous écoutons Einstein et Planck ou Eddigton quand ils nous parlent de l'univers matériel, de même nous pou-

vons écouter les mystiques et les philosophes, quand ils nous parlent de l'univers de l'esprit.

Le sens de la vie nous est donné par l'existence de ce monde et par l'expérience des mystiques.

La vie est faite avant tout pour être vécue. En la vivant pleinement, nous satisfaisons les intentions de l'Etre qui l'a créée.

Il s'agit, dans cette vie, de développer notre personnalité et d'atteindre les sommets de la vie — ce qui ne peut se faire qu'en suivant les lois de la physiologie et celles de la morale.

Et la connaissance de l'esprit conduit à l'union de cet esprit avec celui de Dieu.

L'esprit n'est nullement limité au corps et la suprême aventure est précisément cette libération du corps, même pendant la vie, pour atteindre le substratum du monde, qui est à la fois intelligence et amour.

Dr ALEXIS CARREL.

SCÈNES

DE LA VIE PARISIENNE [1]

Vendredi 18 *juin* 1908. — Déjeuné chez Durand avec l'exquis Legendre. Nous parlons politique. Le discours de Poincaré... certainement ; mais voilà vingt ans qu'on prononce ce discours. Un dyspeptique, un neurasthénique, un arthritique savent fort bien quel régime ils devront suivre pour se guérir ; mais il faut en outre la volonté et la discipline. Chaque Français est à l'image du parlementarisme : c'est la majorité de ses sentiments et de ses intérêts qui le gouverne, c'est-à-dire les mauvais instincts et les mauvais sentiments. Quant à la minorité des bons instincts et des bons sentiments, elle est anéantie ; elle ne compte pas, ou si peu !

Lundi 21 *juin.* — Le caractère d'obligation m'est insupportable. En ce moment, je voudrais lire, repasser histoire naturelle, botanique, zoologie, etc... Et l'Histoire de France : j'ai un besoin, une soif prodigieuse de m'instruire. Je n'ai de goût que pour la science, l'histoire, et, en littérature, pour ce qu'ont fait les autres. Cela m'ennuie d'écrire à un point prodigieux. Ecrire : pourquoi ceci et non pas cela ? Dans quel dessein ? Pour distraire des gens, leur faire passer une bonne soirée ? « Inventeur de divertissements », comme dit Barrès, métier de bouffon et de pitre ! Les éduquer, les instruire, les édifier, les moraliser (les gens !) je n'ai pas qualité non plus pour cela.

Le père Soumain, notre voisin de campagne, est mort. On dit : « Le pauvre homme ! » et l'on pense à soi.

(1) Voir *La Revue* des 15 juillet et 1er août 1948.

Mardi 4 *août*. — Assez bonne journée. Travaillé. Vers cinq heures, mon vieil ami, le bon chansonnier Dominique Bonnaud est venu nous voir au Prieuré à bicyclette ; un Dominique en pantalon de flanelle blanche, veste de toile beige, chapeau de paille désuet, haut, à petits bords. Sur le devant de sa bicyclette, un panier, et, dans le panier, son chien Riquet, avec au cou un ruban rose. Tout cela, jovial et « Lune Rousse ». Il demeure en ce moment dans les environs, chez son oncle, ancien commis d'économat à Saint-Cyr. Deux ans après la guerre de 70, le prince Roland Bonaparte entra à Saint-Cyr. Le prince était mis en quarantaine par ses camarades les royalistes, parce que Bonaparte ; et par les bonapartistes aussi, qui voyaient dans son père, Pierre Bonaparte (qui avait tué Victor Noir), l'auteur de tous les malheurs qui avaient atteint la dynastie. Alors, cet oncle de Bonnaud invita le prince à déjeuner et se montra, avec conviction d'ailleurs, dévoué courtisan. Le prince ne l'oublia pas.

Samedi 8 *août*. — Il faut exercer sa volonté, comme on exerce les muscles du cou, des jambes et des bras. A la gymnastique suédoise, qui est déjà un exercice de volonté, doit correspondre une gymnastique intellectuelle. Comment on devient mage, ou surhomme, ou stoïcien. Lire Marc-Aurèle et Nietzsche.

Bibliothèque du neurasthénique : Marc-Aurèle, Plutarque, *Robinson Crusoé*, *Robinson suisse ;* Voyages, *Cahiers* du Sergent Bourgogne, *le Livre de la Jungle*, *le Dernier des Mohicans*...

Bien des gens, d'ailleurs, n'ont de la volonté que pour agir sur les autres, et sont incapables d'agir sur eux-mêmes. Il faut d'abord exercer sa volonté sur soi-même. Il s'agit moins de faire faire aux autres ce que l'on veut, que de ne pas faire ce qu'ils veulent, et qu'on ne veut pas. Celui qui est maître de soi est maître des autres.

Vendredi 14 *août*. — Bien travaillé le matin à *la Patronne ;* l'après-midi, à *Télémaque*. J'ai fait les vers pour l'entrée de Télémaque. Depuis *Lysistrata*, je crois bien, je n'avais pas fait de vers, et je retrouve la même fièvre, la même obsession : je ne vois rien, je n'entends plus rien. Les dames W... viennent prendre le thé ; le gros gentleman revient de voyage, raconte des choses. Je n'entends rien ; je cherche des mots, des rimes, de la musique. Après le dîner, je continue ; c'est maladif. Il faut que ce soit fini, je ne dormirai pas avant que ce soit fini ; je ne peux pas supporter que

cela soit inachevé. Enfin, j'ai terminé ; j'ai exprimé ce que je voulais exprimer... abondamment, peut-être. Et je me rappelle, qu'il y a plus de vingt ans, étant encore à l'Ecole Centrale, je m'étais imaginé d'écrire le plaidoyer de l'avocat Hypéride dévoilant Phryné devant les Héliastes. C'était un pauvre morceau, fait de lieux communs romantiques, parnassiens, et de réminiscences. N'importe ! il fallait que ce fût achevé. Ma grand-mère mourut chez nous, rue de l'Atlas, et je faisais des vers. On l'enterra à Colombes. Dans le coupé du fourgon qui conduisait le pauvre corps de Paris au cimetière, je faisais des vers !

Vendredi 21 *août*. — Triste journée. J'avais bien travaillé le matin, lorsqu'à midi, j'ai reçu une dépêche. Elle m'annonçait la mort de mon vieil ami le poète Louis Legendre. J'ai été atterré. J'avais déjeuné avec lui le 10 août à Bellevue, chez Georges Rivollet. Il était gai, il n'allait pas mal. De la villa florentine où il était en villégiature, il m'avait envoyé, il y a trois jours, de ses nouvelles. L'annonce de sa mort a jeté comme un voile sur tout ce qui m'entoure, sur mon travail, sur la nature. Il a fallu pourtant écrire la fin de l'acte du *Mariage de Télémaque* que je dois envoyer à Claude Terrasse, et écrire des choses gaies me semblait un sacrilège. A cinq heures, avec Lucie, nous sommes allés nous promener sur le plateau d'Hardricourt. Le ciel était si noir du côté de Paris... Une ondée, nous nous abritons sous un vieux noyer. Puis un grand arc-en-ciel, et nous allons vers Hardricourt. On rentre les gerbes dorées. Une charrette, dans un champ, avec deux chevaux blancs. Le cheval de flèche a la tête enveloppée d'une veste ; il s'ébroue. C'est, nous dit l'homme qui les conduit, qu'il a toujours peur de ne pas pouvoir faire démarrer la voiture.

Nous parlons de Legendre. C'est une amitié tendre, profonde, fidèle, sûre, intelligente, délicate, que je perds. Pauvre garçon ! Je songe à l'existence malheureuse de cet homme heureux... à la froideur, à l'indifférence, à l'ingratitude. Je songe à ses déboires, à ses déceptions littéraires, au mal dont il était atteint, à son stoïcisme devant la maladie et la souffrance. Honnête homme dans le vieux sens du mot, aimable, ne cherchant à dire que des choses obligeantes, et chez les autres même, étant ce que le maître de la maison aurait dû être. Il vivait en nerfs et en esprit. Si riche, il avait des goûts simples. Son corps n'avait pas de besoins ; mais son cœur, son cerveau avaient des besoins de conversation, de

littérature et surtout d'amitié. Il avait le culte de l'amitié ; il était ami comme on est amant, avec des raffinements, des attentions, des scrupules.

Lundi 24 août. — Porel est venu déjeuner à la maison. Je lui ai lu les actes II et III de *la Patronne*. Il a paru fort satisfait, mais il mange beaucoup. J'ai eu la sensation de lire devant une digestion laborieuse.

Mardi 25 août. — Travaillé toute la journée à un article pour mon pauvre Legendre. Il pleut, le ciel pleure, et je m'énerve parce qu'il faut mêler à ma douleur une besogne de journal et des préoccupations littéraires.

Jeudi 27 août. — J'ai terminé l'article ce matin. J'étais dans les larmes.

Jeudi 3 septembre. — Je suis venu à Paris pour lire à Granier les deux premiers actes de *la Patronne*. Déjeuné chez Durand. Elle était exacte ! Et puis lecture. Elle a paru satisfaite. Ensuite, je suis allé au Vaudeville. Diplomatie pour avoir le jeune Puylagarde. Quelle affaire d'Etat !

Vendredi 4 septembre. — La première liberté que l'homme doit conquérir, c'est sur soi-même. La définition de l'homme libre : c'est celui qui n'est plus esclave de lui-même, qui a dompté ses penchants, ses appétits ; mais pour arriver à ce point-là, il a dû se rompre à tant de disciplines que la liberté, au sens où la plupart des hommes l'entendent, n'a plus de sens pour lui. Il a acquis la notion de discipline. Il sait que l'homme vraiment libre est celui qui a renoncé à tout. Il a accepté pour les autres et pour lui-même la nécessité du travail, de la peine, de l'effort, la possibilité de la souffrance, de la douleur, de la maladie, de la mort ; et il a reconnu la grande loi de l'Inégalité.

Mardi 8 septembre. — A quatre heures, nous sommes allés, avec Lucie, voir le père Jacob à Boissy. Le père Jacob est un vieil antiquaire retiré des affaires et qui avait sa boutique rue de Châteaudun. Il s'est retiré à la campagne, dans une petite maison au milieu des prairies et des champs... habitation arrangée avec goût : de jolis bibelots, sans profusion ; une salle de billard avec de jolies peintures Louis XV ; des gravures anglaises. Tout est très bien choisi, très authentique. Il me donne les reproductions de deux

dessins de Moreau qui ont été payés quarante mille francs par Potel et Chabot. Ce sont les Groult, les Ménier, qui achètent maintenant les bibelots hors de prix, ou bien les Américains.

Nous avons eu le plus émouvant des couchers de soleil : ciel moutonné, ou bien avec des ouates plissées comme le sable de la mer ; et puis le soleil s'est couché au milieu d'un archipel d'or. A un moment, il s'est enfoncé dans des nuages noirs comme une grosse boule de métal en fusion, un gros bloc rouge, tandis qu'en face de lui, la lune montait dans le ciel, comme une grosse perle rose. Puis elle est devenue jaune, du jaune des vieux napoléons. Elle montait lentement au-dessus des arbres dans un ciel gris-bleu d'une délicatesse émouvante. A cette heure-là, une maison de paysans, — vieux murs cuits et recuits, volets verts, — un verger, un petit jardin, une vieille petite église prennent une valeur de poésie, de mystère incomparable.

Vendredi 18 *septembre*. — Retourné à Paris. Vu Porel et Lucien Guitry. Je récite à Guitry des fragments de *Télémaque*. Il s'attendrit beaucoup. Déjeuné chez Paillard avec André Messager. Séance à la Commission des Auteurs. Cette Commission des Auteurs, c'est l'image des mœurs politiques actuelles : syndicats, ministère, commissions d'études, etc... Excellentes réformes proposées par des esprits bien intentionnés et repoussées à d'écrasantes majorités. Stupidité, incompréhension, passion, intérêts, vanité, hypocrisie ; il y a de tout là-dedans. Quel dommage que cela ne m'amuse pas, parce que c'est bien amusant !

Dimanche 20 *septembre*. — Journée lourde, orageuse. Nous sommes allés à Montchauvet, pour voir les Richepin, en leur château des Trois-Fontaines. Gentilhommière de style Louis XIV, comme il y en a tant dans le Périgord. On montre la chambre de Diane de Poitiers et celle où a couché Napoléon Ier. Jean Richepin et Mme Richepin nous reçoivent avec la plus gentille cordialité.

Lundi 21 *septembre*. — Il pleut. Bien travaillé à *la Patronne*. Dans la bibliothèque, je dicte à Lucie mon travail de ce matin. Cela nous mène jusqu'à cinq heures. La pluie, cependant, a cessé, et nous pouvons faire quelques pas sur les grandes routes. Admirable coucher de soleil : un éclairage comme on en voit dans les tableaux de Claude Gelée dit le Lorrain.

Pauvre petite fille (« moi, je suis la petite bonne ! ») qui, sous

la pluie, est venue, après déjeuner, m'apporter une dépêche de Porel. Son pauvre corsage était trempé.

Mardi 29 *septembre.* — Journée splendide. Installation à Paris. Joie de se retrouver chez soi. Visite de Porel le matin. Je lui ai lu le quatrième acte de *la Patronne*, et il s'est déclaré content.

Déjeuné à la maison ; puis, à trois heures, je vais à la gare Saint-Lazare chercher Lucie. Je vois l'arrivée d'un train de Trouville : c'est extrêmement comique ; il y a là bien des types, bien des scènes pour *le Rire*, *le Sourire* ou *le Fou Rire*.

Mercredi 30 *septembre.* — Journée d'été. Bien travaillé le matin. L'après-midi, Salon d'Automne et thé chez Ritz. Deux visions de Paris, pour commencer : l'une, assez cocasse ; l'autre, élégante, peut-être cocasse aussi. Au salon, des types d'artistes comme on n'en voit que ces jours-là ; comme ces types de bandits, que l'on ne voit que les jours d'émeutes. Des *pinxit* à chapeau mou, lavallière, pantalon à la hussarde et le fameux col de velours qui fait mieux ressortir les pellicules. On sent bien que ces gens-là ont le plus parfait mépris pour les vrais peintres, qui savent dessiner et peindre, qui ont le sens de la ligne et de la couleur.

Samedi 3 *octobre.* — Splendide été, au point que je peux dir à Porel : « Ce n'est pas chic de me faire lire une pièce en fin de saison », car j'ai lu cet après-midi *la Patronne* au Vaudeville, par une chaleur accablante. Quelle cérémonie inutile ! Porel s'assoupissait ; les interprètes avaient la tête maussade, incompréhensive et fermée qu'ils ont, pour la plupart, dans ces circonstances : les petits, tout à fait détachés, et cela se comprend ; les gros, ne songeant qu'à leur rôle, le comparant surtout à celui du camarade, et comptant à vol d'oiseau le nombre de lignes.

Mardi 6 *octobre.* — Jolivet m'a présenté au comte de Rambuteau, qui m'a raconté cette anecdote : Paul Bourget disait au vieux marquis de Vogüé : « Monsieur le marquis, j'ai pensé à vous pour *l'Emigré*. » Et le marquis répondit : « Mon cher Bourget, vous êtes très gentil, mais j'ai la prétention d'avoir fait mes enfants moi-même. »

Mercredi 28 *octobre.* — Un joli temps qui rappelle le midi. Hiver et printemps. J'ai passé la soirée au Théâtre Français, où l'on jouait *l'Autre Danger*. Représentation honorable. La Divine

Bartet, bien que grippée, est admirable. Piérat, en petite fille, est assez inquiétante, avec un air Rops. Elle me montre qu'elle a poussé le souci de la composition jusqu'à mettre des chaussettes. Mlle X..., mince dans une robe verte, pense au sociétariat, et alors elle est très aimable avec Le Bargy, avec Féraudy, avec tous ; et, pour un douzième, on sent qu'elle se donnera à tous tout entière. Passé le troisième acte dans le guignol. Atmosphère pas très saine, ah ! non, mais assez divertissante. Mlle Provost est fort jolie.

Mercredi 4 *novembre.* — Au Vaudeville, répétition des couturières de *la Patronne*. Entr'actes interminables ; les robes ne sont pas prêtes ; les couturiers luttent d'inexactitude. Il y a là Bourget, Beaunier, Lemaitre, et tous les parents, amis et messieurs de ces dames. En tout une centaine de personnes. L'effet n'est pas mauvais, au contraire : on pleure beaucoup, et je ne m'en vais pas désespéré, loin de là.

Jeudi 5 *novembre.* — Répétition générale. Ça a très bien marché.

Dimanche 8 *novembre.* — J'ai eu la visite, ce matin, du bon Torquet. Il m'a dit : « Si tu prenais une tape, une véritable tape, la moitié de la salle pleurerait, mais l'autre moitié rigolerait. — Et ce qu'il y a de plus drôle, ai-je répondu, c'est que les deux moitiés s'embrasseraient. »

Pendant le déjeuner, une dépêche de Robert de Flers m'annonçant la mort de Sardou.

Mardi 10 *novembre.* — Encore le Conservatoire, à déjeuner chez Marguery. On parle de la guerre à laquelle on vient d'échapper. Paul Hervieu, qui revient d'Allemagne, pense que les Allemands n'avaient pas du tout les exigences que la presse leur prêtait.

Mercredi 11 *novembre.* — C'est l'enterrement de Sardou, les discours à la maison mortuaire, la belle messe rue Brémontier, et l'après-midi, la cérémonie au cimetière de Marly-le-Roy. Nous sommes revenus dans l'auto de Caillavet.

Vendredi 13 *novembre.* — Toute une journée au Conservatoire pour l'examen des admissibles. Sept heures passées dans la plus sèche chaleur de calorifère. Je sors de là exténué, desséché, malade. Nous mourons de la table et du calorifère.

Samedi 14 *novembre.* — Enfin, comme je l'écris à Bourget, après cette semaine de bousculade, de funérailles quasi nationales et autres Conservatoires, je peux m'asseoir à ma table et m'occuper de mon travail.

Jeudi 26 *novembre.* — C'est, à l'Académie, une séance édifiante sur les prix de vertu. M. Thureau-Dangin fait son rapport. Lemaitre lit très bien des fragments de l'ouvrage couronné : prix d'éloquence. Enfin, Ségur parle de la vertu *cum grano salis* ; il s'agit de faire rire avec du dévouement, de l'abnégation, etc...

Jeudi 3 *décembre.* — Enfin, le départ pour Agay, le voyage, l'arrivée à Saint-Raphaël et la route en voiture, au bord de la mer sous les pins et au clair de lune. Voilà certes un beau moment.

Dimanche 6 *décembre.* — Claude Terrasse, dit Saint-Christophe, est bien arrivé hier soir. Naturellement, il ne faut pas songer à travailler aujourd'hui, et je l'ai emmené d'abord à Agay, sur les roches rouges. Il était émerveillé. Nous étions debout, appuyés au rocher, lorsque nous avons vu, au-dessous de nous, et aux bords de la pente tragique, un homme et une femme. A un moment, l'homme a pris la femme par la taille, l'a serrée contre lui en l'embrassant longuement sur la bouche, devant la mer bleue. Terrasse s'extasiait trop sur la beauté de ce baiser, que le chapeau melon de l'homme me gâtait. Et comme ils revenaient vers Agay, au galop, nous sommes descendus pour les voir au passage. Nous les avons vus, en effet. La femme était assez jolie, brune, le teint mat, des yeux clairs, verts autant que j'ai pu en juger ; blouse corsage rayée bleu et blanc, jupe tailleur grise, chapeau de paille avec un ruban. Ce n'était pas ridicule, c'était bien. L'homme jeune, grandes moustaches blondes, joli garçon ; mais il avait un chapeau melon !

L'après-midi, promenade en voiture. Terrasse est ravi. C'est un grand enfant naïf et sans malice.

Lundi 7 *décembre.* — Il fait toujours un beau temps ; on a bien travaillé ce matin. Terrasse est dans la salle à manger, assis à son piano ; moi, dans le salon, j'écris le premier tableau du second acte du *Mariage de Télémaque*. Après le déjeuner, nous avons travaillé encore, de trois heures à quatre heures et demie. Puis, avec Lucie, nous sommes allés tous les trois faire un tour dans le jardin. La nuit tombait ; un chat se frottait à nos jambes pour

chercher de la chaleur ; on l'a mis dans le capuchon de la pèlerine de Terrasse ; et au bord de la mer ridée par le vent d'est, dans le soir, mélancolique et un peu tragique, Terrasse aux grands cheveux et à la belle barbe, avec ce chat dans son capuchon, cela n'était pas banal.

La nuit était venue ; nous sommes rentrés. Nous avons encore travaillé, Terrasse dans la salle à manger et moi dans le salon jusqu'au dîner. Après le dîner, lecture de journaux sans fièvre, et tout le monde est allé se coucher.

Conversation avec le fils de l'ancien jardinier :
— Tu as maigri, Jacques.
— Je suis marié.
— Depuis combien de temps ?
— Depuis douze mois.
— Tu n'as pas d'enfants ?
— Ah ! non, il n'en faut pas.
— Comment ! il n'en faut pas ?
— Non, monsieur Donnay, il n'en faut pas *dans le pauvre.*

Vendredi 11 *décembre.* — A déjeuner, Terrasse nous raconte une histoire : la martingale du Turc. Il fallait, pour pouvoir la pousser, au moins trois mille francs. Quelqu'un s'associe avec lui. Le Turc va à Monte-Carlo, joue et gagne trente mille francs. L'associé réclame sa part ; mais le Turc avait commencé par perdre quinze cents francs, qui étaient justement, dit-il, les quinze cents francs de l'associé.

Dimanche 13 *décembre.* — Lumière, l'inventeur du cinéma, a fui son palais de La Ciotat, où il y a, paraît-il, une salle avec le David de Mercier, la Vénus de Milo grandeur nature, quatre cheminées. Il s'est fait bâtir à Anthéor une petite bastide, uniquement pour faire une vue du cap Roux.

Nous allons après déjeuner visiter la bastide. Au rez-de-chaussée se trouve l'atelier avec les quatre murs blanchis à la chaux, et dans le mur, du côté de l'est, une large baie avec une seule vitre est comme un cadre pour le cap Roux. Seulement, Lumière ne peut travailler que selon un certain éclairage, lequel éclairage ne dure que dix minutes et n'a pas lieu tous les jours, surtout en cette saison où le soleil se cache fréquemment.

Vu, l'autre jour, X... Sa maîtresse l'a trompé et il a rompu... en l'adorant. Elle était avec une de ses amies sur le boulevard Rochechouart et marchait en riant, en montrant ses dents (elle avait évidemment vu son amant) avec cette cruauté inexplicable qu'ont les femmes pour l'homme qu'elles n'aiment plus. Lui, marchait derrière, suivait de loin, honteux de suivre, se rangeant le long des maisons, se dérobant à des traverses de rues. Et quel air angoissé il avait sous son petit chapeau ! Moi, arrêté là par hasard, j'observais dans tous ses détails ce drame banal — dirai-je montmartrois ? — et pourtant si intense. Des passants coudoyaient, inconscients, cette femme joyeuse et ce monsieur triste ; mais moi, je comprenais le drame, car jadis, déjà, je l'avais suivie, elle, une autre, mais elle, toujours la femme semeuse de désastres, aux mains de laquelle tous ou presque, nous fûmes un jour des pantins lamentables.

Il y a des gens que l'on regarde marcher dans la vie avec l'intérêt qu'on apporte aux détours, allées et venues d'un gros scarabée ; intérêt physique, immédiat, enfantin et sans au-delà.

Exacerbons notre sens critique, afin de nous inciter à ne produire point.

— Elle vit au jour le jour.
— Dites plutôt : à la nuit la nuit.

Il y aura toujours deux manières d'envisager chaque chose et par conséquent d'agir, selon qu'on agit d'accord avec son sentiment ou contrairement à lui, et il n'y a aucune raison pour que l'une de ces deux façons soit meilleure que l'autre. Le vrai sage, c'est-à-dire le je-m'en-fichiste, agit alors comme il lui plaît ou, ce qui est mieux, n'agit pas du tout.

— Vous nourrissez de noirs desseins !
— Vous exagérez. Je ne les nourris pas... ils sont logés simplement.

Ecrire ! En lisant un livre comme on lit rapidement, mettant trois heures à parcourir ce qui est, de la part de l'auteur, le travail, la réflexion d'une année et peut-être la confidence de toute une époque de sa vie, je songe parfois quelle attention, quels soins, quel labeur chaque phrase a coûtés. Et elles me paraissent, ces

phrases, comme des soldats qui, des talons au plumet du schako, sont brossés, astiqués, chacun individuellement... Le général passe et remarque de temps en temps un soldat ayant meilleure ou pire tenue que les autres ; et ainsi le lecteur passe en revue des phrases, et aussi, de temps en temps, distingue une qui lui plaît ou une qui lui déplaît.

On a accusé Néron de monstruosité alors qu'il avait fait brûler Rome, et pourtant, que de bons bourgeois, voyant un incendie, s'écrient : « Ah ! ah ! ah ! » comme au feu d'artifice, alors qu'un coup de vent attise la flamme et la fait monter plus haut dans le ciel. Et quand les pompiers ont tout éteint et que l'on ne voit plus rien, comme ces badauds, au fond, sont ennuyés que ce soit déjà fini ! Et ceux qui disent : « Je ne suis pas fâché d'avoir vu ça ! »

Il y a deux choses dans l'homme civilisé : les conventions et les instincts. Il est bien difficile de concilier ces deux choses.

Sur la ligne P. L. M. en approchant d'Avignon :

Une Avignonnaise : Nous voici dans la Provence... Sentez-vous le mistral ?

Un Parisien : Je ne sens rien du tout. Les arbres ne bougent même pas.

L'Avignonnaise : Eh ! c'est parce qu'ils y sont habitués !

La nuit, en chemin de fer, combien de fois, tandis que la locomotive nous entraînait à toute vitesse, m'est-il arrivé de voir une petite lumière dans une maison d'un petit village, et de rêver sur quelle existence veillait la lumière. Et ce sentiment est voisin de celui que l'on éprouve en contemplant une étoile et en se demandant si elle est habitée. Dans la lumière du village et dans l'étoile du ciel, il y a autant d'inconnu.

Lundi 21 décembre. — Anecdote toulousaine.

Un ténor : Je gagnais trente mille francs par mois !

— La moitié.

— Un peu plus.

Entre ténors toulousains, mais de moindre importance :

— Devine combien je gagne par mois ?

— Trois cents francs.

— Ajoute un zéro !

— Quatre cents

Un homme qui a beaucoup de scrupules et de remords et qui commet le péché me rappelle ce personnage d'un opéra-comique de Scribe (je crois) assez poltron et qui allait se battre en duel. Sa fiancée disait de lui : « Faut-il avoir du courage pour aller se battre quand on a si peur ! »

Lorsque Claude Terrasse a trouvé une note imprévue, il rit comme moi quand j'ai trouvé un bon mot. Il y a donc des notes d'esprit en musique ?

Samedi 2 janvier 1909. — *Modicus cibi, medicus sibi.* Les Anciens disaient déjà cela il y a plus de vingt siècles ; et pourtant, quand il le peut, l'homme mange trop. Ce n'est pas par ignorance, c'est précisément dans les classes où la table est un luxe et un péché que l'on peut dire que nul n'est censé ignorer l'hygiène. Et l'on parle des progrès que fait faire la Science ! « Quand l'homme saura, il ne retombera pas dans ses erreurs, il corrigera ses appétits grossiers... »

Samedi 9 janvier. — Il pleut... et tant mieux : ce sera une journée de travail, la longue journée où l'on écrit ses lettres en retard, où l'on met son journal à jour. Ce matin, j'ai travaillé à *la Clairière*. Cet après-midi, j'ai écrit une demi-douzaine de lettres. A cinq heures, les lampes, le feu, le thé.

Je lis dans une revue du 1er janvier ces formules tirées d'un catéchisme de la vie :

Pour être heureux, il faut vouloir l'être.

Faisons tous les jours le bilan de notre vie.

Une vie harmonieuse devrait embrasser le passé, le présent et l'avenir.

Evitons la colère (Marc-Aurèle).

Le bonheur dépend de l'étendue de notre amour.

La vie, c'est l'effort, c'est le travail, c'est l'action.

La politesse comme base du succès.

Gardons-nous des excès de nourriture.

Mettons en harmonie notre activité physique et notre activité mentale.

Le devoir primordial de l'homme, c'est de respecter sa santé.

Dimanche 10 janvier. — Bien travaillé ce matin à *la Clairière*. Il fait un ciel nuageux, du vent d'est. L'air est vif ; journée d'hiver, mais supportable. Les Bertnay et Brieux sont venus déjeuner :

on a tiré les Rois ; mais, comme le faisait remarquer Brieux, ce n'est plus une fête, mais une aimable formalité, une politesse faite à la tradition. Brieux est parti de bonne heure, après le café et un pointage de ses voix en manière de pousse-café. Alors, on s'est mis à parler des uns et des autres. On a parlé de Rouveyre, l'homme aux horreurs, qui vient de m'envoyer son dernier album...

Dimanche 17 janvier. — Le chanoine Pisani, du chapitre de Notre-Dame de Paris, professeur à l'Institut catholique, est venu déjeuner à la maison. Eh bien, ce chanoine Pisani ressemble à Leconte de Lisle et surtout à Le Bargy. C'est un prêtre du monde, bien soigné, bien rasé, bien tenu. Il a de l'emphysème, de l'asthme. Quand il est arrivé, il était essoufflé, il ouvrait la bouche comme un poisson sur le sable. Il ne nous a pas mis à notre aise : il fut très circonspect, s'avançant dans chaque phrase avec beaucoup de précaution. Gêne réciproque sans doute : de nous vis-à-vis de lui à cause de son caractère sacerdotal ; de lui vis-à-vis de nous, à cause de mon renom d'ironie, de blague, etc... Enfin, le déjeuner s'est fort bien passé en généralités et en banalités, chacun s'efforçant d'exprimer sous une forme particulière ou personnelle une idée générale.

Après le déjeuner, pendant le café, le chanoine m'a dit le but de sa visite. C'était une visite académique pour l'abbé Duchesne, ce dont je me doutais bien. Il m'a parlé avec le plus grand respect d'ailleurs de Monseigneur de Cabrières, dont il fut le secrétaire ; mais il m'a dit avec beaucoup de conviction la valeur, les mérites, l'intelligence de l'abbé Duchesne, qui fut son professeur. Puis il en est venu à me parler de ses travaux, de son cours à l'Institut catholique, qu'il réunit en volumes, pour lesquels, quand il y en aura un nombre suffisant, il demandera le prix Gobert.

Mercredi 20 janvier. — Médiocrement travaillé, mais journée exquise. Après déjeuner, j'ai pris le train de 2 h. 6 pour aller à Saint-Raphaël. Je voulais aller voir ce pauvre Charles D..., mais il était allé déjeuner avec sa fille à Boulouris. Je me suis dirigé vers la gare de Boulouris. Les villas blanches se chauffaient au soleil dans les jardins d'eucalyptus, de mimosas et de palmiers ; et comme les mimosas sont en fleurs, l'odeur du printemps méditerranéen commence à vous pénétrer.

Je suis allé voir aussi le père L..., un petit vieux bien propre qui surveille ses plantations (passe encore de bâtir, mais planter à

cet âge...). J'ai salué la dame M..., qui vient me dire bonjour avec une scie à la main. Elle travaille, elle est folle de jardinage. On m'entraîne à la villa Pax, où un Russe, peintre exubérant à barbe poivre et sel, à gros ventre, me montre un tableau à idée, car il y a le tableau à idée, comme le tableau à horloge.

Vendredi 29 *janvier*. — Départ d'Agay. Arrivés à Marseille pour dîner aux Phocéens. Terminé la journée dans un casino music-hall marseillais où l'on joue *l'Aigle américain*, dont la curiosité est une demi-douzaine de jeunes Anglaises (la plus jeune a quatorze ans), les Variétés girls, et pour deux desquelles deux jeunes gens de Marseille se sont suicidés. Il y a devant nous une horrible vieille qui nous explique tout cela. Cette femme a aux oreilles de faux diamants. Je la soupçonne d'avoir vendu aux deux amoureux des bijoux qu'elle rachetait aux girls. L'un des Roméos avait voulu tuer sa mère parce qu'elle ne voulait plus lui donner d'argent. Quant aux girls, elles sont absolument honnêtes, disait la vieille, qui signifiait par là qu'elles accepteraient tout, ruineraient leurs soupirants, les mèneraient même jusqu'au suicide, mais n'accorderaient rien.

Sans espoir, il nous faut aimer le passé, choisir dans le passé l'époque où nous aurions voulu vivre, l'étudier et la vivre, nous y plonger, nous isoler.

Dimanche 31 *janvier*. — Un tour au vieux port. Déjeuné au buffet, et à 11 h. 40, nous montons dans le Côte d'Azur rapide. Nous trouvons la neige à Dijon, et quand la nuit tombe, nous regardons les paysages de la Côte d'or sous le grand manteau blanc. C'est une sensation profonde et je suis plein d'émotion. Nous arrivons à Paris à l'heure juste.

Vendredi 5 *février*. — Dîner Bixio au Café Anglais. Les convives étaient : Claretie, Detaille, Pozzi, le général de Galliffet, Pallain, Masson, Bonnat, Depret, Poincaré, Perrier et moi.

Il y a eu élection, et l'on a nommé le mathématicien Painlevé et l'avocat Chenu. On avait proposé Pierre de Nolhac, mais il y a eu un haricot rouge... et c'était celui de ce mauvais coucheur de Masson.

Claretie est aimable, me promet un tour à la Comédie après Lavedan et Bernstein. Detaille a le coup de vieux : droit encore,

mais les cheveux éclaircis, des rides, le teint couperosé ; un peu vieille garde.

Pozzi, très mince, très élégant, barbe poivre et sel, chevelure noire comme de l'encre dans la nuit. Le général extraordinaire, les cheveux d'un blanc d'argent coupés en brosse, l'agitation des doigts de la main droite.

Pallain, teint blafard, petits sourcils en pinceaux. Aimable homme d'ailleurs.

Masson, toujours Masson.

Bonnat, le peintre des présidents, nature carrée, trapu, solide, homme d'autrefois. Ne dit pas grand-chose, mais a de la santé et de la bonne humeur.

Maurice Depret, musicien, secrétaire général, bel homme et joli garçon, correct, élégant, aimable. Poincaré, tête très intelligente, extrêmement intelligente. Et enfin, Perrier, un peu vieilli, par le chagrin certainement (mort d'une fille adorée).

Conversation très libre, comme toujours entre hommes... Pallain raconte que les Italiens ne sont pas autrement contents de nos secours, de notre présence réelle à propos des désastres de Messine. Les soins en nature les horripilent. L'ambassadeur d'Italie disait une chose assez juste : « Supposez que, dans votre maison, vous ayez votre mère, votre père, votre sœur malades à la fois... La visite d'un étranger, même bien intentionné, vous importunerait... »

Enfin, le général, qui pendant le dîner avait mangé énormément d'épinards et de salade, a pris la parole après le café. Mais alors, il fut extraordinaire, nous racontant comment il avait empêché au Mexique un général de renvoyer Bazaine en France selon les ordres de l'Empereur... et comment, si Bazaine avait été rappelé du Mexique, il ne serait pas rentré en France, ce qui fait que Mac Mahon aurait commandé l'armée de Metz, ou bien en tout cas retenu sous Metz l'armée du prince Frédéric-Charles, laissant ainsi le temps de s'organiser à l'armée de la Défense Nationale.

Il nous raconte aussi des anecdotes sur le général Bosquet, natif de Paris, élevé par charité, arrivé à quarante-cinq ans au grade de maréchal de France et membre du Jockey-Club. Le cercle, qui était alors rue Drouot, avait offert un dîner au maréchal dans je ne sais quel restaurant. Galliffet était allé chercher le maréchal chez lui. « Ah ! c'est beau, lui disait le lieutenant de Galliffet, d'être maréchal à quarante-cinq ans ! — Non, répondit le maréchal, ce qui est beau, c'est d'être du Jockey ! »

Il faut l'entendre raconter aussi comment, étant en Crimée, après avoir été poursuivi par un parti de Cosaques, puis avoir essuyé le coup de pistolet d'un Anglais, il avait traversé les avant-postes, bien que consigné, pour aller à... où l'on avait signalé une arrivée de demoiselles légères. On le croyait tué ou prisonnier, lorsqu'il revint au camp. On le mit aux arrêts, un factionnaire devant sa tente. Le général ou maréchal Bosquet le fait appeler. Galliffet lui raconte son équipée. « Avez-vous fait honneur à votre signature, au moins ? — Et c'est pour ça que vous avez failli vous faire porter déserteur ? Allez, et ne recommencez plus ! »

Mercredi 10 *février*. — Je vais au Théâtre-Français où je cause longuement avec l'administrateur pendant un entr'acte de *la Furie*. Il est convenu que je fais pour la Comédie-Française une *Armande Béjart* en vers. Nous parlons aussi d'une possible reprise d'*Amants*.

On répète *la Furie*. L'auteur, Jules Bois, est au balcon, l'administrateur à l'orchestre ; on ne communique pas. Leloir sert de truchement, il vient parler à Claretie ; Bois a des exigences, cela devient brûlant et intime. Je m'en vais discrètement.

Le soir, nous sommes allés au Théâtre Antoine. On jouait *le Portefeuille*, une pièce de Mirbeau, revancharde et grimaçante. C'est là qu'il y a le fameux : « Et il s'appelle Jean Guenille par dessus le marché ! » C'est complet, que ce pauvre vieux s'appelle Jean Guenille, cela n'a dépendu que de Mirbeau... « Suppose que tu t'appelles Yau de Poële... » C'est du même ordre. Puis on a joué *l'Auberge Rouge*, une pièce tirée par Serge Basset et par les cheveux d'une nouvelle de Balzac. Enfin, le spectacle se termine par *les Jumeaux de Brighton*, une pièce très ingénieuse et fort divertissante de notre Tristan Bernard, d'après Plaute.

Jeudi 11 *février*. — Visites le matin : Fournier avec sa fille. Fournier, l'ancien homme de peine qui travaillait chez mon père, rue de l'Atlas : entré en 1882 dans les ateliers. Oh ! comme c'est loin, tout ça ! Il vient d'être malade et ne peut plus trouver d'ouvrage. Très peu vieilli, solide encore, large d'épaules, tenue du dimanche et des fêtes. Ah ! quelle tristesse, la vieillesse de l'ouvrier ! Celui-là est doux, résigné, il accepte. Il est venu avec sa fille ; c'est l'enfant élevée dans le mauvais air des logements malsains (nourriture insuffisante, etc...). Elle vient de faire une ané-

mie épouvantable, sort de l'hospice et ne trouve pas d'ouvrage. Elle a vingt-cinq ans, pas mariée, petite, maigre, laide, chétive. Ah ! pauvre enfant ! La sœur cadette travaille ; la mère fait des ménages. Nous avons beaucoup parlé des anciens ouvriers. Beaucoup sont morts. Ils partent après une heure de causerie. Je vais m'occuper d'eux sérieusement.

Après Fournier, est venu un auteur avec trois actes : jeune homme dans le commerce (appareils de chauffage), figure pas sympathique. Ensuite, travail.

Le soir, nous allons voir danser Isadora Duncan. Salle comble, très chic. Isadora danse, et c'est d'une force et d'un goût parfaits. Après deux cents ans de pointes, de jetés-battus, d'entrechats, tout Paris se précipite pour voir des attitudes et des gestes naturels.

Vendredi 12 *février*. — Visite de M. Boutroux, ce matin. Un homme éminent, fier, modeste et discret. Voilà un exemple de gênante visite académique. Je ne vote pas pour lui ; il le sait ; il sait aussi qu'il est grand philosophe, et que Marcel Prévost est romancier. Il est charmant, compréhensif, encore une fois très discret, mais il doit mal me juger.

Déjeuné rapidement. L'après-midi, assemblée générale et pas trop orageuse des auteurs. Il s'agissait de voter le maintien du *statu quo* (dualité des agences) ou l'unification que proposait la Commission. Il y a eu une forte majorité contre l'unification. Cette assemblée donne une bonne idée du parlementarisme : l'éloquence est froide et distinguée. Mais s'il y a une assemblée où les membres devraient comprendre combien il est gênant de parler sur la scène, — je veux dire à la tribune, — pendant que les spectateurs hurlent, c'est une assemblée d'auteurs dramatiques. Eh bien, non !

Samedi 13 *février*. — Travaillé toute la matinée au quatrième acte de *la Clairière*. A quatre heures et demie, Claude Terrasse est venu me chercher et nous sommes allés chez Lemaitre. J'ai retrouvé un Lemaitre tondu et qui a l'air d'un petit garçon... du petit garçon qui chantait avec les petites filles.

Nous sommes restés une heure avec lui, puis nous avons redescendu le faubourg Saint-Honoré. Il fait froid, on bavarde, on marche vite, c'est une heure gentille. Terrasse me raconte l'enterrement du poète M... Beaucoup de femmes avaient les yeux rouges ;

chacune voulait faire croire qu'elle avait été la maîtresse du poète mort. Mais le plus beau, c'est un monsieur disant à Terrasse : « On prétend que M... était l'amant de Mme Z... Ce n'est pas vrai, il était l'amant de ma femme ! »

Vendredi 19 *février*. — Le matin, enterrement de Costa de Beauregard à Saint-François-Xavier par une belle matinée ensoleillée, bleue et claire. Il y a là beaucoup de noblesse savoyarde et autre, beaucoup d'académiciens, tous les candidats. H... est indiscret de candidature.

Mardi 23 *février*. — Réveil à dix heures, gymnastique, toilette, crêpes à déjeuner, mardi gras, tradition ; puis à pied, par la triste rue Réaumur et le vieux quartier du Marais, je suis allé chez le vieux Bac. Le vieux Bac, très beau dans son petit lit, est bien faible, bien malade, mais stoïque. Nous avons parlé pendant une heure de la nécessité d'une discipline et d'une croisade contre le mufle. Parisien : esprit d'opposition (Rochefort, Descaves, etc...) avec des tempéraments divers.

L'homme qui ne peut pas commettre certaines actions sans remords, c'est l'homme qui ne peut pas manger certains plats sans être malade ensuite. Estomac, conscience... il y a des fautes que l'on ne digère pas. Le mensonge me revient comme les radis, etc... Le développement est facile.

Etre jeune, faire des écoles, se tromper, c'est permis. Mais la femme de quarante ans et l'homme entre quarante-cinq et cinquante devraient être à l'abri des erreurs et tâcher à être un bel échantillon d'humanité. Etre droit, pur, vertueux dès la jeunesse, cela serait mieux, évidemment, mais une société ne serait pas en décadence, dans laquelle chaque homme et chaque femme, ayant avant cinquante ans le sens de la vie, s'appliquerait à avoir une existence sinon profonde, du moins pure, droite et altruiste.

Jeudi 25 *février*. — Académie. Masson me remercie de l'avoir invité à dîner, comme si je lui avais sauvé la vie. Hervieu prononce un bref et respectueux éloge du marquis Costa de Beauregard, un homme d'autrefois. On lève la séance en signe de deuil.

A la maison, pour dîner, Lemaitre, Terrasse. Toute la soirée, je lis et chante tour à tour *le Mariage de Télémaque*. On demande à Lemaitre si Houssaye est bien avec Calmette. Avec qui Calmette n'est-il pas bien ? On se couche à minuit passé.

Pauvre petite Z..., qui vient de mourir. C'était la pureté même. Oui, elle n'avait qu'un amant sérieux, un amant de cœur et un enfant. C'est, pour une comédienne, ce que j'appelle de la pureté. L'amant sérieux et l'amant de cœur changeaient souvent, mais l'enfant était toujours le même.

Mercredi 10 *mars.* — Répétition de *la Clairière* au Théâtre Antoine. Il y a des choses comiques dans cette reprise : Gémier très inquiet pour l'antimilitarisme dont son rôle est plein comme une bombe ; Gémier, ex-anarchiste mais aujourd'hui directeur, devient prudent et se range des tirades. Il dit ces violentes diatribes sur le ton de la conversation : il ne crie plus, il ne fait plus de proclamations au peuple ; et tout cela, oui, est fort comique.

Vendredi 12 *mars.* — Première de *la Clairière.* Elle va aussi bien que possible.

Mercredi 17 *mars.* — Ma conférence sur *les Femmes dans Molière* n'est pas tout à fait terminée et je peine horriblement pour écrire ou plutôt pour dicter les cent dernières lignes. Ces cent dernières lignes, vraiment, c'est les cent derniers coups de pédale au haut d'une longue côte que l'on monte à bicyclette. J'arrive juste à trois heures et demie. Je dicte le mot : *Fin.* Alors, j'ai un dégoût immense pour cette conférence ; je la trouve (et je suis sincère) lourde, mal écrite, vide, inutile, banale.

Quatre heures et demie aux Annales. Un monde fou. On se bouscule pour me voir, pour m'entendre. *Qualis artifex...* Quel cabot ! Dans la petite pièce où on prend le thé, j'attends l'heure d'aller en scène. La foule arrive, je fais recette. On refuse du monde. Les actrices, les belles comédiennes arrivent une à une. Voici d'abord Mlle Provost avec un chapeau vert ; mademoiselle, votre chapeau est de travers ! Voici Mlle Bovy ; mademoiselle, votre chapeau est cabossé ! Je dis d'autres choses comme celles-ci... Je voudrais mourir, et dire que je mourrai dans un moment où cela me sera bien désagréable sans doute ! Voici Mlle Sorel et la gentille Lifraud. Enfin, je monte, je m'installe, je parle. Public charmant, succès inespéré, applaudissements, félicitations. Et voilà, c'était bien la peine de douter de moi !

MAURICE DONNAY.

LES SARCOPHAGES DES ATELIERS D'ARLES

I

Pendant les premiers siècles de l'Église, les sarcophages furent inséparables de la basilique. Ils en occupèrent d'abord le voisinage, puis l'atrium et enfin entrèrent dans l'église elle-même.

Jusqu'à la fin du Ve siècle la loi romaine ne permit pas que l'on enterrât dans la ville, aussi les tombeaux se groupaient-ils autour des églises situées hors des murs. A Rome, les plus beaux sarcophages ont été trouvés autour des deux basiliques de Saint-Pierre au Vatican et de Saint-Paul-hors-les-Murs qui toutes les deux s'élevaient en dehors de l'enceinte. Il en était de même en Gaule. A Toulouse, par exemple, les tombeaux entouraient l'église Saint-Sernin qui s'élevait à quelque distance de la ville. A partir du VIe siècle la loi romaine fut partout oubliée et l'on ensevelit à l'intérieur des murs.

Dans son *De Gloria Confessorum* Grégoire de Tours parle sans cesse de ces anciens tombeaux ; son imagination en était comme obsédée, si bien qu'il se proposait de composer un livre entier sur ce sujet. (1)

A l'époque où il écrivait, c'est-à-dire à la fin du VIe siècle, ces sarcophages du IVe et du Ve siècle semblaient déjà d'une époque lointaine. Pour Grégoire de Tours tous ces anciens tombeaux sont pleins de mystère. Il nous raconte à leur sujet d'étranges histoires. Dans l'église d'Issoire, dit-il, on voyait apparaître des hommes vêtus de blanc, qui chantaient en tenant des cierges autour d'un tombeau où ne se lisait aucune épitaphe.

(1) *De Vita Patrum*, Prologue.

L'évêque Cautin découvrit que ce tombeau était celui de l'apôtre de l'Auvergne, saint Austremoine. Ailleurs des lumières, apparaissant pendant la nuit, signalaient à l'attention les sépultures abandonnées des saints. C'est ainsi que l'évêque de Tours, Euphronius, découvrit dans un lieu solitaire, au milieu des ronces, les tombeaux de sainte Maure et de sainte Britta. Parfois, on voyait, comme à Aire-sur-l'Adour, des sépulcres ensevelis sortir lentement de terre. Beaucoup de ces sarcophages avaient leur légende. A Autun on montrait, près de la basilique de Saint-Etienne, le tombeau de l'évêque Rhetice qui avait été marié, mais qui, une fois évêque, avait vécu séparé de sa femme. Quand son corps fut mis dans le sarcophage où sa femme avait déjà été ensevelie on vit les os de l'épouse se réunir d'un seul côté pour faire place à l'époux. A Dijon, on vit le bras droit du sénateur Hilaire sortir du sarcophage, où il reposait, pour embrasser la tête de sa femme que l'on ensevelissait avec lui.

Voilà quelques-unes des merveilles que l'on racontait du temps de Grégoire de Tours aux visiteurs des anciens tombeaux ; la tendresse s'y mêlait au surnaturel.

Ces sarcophages se groupaient toujours autour d'une basilique vénérée.

C'était une croyance très répandue alors que les morts étaient tourmentés dans le tombeau même par le démon (1). Pour défendre les morts, on leur mettait une hostie consacrée dans la bouche ou sur la poitrine, pratique que l'église condamna. Ce moyen de protection abandonné, on rechercha pour les morts le voisinage d'une église où reposait un martyr ou un confesseur illustre. C'est ainsi que naquirent autour d'une basilique les grandes nécropoles de la Gaule.

Les basiliques qui avaient les plus riches sarcophages étaient celles de Saint-Victor de Marseille, de Saint-Sernin de Toulouse, de Saint-Seurin de Bordeaux, de Saint-Vénérand et de Saint-Allyre de Clermont. Mais, de tous ces cimetières, le plus fameux fut celui des Champs-Elysées d'Arles, les Alyscamps. C'était une terre sainte entre toutes ; on racontait que Jésus-Christ lui-même, à la prière de saint Trophime, était venu bénir le futur emplacement des tombes et que chaque année il y revenait célébrer la messe avec les saints d'Arles. Tous ces tombeaux

(1) E. Le Blant a rassemblé à ce sujet beaucoup de textes probants dans le *Supplément des inscriptions chrétiennes de la Gaule.*

s'étaient groupés autour de l'église Saint-Honorat qui contenait les sépultures de plusieurs saints évêques d'Arles : Trophime, Virgile, Honorat, et du célèbre martyr saint Genès. Tous les riverains de la vallée du Rhône voulaient se faire enterrer dans cette terre sacrée. On mettait les morts dans des bateaux, avec le prix de la sépulture, on les abandonnait au fil de l'eau et les moines de Saint-Honorat se chargeaient de les arrêter au passage et de les ensevelir. Voilà ce que nous raconte un écrivain du Moyen âge, Gervais de Tilbury, dans ses *Ostia imperialia.* Ce sont là peut-être des fables, mais qui prouvent la vénération dont le cimetière était l'objet. Il y avait, dans cette immense nécropole, trente chapelles ou églises et des sarcophages disposés sur cinq rangs de hauteur. Ce prodigieux cimetière s'était emparé de l'imagination des hommes du Moyen âge. On racontait que Dieu avait fait sortir de terre tous ces sépulcres pour qu'on pût y ensevelir les preux chevaliers massacrés par les Sarrazins, le jour où ils avaient mis en déroute Guillaume d'Orange. Il est remarquable que nos vieux poètes aient célébré dans leurs plus belles épopées, non des vainqueurs mais des vaincus héroïques : Roland, Vivien, Guillaume au Court Nez. C'est ainsi que le Moyen âge a préféré Hector à Achille et l'a mis au nombre des preux. Le cimetière d'Arles était célèbre dans toute la chrétienté, Dante en a parlé dans la *Divine Comédie.*

Cette grande nécropole a presque complètement disparu aujourd'hui. On commença à la dépouiller au XVI^e^ siècle. Charles IX avait fait charger des sarcophages, choisis parmi les plus beaux, sur cinq bateaux qui sombrèrent dans le Rhône à Pont-Saint-Esprit. Les consuls d'Arles offrirent souvent à de grands personnages quelques sarcophages des Alyscamps. Les moins précieux furent employés comme matériaux de construction. Mais c'est de nos jours que la ruine des Alyscamps fut consommée. Les ateliers du chemin de fer occupèrent la plus grande partie de l'emplacement du vieux cimetière. Il ne subsiste plus aujourd'hui qu'une allée de peupliers bordée de grands tombeaux qui aboutit à l'église Saint-Honorat. Ce dernier reste des Alyscamps est plein de poésie et il est un de ces lieux privilégiés qui évoquent en France quelque chose de la grandeur et de la mélancolie de Rome. (1)

(1) Les plus beaux sarcophages ont été transportés au musée d'Arles qui rivalise avec celui du Latran.

Il y avait en Provence une autre nécropole, toute petite celle là et qui ne contenait que quatre tombes, mais qui fut plus vénérée encore que le grand cimetière des Alyscamps : c'est la chapelle souterraine de Saint-Maximin dans le Var. Cette chapelle n'était pas autre chose à l'origine que le lieu de sépulture d'une famille gallo-romaine chrétienne, une *memoria*. En Gaule, les familles aristocratiques vivaient volontiers sur leurs terres et élevaient près de leurs villas des monuments funéraires où elles avaient leurs tombeaux. Une autre *memoria* de ce genre s'est conservée à la Gayolle.

Pourquoi cette chapelle funéraire de Saint-Maximin devint-elle célèbre ? C'est qu'on s'imagina que Marie-Madeleine y était ensevelie ainsi que sainte Marcelle, sa compagne, l'aveugle-né saint Sidoine guéri par le Christ, et saint Maximin disciple du Sauveur, qui, assurait-on, avait évangélisé la contrée. Il est possible que ce soient les sujets représentés sur deux de ces sarcophages qui aient inspiré ces fables au moine de Vézelay qui les imagina. Examinons par exemple le sarcophage où était enseveli, disait-on, saint Sidoine. Ce sarcophage nous montre plusieurs scènes de l'Evangile : Jésus-Christ guérissant l'hémorroïsse, le reniement de saint Pierre, Jésus-Christ et le centurion, deux soldats au pied de la Croix, qu'une couronne triomphale surmonte, symbole de la Résurrection, et enfin la guérison de l'aveugle-né. Cette guérison de l'aveugle-né est très fréquente sur les sarcophages chrétiens et il a fallu toute l'ignorance d'un moine de Vézelay pour imaginer que cette scène pouvait désigner le tombeau de l'aveugle-né.

Le sarcophage qu'on dit être celui de Marie-Madeleine ne nous montre que quelques scènes de la Passion. Mais il est possible que le couvercle, aujourd'hui détruit, ait été décoré d'un épisode de la vie de Jésus-Christ où figurait Marie-Madeleine. Ainsi s'expliquerait la naissance de cette légende dans l'imagination du moine de Vézelay.

Cette crypte vénérée a été visitée par des papes et des rois. François Ier y vint après la bataille de Marignan. Les chevaliers et les soldats devaient déposer leurs armes avant d'y entrer. Jusqu'à la fin du XIXe siècle les compagnons du Tour de France y venaient en descendant de la Sainte-Baume et c'est à Saint-Maximin qu'ils recevaient leurs bans du compagnonnage. Pen-

dant des siècles les pèlerins grattèrent le tombeau de Madeleine pour en emporter des parcelles ; c'est ce qui explique sans doute que le couvercle ait disparu. (1)

Cette légende de Marie-Madeleine en Provence a été extraordinairement féconde et depuis le XIVe siècle elle n'a jamais cessé d'inspirer les artistes de la France et de l'Italie, tant il est vrai que dans le royaume de l'art la légende a été souvent plus créatrice que l'histoire. Souvenons-nous que ce sont uniquement des légendes qui ont fait naître les chefs-d'œuvre de l'art grec.

Les sarcophages des premiers siècles qui subsistent encore aujourd'hui en France sont assez nombreux. Il y a lieu de s'en étonner, car on n'a cessé de les détruire. Plusieurs ont été conservés parce qu'au Moyen âge d'illustres personnages y furent ensevelis ; c'est ainsi qu'à Toulouse on voit encore aujourd'hui les sarcophages du Ve et du VIe siècle qui devinrent, au XIIe et au XIIIe siècle, ceux des comtes de Toulouse. A Metz on conserva jusqu'à la Révolution un beau sarcophage du Ve siècle représentant le passage de la mer Rouge, où Louis le Débonnaire fut enseveli au IXe siècle. Un dessin en a conservé le souvenir.

Les sarcophages de la Gaule se classent en deux familles parfaitement distinctes. La première est celle des sarcophages d'Arles qui se composent d'une cuve rectangulaire à couvercle plat. Ils ressemblent tout à fait à ceux de Rome par la forme générale, les sujets et le style. Ce sont ceux que nous étudierons d'abord. (2)

La seconde famille est celle des sarcophages de l'Aquitaine provenant des ateliers de Narbonne, de Toulouse et de Bordeaux. La forme en est différente : la cuve au lieu d'être rectangulaire, s'évase par le haut et le couvercle, au lieu d'être plat, a la forme d'une toiture à pans. Ces sarcophages n'ont plus rien de commun avec ceux d'Arles ou de Rome et ont un caractère nettement oriental. Ils sont uniquement décorés de rinceaux et il est rare qu'il s'y ajoute des personnages. Nous les retrou-

(1) Voir M. L. Rostan, *Notice sur l'église de Saint-Maximin*, 1886.

(2) Les sarcophages de la Gaule ont été publiés par E. Le Blant en deux volumes. Le premier est consacré aux sarcophages du reste de la Gaule (1886). Les plus anciens sont du commencement du IIIe siècle, les plus récents de la fin du VIe et même du VIIe siècle. Mgr Wilpert a donné, depuis 1928 jusqu'en 1934, 5 volumes in-folio (2 volumes de textes, 2 volumes de planches et 1 volume de supplément, texte et planches). Ce *Corpus* contient les sarcophages de Rome et de la Gaule, de l'Italie, de l'Espagne et de l'Afrique du Nord.

verons dans le chapitre où nous étudierons l'influence de l'Orient sur le décor mérovingien.

II

Ce sont les sarcophages d'Arles, dont l'iconographie est si intéressante que nous examinerons dans ce chapitre. Quelques rapprochements avec les sarcophages de Rome nous permettront de les mieux comprendre. Les plus anciens en Provence comme à Rome ont un caractère singulier. Ils sont décorés de scènes pastorales et ressemblent parfois à une sorte d'églogue. Le sarcophage de la Gayolle, qui est le plus ancien sarcophage connu, représente un berger avec la brebis sur ses épaules, un pêcheur à la ligne, une femme entre deux arbres les bras étendus, un dieu assis qui est le génie du lieu et dans le ciel le buste du soleil personnifié. Les païens ne pouvaient voir là qu'un paysage idyllique, mais les chrétiens avaient la clef de ces symboles. La femme en prière, l'orante, figurait l'âme du mort entrant dans la vie éternelle et le berger, le Bon Pasteur qui sauve les âmes et les introduit dans le Paradis. Quant au pêcheur, il retire de l'eau le poisson mystique l'*ichthus*, où les fidèles retrouvaient le nom de Jésus-Christ.

Tel est, avec plus de simplicité, le sarcophage de Livia Primitiva, le plus ancien sarcophage de Rome, aujourd'hui au Louvre. On y voit le Bon Pasteur portant la brebis, le poisson et l'ancre, symbole d'espérance. C'est le symbolisme des catacombes que nous retrouvons ici.

Les plus anciens sarcophages de Rome sont tout à fait analogues. Voici par exemple un très beau sarcophage chrétien du Palais des Conservateurs. Orné de strigilles, il n'est décoré que du jeune berger qui porte la brebis sur ses épaules et qui a en bandoulière le vase où il recueille le lait de ses brebis. C'est un berger de Théocrite, une figure pleine de charme qui traduit admirablement tout ce qu'il y a de douceur et d'innocence dans le christianisme primitif. (1)

(1) On vient de découvrir en Corse, à Ajaccio, un curieux sarcophage représentant le Berger portant une brebis sur ses épaules et les quatre saisons personnifiées. C'est une de ces œuvres d'atelier qui pouvaient être achetées par les païens aussi bien que par les chrétiens. Les païens y reconnaissaient Hermès criophore et les chrétiens le Bon Pasteur. Voir *Mélanges d'archéologie et d'histoire de l'École Française de Rome*, 1939, article de Fernand Benoit.

Il est probable que, pendant les premiers siècles de l'Eglise, on lisait et on commentait avec prédilection les chapitres de saint Luc et de saint Jean consacrés à la parabole du Bon Pasteur. Nulle part on ne sentait mieux le prix d'une âme. L'attitude du Sauveur rapportant la brebis perdue sur ses épaules est indiquée par saint Luc avec précision. C'était un thème dont les artistes ne pouvaient s'écarter et ils s'y conformaient d'autant plus volontiers que l'art païen leur en offrait des modèles.

Il y a deux figures païennes sur le sarcophage de la Gayolle, il y en eut deux également sur le sarcophage du Palais des Conservateurs. Ce sont deux génies funèbres s'appuyant sur le flambeau éteint et renversé de la vie.

Il est curieux de rencontrer sur des sarcophages chrétiens des motifs mythologiques. Ils y sont assez nombreux et méritent d'être signalés. Sous les pieds de Jésus-Christ, assis sur son trône, on voit parfois Ouranos, l'antique personnification du ciel. Deux divinités funèbres, Castor et Pollux, tenant la bride de leurs chevaux, semblent prêts à partir avec l'âme du défunt pour le pays des morts. Sur le couvercle d'un sarcophage, les Tritons, qui eux aussi emportent les âmes, voguent vers les Iles Fortunées. Les Sirènes aux pieds palmés chantent pour séduire Ulysse attaché au mât du navire, symbole des tentations auxquelles le chrétien doit savoir résister. (1)

Eros embrassant Psyché exprime l'amour de l'époux pour l'épouse morte. Le groupe de Dieu créant Adam est imité de celui de Prométhée façonnant le premier homme. Noé vogue sur les eaux du déluge dans un coffre carré pareil à celui qui enferme Danaé abandonnée sur la mer. Chose étrange, les sculpteurs chrétiens donnent à Jésus-Christ la baguette magique; c'est avec cette baguette qu'il multiplie les pains ou ressuscite Lazare. C'était offrir des arguments aux païens affirmant que Jésus-Christ n'avait été qu'un magicien.

On trouve assez souvent sur les sarcophages chrétiens une scène que l'on a mis longtemps à comprendre. Le défunt est représenté assis et lisant ; il est quelquefois seul, mais il a parfois auprès de lui quelques parents. Le thème est emprunté aux sarcophages païens; le mort a voulu que les survivants sachent qu'il était un lettré, un philosophe et qu'il a ennobli son âme avec l'aide des Muses. Le chrétien, lui, nous apprend

(1) On ne trouve Ulysse et les sirènes que sur les sarcophages romains.

qu'il a passé de longues années à étudier les saints livres et qu'il y a trouvé sa règle de vie. Ce mélange de paganisme et de christianisme prouve qu'à l'origine les sculpteurs étaient embarrassés pour décorer les tombeaux chrétiens. Ils utilisaient souvent d'anciens modèles d'ateliers. Beaucoup d'entre eux étaient sans doute des convertis de la veille, qui, toute leur vie, avaient sculpté des sarcophages païens. Ils avaient de la peine à abandonner certains motifs qu'ils avaient cent fois reproduits. Quelques-uns de ces artistes, tout chrétiens qu'ils fussent, continuaient à travailler pour les païens et n'avaient pas honte, dit Tertullien, qui le leur reproche sévèrement, de sculpter des idoles. Il ne faut donc pas s'étonner si l'on rencontre parfois sur les sarcophages chrétiens des souvenirs mythologiques.

Ce mélange de deux religions nous reporte au premier âge de la sculpture funéraire chrétienne. La présence du Bon Pasteur nous y ramène également. Il y a au musée du Latran un sarcophage tout à fait typique. Il représente trois fois le Bon Pasteur avec la brebis sur ses épaules. Ces trois figures qui ont presque le relief des statues se détachent sur un fond de vignes où des grappes sont suspendues. De petits génies ailés les cueillent, d'autres les foulent dans la cuve; un autre, qui a suspendu sa syrinx à une branche, trait une brebis. Un sarcophage très analogue se voyait autrefois à Cahors (1). Ces génies ailés qui vendangent sont ceux des fresques ou des stucs antiques.

III

Mais bientôt après cette période d'hésitation une autre commence qui est toute différente. On voit apparaître sur les sarcophages des scènes empruntées à l'Ancien et au Nouveau Testament qui sont presque toujours les mêmes. Les sujets en sont extrêmement disparates et on ne devine pas quel lien peut les unir. On voit le sacrifice d'Abraham, Noé dans l'arche, Job et ses amis, Moïse passant la mer Rouge, Elie enlevé au ciel, Jonas vomi par le monstre marin, les trois jeunes Hébreux dans la fournaise, Daniel dans la fosse aux lions; puis viennent des

(1) Mgr Wilpert a soutenu que le Bon Pasteur, surtout quand il est représenté avec la barbe, était non pas Jésus-Christ, mais saint Pierre. Je crois qu'il a parfois raison : saint Pierre portant l'agneau, c'est le chef de l'Eglise qui a la charge des âmes.

scènes du Nouveau Testament : Jésus-Christ guérissant l'aveugle-né, le paralytique, ressuscitant Lazare, saint Paul délivré de sa prison, sainte Thècle.

On a cherché longtemps l'idée directrice qui a présidé à cette iconographie nouvelle. E. Le Blant, le premier, a vu la vérité. Il s'est aperçu que les artistes avaient sculpté sur les sarcophages une prière que l'on récitait pour les morts et que l'on appelait la *Commendatio animæ*. Il fut mis sur la voie de sa découverte en étudiant les épitaphes chrétiennes qui présentent souvent des fragments de cette prière. Voici la traduction de la *Commendatio animæ :* «Seigneur, délivre son âme, comme tu as délivré Enoch et Elie de la mort commune, comme tu as délivré Noé du déluge, Job de ses maux, Isaac des mains de son père Abraham, Loth de la flamme de Sodome, Moïse de la main du Pharaon, roi d'Egypte, Daniel de la fosse aux lions, les trois jeunes Hébreux de la fournaise, Suzanne d'une fausse accusation, David des mains de Saül et de Goliath, saint Pierre et saint Paul de leur prison, la bienheureuse vierge sainte Thècle de ses tourments. »

La coïncidence entre cette prière et la décoration des sarcophages est presque absolue. On trouve tous ces personnages, moins Loth et sainte Thècle qu'on n'a pas encore réussi à découvrir. Cependant en Egypte, dans les fresques de la chapelle funéraire d'El Kargeh, sainte Thècle apparaît à côté des personnages de l'Ancien Testament que la prière énumère (1).

Ainsi une partie au moins des sujets représentés sur les sarcophages n'est qu'une traduction des versets d'une prière pour les morts. Il subsistait cependant une grave difficulté. Cette prière, la *Commendatio animæ*, a un caractère très antique; on sent qu'elle doit remonter aux premiers siècles; toutefois E. Le Blant n'a pas pu en trouver d'exemple antérieur au IX^e^ siècle. D'autre part cette prière ne mentionne presque que des miracles de l'Ancien Testament et n'énumère aucun des miracles de Jésus-Christ. Elle n'explique donc pas tout. Mais voici qu'en 1902 il a été signalé une prière qui remonte au III^e^ siècle et peut-être même au II^e^ et qu'on a attribuée à saint Cyprien d'Antioche (2). Nous ne l'avons que dans la traduction latine, mais l'original

(1) V. de Bock, *Matériaux pour servir à l'archéologie de l'Egypte chrétienne*, Saint-Pétersbourg, 1901.
(2) Karl Michel dans un livre intitulé *Gebet und Bild*, 1902.

était en grec. Voici les grandes lignes de cette prière qui est assez longue : « Père saint, Dieu éternel, exauce ma prière comme tu as exaucé les Israélites lorsqu'ils sortaient d'Egypte. Exauce ma prière comme tu as exaucé Jonas dans le ventre du monstre, les jeunes Hébreux dans la fournaise, Daniel dans la fosse aux lions. Purifie mon cœur comme tu as éclairci les yeux de Tobie. Exauce-moi comme tu as délivré Suzanne des mains des vieillards et Thècle de l'amphithéâtre... » Après le Père, la prière invoque le Fils : « Toi aussi, fils de Dieu, je te prie, toi qui as fait de si grands miracles, toi qui as ouvert les yeux de l'aveugle, les oreilles du sourd, toi qui as guéri le boiteux, arrêté le flux de sang de l'hémorroïsse, ressuscité les morts.... » etc.

Voilà une oraison beaucoup plus ancienne que la *Commendatio animæ* que E. Le Blant a connue et en même temps beaucoup plus complète puisqu'aux miracles de l'Ancien Testament elle ajoute ceux du Nouveau. Il est évident qu'au IVe et au Ve siècles on récitait une prière de ce type pour les morts. On est remonté beaucoup plus haut encore; on s'est aperçu que cette prière grecque, attribuée à saint Cyprien d'Antioche, n'était pas autre chose, dans sa première partie, qu'une adaptation d'une prière juive que l'on récitait dans les synagogues les jours de jeûne. La prière hébraïque, qui varie un peu suivant les textes, s'exprimait ainsi : « Tu t'es souvenu avec amour de Noé dans l'arche, de nos pères près de la mer Rouge. Tu es celui qui a exaucé Jonas dans le ventre de la baleine, les trois jeunes Hébreux dans la fournaise, Daniel dans la fosse aux lions, Abraham sur le mont Moriath... » etc. Le christianisme a donc emprunté cette phrase au judaïsme comme il lui a emprunté l'habitude de réciter les psaumes.

Ainsi un résultat est acquis : à partir du IVe siècle l'iconographie d'un très grand nombre de sarcophages n'est pas autre chose que la traduction plastique d'une prière pour les morts. Quelques exemples empruntés aux sarcophages de la Gaule rendront cette vérité évidente. Il y a à Clermont-Ferrand, dans l'église des Carmes, un des plus beaux sarcophages qui existe en France. La noblesse du style et certains détails de costume indiquent le IVe siècle. Voici à gauche Moïse marchant en tête des Hébreux, coiffés de calottes rondes, et faisant jaillir pour eux une source dans le désert ; puis les apôtres amènent l'aveugle-né à Jésus-Christ qui va lui rendre la vue ; plus loin

il guérit l'hémorroïsse qui touche le bas de sa tunique ; enfin il ressuscite Lazare. Au milieu une orante, les bras étendus, accompagnée de deux saints, représente l'âme du mort et donne au bas-relief son caractère funéraire. Nous reconnaissons là quatre versets de la prière pour les morts. Les survivants semblent demander à Dieu de sauver cette âme comme il a sauvé les Hébreux dans le désert, comme il a ressuscité Lazare, guéri l'hémorroïsse et l'aveugle-né. Ce sarcophage est une prière.

Voici maintenant le couvercle du sarcophage du Mas-d'Aire dans les Landes. Il est orné de chaque côté d'une tête de Méduse, emprunt fait à l'art païen. Les scènes représentées sont le sacrifice d'Abraham avec le bélier qui va être substitué à Isaac ; le paralytique qui vient d'être guéri par Jésus-Christ et qui emporte son grabat, Jonas vomi par le monstre, enfin le jeune Tobie retirant du corps du poisson le foie qui va rendre la vue à son père. Ce sont autant de versets de la prière d'Antioche.

Un sarcophage qui se trouvait dans l'église Saint-Sauveur à Aix-en-Provence et qui maintenant est au musée présente aux deux extrémités, d'un côté Abraham s'apprêtant à sacrifier Isaac et de l'autre Moïse guidant les Hébreux et recevant de la main de Dieu le rouleau de la Loi. Plus loin Jésus-Christ ressuscite Lazare, puis on le voit guérissant à la fois l'aveugle-né et l'hémorroïsse. Au milieu, l'âme du mort sous la figure de l'orante semble prête à entrer dans le ciel sous la protection de deux saints.

Il n'y a rien en apparence d'aussi disparate que ces cinq ou six scènes, mais rien de plus conforme à la prière liturgique qui permet de les ramener à l'unité.

Il arrive parfois qu'un seul verset de la prière pour les morts suffise à décorer un sarcophage entier. La Musée de Copenhague nous en offre un exemple. On ne voit sur ce pittoresque sarcophage que l'histoire de Jonas encadrée par deux figures du Bon Pasteur. Jonas est jeté du bateau dans la mer où l'attend un dragon à la gueule redoutable dont le corps démesuré dessine une monstrueuse arabesque. Plus loin il est vomi par la bête et il atteint en nageant le rivage. Enfin il se repose sous une treille dans un paysage d'idylle où l'on aperçoit un pêcheur. Le mort à qui le sarcophage était destiné semble oublié, mais ce

n'est qu'une apparence, car le bas-relief traduit ce verset de la prière pour les défunts : « Seigneur, sauve son âme comme tu as sauvé Jonas du monstre marin. »

Un sarcophage de Nîmes et un sarcophage du Musée de Latran ont pour unique sujet le Pharaon et son armée engloutis par la mer Rouge pendant que Moïse et les Hébreux sauvés, marchent vers le désert. Ici encore le sarcophage prie pour le mort et répète ce verset de la *Commandatio animæ :* « Seigneur, sauve son âme, comme tu as sauvé Moïse du Pharaon. »

Plus on avance dans le temps, plus les miracles de Jésus-Christ l'emportent sur ceux de l'Ancien Testament ; néanmoins les sarcophages ne manquent presque jamais de nous montrer au moins un des personnages de l'Ancienne Loi que nomme la *Commendatio animæ*. C'est ainsi qu'à côté de Jésus-Christ guérissant les malades, ressuscitant les morts, on voit sur un sarcophage de Saint-Victor de Marseille, dont nous n'avons plus que le dessin, David rapportant la tête de Goliath ; sur un sarcophage d'Arles, Suzanne et les vieillards.

IV

Bientôt pourtant le caractère funéraire des sarcophages s'efface peu à peu et à la prière pour les morts se substitue l'histoire du Sauveur. Il est des sarcophages purement historiques où l'on ne rencontre que des épisodes de l'Enfance ou de la Passion de Jésus-Christ.

Un sarcophage du Latran va nous montrer uniquement des épisodes de la Passion. On voit Jésus conduit devant Pilate, pensif, à qui un serviteur apporte une aiguière ; un soldat va couronner d'épines le condamné, mais cette couronne ressemble à une couronne triomphale. Dans la marche au Calvaire, Jésus est absent, on ne voit qu'un soldat accompagnant Simon le Cyrénéen qui porte la Croix. Le désir de ne pas humilier le Sauveur est ici évident. L'esprit antique est encore si vivant que l'artiste donne au Fils de Dieu l'aspect du sage stoïcien. Il se passera bien des siècles avant qu'on ose représenter la Passion dans sa douloureuse vérité. Le centre du sarcophage est décoré d'un étrange hiéroglyphe. Deux soldats dorment au pied d'une haute croix qui se termine par le chrisme enfermé dans une

belle couronne soutenue par un aigle aux ailes éployées. C'est le symbole de la Résurrection que l'on n'ose pas encore figurer, mais qu'on laisse deviner en métamorphosant le haut de la croix en une couronne de victoire. Rien de plus noble que cette belle représentation du triomphe du Christ sur la mort, que l'on retrouve semblable en Gaule sur un sarcophage de Nîmes et dans la crypte de Saint-Maximin sur le prétendu sarcophage de Marie-Madeleine.

Les scènes de l'Enfance apparaissent en même temps que celles de la Passion. Dans un sarcophage du Latran les trois Mages, guidés par l'étoile, marchent vers l'Enfant, couché dans un berceau d'osier, sous un toit rustique entre le bœuf et l'âne. Un berger de Théocrite, un bâton recourbé à la main, s'avance, lui aussi, vers la crèche, pendant que la Vierge, assise à l'écart, ressemble à une Déméter sous ses voiles. En voyant la Vierge, non pas couchée, comme on la représentera plus tard, mais paisiblement assise, le spectateur comprend qu'elle n'a pas enfanté dans la douleur.

Cette belle représentation de la Nativité, cette sorte d'églogue imaginée par les artistes grecs se rencontrait en Gaule. Peiresc nous a laissé le dessin d'un sarcophage qu'il avait vu en Provence ; la Nativité est représentée exactement comme sur le sarcophage de Rome.

Ces scènes historiques de l'Enfance et de la Passion sont parfois accompagnées de représentations empruntées au début de la Genèse. On rencontre sur quelques sarcophages la création de l'homme, puis on voit le serpent enroulé autour de l'arbre du Paradis et on assiste à la Tentation et à la Faute. Nous voyons apparaître ici la pensée historique exprimant un dogme ; elle met sous les yeux du chrétien la chute pour lui rappeler la nécessité de la Rédemption.

V

Mais, en même temps, une autre influence se manifeste et devient de plus en plus frappante : celle de la mosaïque.

Un sarcophage de Saint-Maximin va nous offrir un exemple extrêmement curieux qui semble résumer presque toute l'histoire de la sculpture funéraire. Il passa longtemps pour être le

tombeau de saint Maximin lui-même, ce compagnon de Marie-Madeleine. Il a été sculpté à Arles, comme le prouvent les deux têtes imberbes terminant deux côtés du couvercle qui sont la marque des ateliers arlésiens. G.-B. de Rossi a voulu y voir un souvenir du célèbre martyr d'Arles, saint Genès. Aux deux extrémités de la cuve, on remarque deux scènes qui sont des restes de la tradition antérieure. D'un côté Abraham se prépare à sacrifier Isaac, de l'autre Moïse, sauveur des Hébreux, reçoit les tables de la Loi. Ce sont deux versets de l'ancienne prière pour les morts.

Mais les autres scènes ont un caractère historique. Sur le couvercle on voit, d'un côté, l'adoration des Mages, de l'autre, le massacre des Innocents, en présence d'Hérode. Sur la cuve Jésus-Christ prédit à saint Pierre son reniement, comme le prouve le coq placé entre les deux personnages ; les trois doigts levés du Sauveur signifient que Pierre le reniera trois fois avant que le coq ait chanté (1). Puis Jésus-Christ donne à Pierre les clefs avec le pouvoir de lier et de délier. Enfin au milieu Jésus-Christ est debout sur la montagne d'où sortent les quatre fleuves du Paradis. Il tend à saint Pierre et à saint Paul le rouleau de la Loi nouvelle.

Nous voyons, dans cet exemple, l'art des sarcophages de funéraire qu'il était et qu'il est encore un peu, devenir historique et nous allons le voir enfin inspiré par la mosaïque. Le groupe central, en effet, mérite une attention particulière. Ce Christ placé sur la montagne entre saint Pierre et saint Paul a un caractère monumental. Il fait penser à des groupes tout pareils qui décorent les mosaïques absidiales des églises de Rome. Les palmiers qui encadrent la scène et dont l'un porte le phénix, symbole d'immortalité, les quatre fleuves qui jaillissent de la montagne, enfin l'attitude des apôtres prouvent que le sculpteur a voulu imiter une mosaïque. Un autre exemple fera de cette hypothèse une vérité. Il nous est fourni par un sarcophage de la crypte de Saint-Victor de Marseille, aujourd'hui au musée Borély.

Nous n'avons plus ici que le Christ debout sur la montagne, d'où coulent les quatre fleuves au milieu des douze apôtres ; saint Pierre et saint Paul ont une place d'honneur comme à

(1) Dans cette scène, le Christ lève presque toujours les trois doigts.

Saint-Maximin. Saint Paul s'avance, la croix sur l'épaule, et reçoit sur sa main voilée le livre de la Loi. Ce n'est là autre chose que la traduction par le ciseau d'une mosaïque absidiale. Il est facile d'en donner la preuve. Il y a, en effet, dans une niche de Sainte-Constance, à Rome, une mosaïque qui doit remonter au IVe siècle (1).

Elle représente le Christ sur une éminence entre saint Pierre et saint Paul. Le Christ de la mosaïque, le bras droit levé, est identique au Christ du sarcophage de Marseille ; les deux apôtres ont aussi la même attitude. Saint Pierre portait certainement, comme à Marseille, une croix sur l'épaule, mais on ne voit plus aujourd'hui que l'extrémité de la hampe. Ainsi, le sarcophage de Marseille nous apparaît clairement comme la copie d'une mosaïque.

D'autres sarcophages, où Jésus-Christ est non plus debout mais assis au milieu des apôtres, sont aussi la copie de mosaïques absidiales. Un sarcophage qui était autrefois à Rignieux-le-Franc, dans l'Ain, et qui est maintenant au Louvre, représente le Christ assis, dominant ses apôtres et tenant le livre ouvert. Les Apôtres également assis l'entourent ; quelques-uns portent le rouleau ou le livre. Un portique occupe le fond de cette composition qui a un caractère solennel, monumental et qui aurait plus de noblesse encore si l'artiste, faute de place, n'eût été obligé de serrer un peu trop ses personnages. Nous sentons derrière cette œuvre un modèle consacré plein de grandeur.

Ce modèle, plusieurs mosaïques nous le donnent, la plus belle est à Rome : c'est la mosaïque de Sainte-Pudentienne qui remonte à la fin du IVe siècle. Cette œuvre encore toute classique a été malheureusement mutilée, car les apôtres ne sont conservés que jusqu'à mi-corps. Ils sont assis des deux côtés de Jésus-Christ qui, lui, est représenté tout entier siégeant sur son trône et dominant le collège apostolique. Cette assemblée se tient devant un portique aux tuiles d'or ; les monuments qu'on aperçoit dans le fond sont ceux de Jérusalem et la grande croix gemmée est une imitation magnifique de la croix que Constantin avait fait élever sur le Golgotha. Notre sarcophage de Rignieux-le-Franc est une imitation non pas de cette mosaïque

(1) Elle a subi à une basse époque des restaurations qui l'ont beaucoup enlaidie, mais l'œuvre devait être contemporaine de l'église de Sainte-Constance, c'est-à-dire du IVe siècle.

en particulier mais d'une mosaïque de ce type, car il y en a plusieurs au IVe et au Ve siècle.

Plus on avance dans le Ve et le VIe siècles plus ces sarcophages, ornés de la figure du Christ, entouré de ses apôtres, deviennent fréquents. On voit comment s'est développé le décor des sarcophages. Il est très intéressant de le voir passer de l'idylle du Bon Pasteur à l'iconographie funéraire, puis aux scènes historiques de la vie de Jésus-Christ et des premières pages de la Genèse et enfin à l'imitation de l'art monumental des mosaïques.

Ces divers types, d'ailleurs, ne se présentent pas, les uns après les autres, avec une parfaite régularité ; il y eut des ateliers retardataires, de sorte qu'on ne saurait établir une chronologie exacte des sarcophages.

VI

Ces sarcophages de la Gaule soulèvent un problème délicat. Il est évident que nos sarcophages gaulois d'Arles offrent avec les sarcophages de Rome de grandes ressemblances ; mais ils en diffèrent aussi quelquefois. On y trouve, par exemple, des sujets qu'on ne rencontre jamais à Rome. Un très curieux sarcophage, qui se trouve au Musée du Puy, représente le mariage de saint Joseph et de la Vierge dont le grand-prêtre rapproche les mains, puis le songe de saint Joseph qu'un ange avertit de ne point soupçonner la Vierge. Nous voyons ici l'histoire de la Vierge entrer dans l'art chrétien. Mais ce n'est pas le seul exemple que nous offre la Gaule. Il y a dans la crypte de Saint-Maximin une plaque de marbre sur laquelle l'image de la Vierge est gravée au trait. Elle est représentée en orante et aucun voile ne couvre ses grands cheveux ; une inscription rédigée dans un latin populaire l'accompagne ; on y lit : « MARIA VIRGO MINISTER DE TEMPULO GEROSALE ». C'est donc la jeune Vierge des Evangiles apocryphes, vivant dans le Temple et participant au service divin. L'œuvre remonte à la fin du Ve siècle et elle ne saurait venir de Rome, car à cette date la Vierge n'y était pas encore l'objet d'un culte public. C'est seulement un siècle plus tard que l'on commença à y célébrer ses fêtes. La Gaule qui avait adopté, au IVe siècle, la liturgie orien-

tale, fut sur ce point en avance d'un siècle sur Rome (1). Elle eut donc des rapports directs avec l'Orient et son art en porte la marque.

Un autre trait singulier nous frappe : les Mages des sarcophages d'Arles ont parfois une attitude qu'ils n'ont pas sur les sarcophages de Rome. Avant de présenter leurs dons ils se montrent entre eux l'étoile. Or, nous savons que dans la liturgie syrienne on ne se contentait pas de fêter l'adoration des Mages, mais que, dans la nuit du 5 au 6 janvier, on fêtait l'apparition de l'étoile aux Mages. C'est le souvenir de cette fête qui a donné naissance au groupe des trois Rois se montrant l'étoile. On le voit sur l'ambon de Salonique et c'est de l'Orient qu'il a dû arriver directement à Arles.

Une particularité curieuse mérite d'être signalée. On ne rencontre jamais sur les sarcophages de Rome, dont le nombre est si considérable, le Massacre des Innocents. Or, un sarcophage de Saint-Maximin nous le montre. Il est donc permis, une fois de plus, de supposer qu'Arles a eu des rapports directs avec l'Orient où le sujet était familier aux artistes comme le prouvent des fresques, des miniatures et des ivoires (2).

Une question générale, d'ailleurs, semble se poser. Est-ce à Rome qu'a été créé ce sarcophage romain ? Problème difficile que des découvertes permettront peut-être un jour de résoudre.

En attendant, mettons quelques faits en lumière. Le sarcophage de la Gayolle, le plus ancien que l'on connaisse, est grec par sa forme générale. Le Bon Pasteur y figure, or le Bon Pasteur si étroitement apparenté à l'Hermès Criophore, ne peut être qu'une création hellénique. Le Musée de Constantinople et celui d'Athènes conservent deux statues du Bon Pasteur ; à Rome la charmante statue du Latran ne peut être que grecque.

La prière pour les morts, la *Commendatio animæ*, qui a inspiré longtemps l'art funéraire, est, nous l'avons vu, originaire d'Antioche. Antioche, tant de fois ruinée, ne nous a livré aucun sarcophage, mais un fragment de Tarse, aujourd'hui au Musée métropolitain de New-York, représente Jonas englouti et rejeté

(1) C'est ce qu'a montré Mgr Duchesne dans ses *Origines du culte chrétien*, 1889, p. 88 et 259.

(2) Fresque d'Antinœ, manuscrit mésopotamien de Rabula, ivoires des musées de Paris (Bibl. Nat.), de Milan (à la cathédrale), Berlin (musée).

par un monstre marin pareil à celui des sarcophages de Rome (1).

C'est en Espagne, à Ecija, dans la région de Séville, qu'il faut aller aujourd'hui pour rencontrer un sarcophage grec orné de deux versets de la *Commendatio animæ* (2), le sacrifice d'Abraham et Daniel dans la fosse aux lions, à droite et à gauche du Bon Pasteur. Les noms des personnages sont en grec et il est évident que l'œuvre avait été faite pour un de ces groupements de Syriens fort nombreux dans l'Espagne méridionale. Ce sarcophage semble être du v^e^ siècle, mais il faut y voir une copie tardive et assez gauche d'une œuvre beaucoup plus ancienne. On entrevoit le bel art grec dans cette composition aérée, dans ces bas-reliefs de peu de saillie, dans ces lignes devenues incertaines mais où l'on devine la pure élégance de l'original. Ce sarcophage nous donne une idée de ce que pouvait être l'ancien art d'Antioche, traduisant à une époque ancienne la prière pour les morts. Cette prière avait inspiré en Orient des fresques aussi bien que des bas-reliefs. Il y a en Egypte, dans l'oasis d'El-Kargek à El-Baghawat, une chapelle funéraire couverte de peintures murales (3). Ces fresques sont alexandrines et les inscriptions qui les expliquent sont en grec. Or, dans ce tombeau, c'est la prière de la *Commendatio animæ* qui a été représentée. On retrouve Noé et son arche, l'histoire de Jonas, les trois jeunes Hébreux dans la fournaise, Daniel, Suzanne et enfin sainte Thècle que nomme la prière et qu'on ne rencontre que là. Cette décoration funéraire est donc conçue comme celle des sarcophages. Elle est d'une époque avancée (4) et elle prouve que la *Commendatio animæ* n'a jamais été oubliée en Orient où elle a dû inspirer bien des œuvres peintes et sculptées que nous n'avons plus. Il est permis de penser qu'en Orient nous sommes dans le pays créateur de ce décor funéraire.

D'autres particularités nous y invitent. La *Commendatio animæ*, nous l'avons dit, rappelle comme gage d'espérance les miracles de l'Ancien Testament et ceux du Nouveau. C'est le Christ qui opère ces miracles de l'Evangile et son type physique est invariable. Il a l'aspect d'un jeune homme imberbe aux che-

(1) Reproduit par Strygowski, *Kleinasien*, 198.
(2) Reproduit par Julius Baum, *La Sculpture figurale en Europe à l'époque mérovingienne*, 1937, pl. LXX.
(3) Voir V. de Bock, *Matériaux pour servir à l'archéologie de l'Egypte chrétienne*, Saint-Pétersbourg, 1900.
(4) v^e^ ou vi^e^ siècle.

veux un peu longs, à la physionomie pleine de douceur. On reconnait dans cette création si noble et si pure le génie hellénique(1). Le Christ, viril, portant toute sa barbe, apparaît aussi sur les sarcophages, mais s'y montre plus rare et seulement dans les scènes où nous avons reconnu l'imitation des mosaïques. C'est en effet dans les mosaïques de Jérusalem qu'on vit pour la première fois ce Christ solennel au type syrien. Les ampoules de Monza, qui reproduisent sommairement ces mosaïques, nous montrent ce Christ d'un aspect si différent ; que le Christ soit imberbe ou qu'il porte la barbe, il vient de l'Orient grec ou de l'Orient syrien. Ce n'est pas tout encore. Le Christ hellénique, nous l'avons dit, est souvent caractérisé par un singulier attribut. Il tient à la main une baguette et c'est avec cette baguette qu'il change l'eau en vin dans les urnes de Cana ou qu'il ressuscite Lazare. Transmettre une puissance surnaturelle par une baguette magique est une idée qui vient sans doute de loin, mais que la Grèce adopta de bonne heure. On la rencontre déjà dans Homère et c'est avec une baguette que Circé change en pourceaux les compagnons d'Ulysse.

Il est d'autres détails où il est difficile de ne pas reconnaitre l'Orient. Lazare, dans son tombeau, qui ressemble à un petit temple, est enveloppé de bandelettes comme une momie égyptienne. Comment ne pas penser que les chrétiens d'Alexandrie apportèrent à Rome ce modèle qui fut imité de bonne heure aux Catacombes avant de l'être sur les sarcophages. On objecte quelquefois qu'un détail très typique prouve que les artistes de Rome ont eu leur part dans la création de sarcophages. Dans la scène de l'entrée à Jérusalem, les plus anciens monuments d'Egypte ou de Syrie représentent Jésus-Christ assis sur l'âne à la manière orientale (2) les deux pieds pendant du même côté. Tous ceux qui ont vu l'Orient savent que les paysans gardent sur leur âne cette posture millénaire qui fut sans doute celle de Balaam sur son ânesse. Les artistes romains, qui ne voyaient rien de pareil, représentent Jésus-Christ à cheval sur sa monture. L'argument aurait sa valeur si on ne conservait au Musée de Constantinople un sarcophage où l'on voit Jésus-Christ entrant à Jérusalem à cheval sur sa monture. L'œuvre est certainement

(1) On a rapproché de la tête du Christ de nos sarcophages, celle d'Eubouleus trouvée à Eleusis qui fait penser à l'art de Praxitèle.
(2) Chaire de Maximin, miniature de Rabula, ivoires de Paris, bois sculptés du Caire.

hellénique et elle témoigne que les habitudes des Grecs étaient semblables à celles des Romains. Ainsi, le détail qu'on invoque ne permet pas de conclure en faveur de Rome.

Nous n'arrivons donc pas là à des certitudes mais à des présomptions. Dès la fin de la République, Rome recevait de l'Orient hellénique ses œuvres d'art et ses colonies d'artistes. C'est d'Antioche d'Alexandrie et d'Ephèse que les chrétiens de Rome continuèrent sans doute à recevoir leur art dès l'âge des Catacombes.

Mais les découvertes faites dans le vieux royaume grec de Bactriane et dans la région voisine du Gandhara nous ont ouvert de nouvelles perspectives. Ce sont des artistes grecs, venus probablement des grandes villes de l'Asie Mineure qui sculptèrent les premières statues de Bouddha auxquelles ils surent conférer la plus haute noblesse (1). C'est à eux, aussi, que l'on doit les bas-reliefs décoratifs où la vie de Bouddha est racontée. Ces bas-reliefs ressemblent parfois par la facture et la composition à ceux des sarcophages chrétiens. Ces ressemblances sont quelquefois frappantes. On rencontre au Latran et à Arles des sarcophages où Jésus-Christ et ses apôtres sont séparés, non par une suite de colonnes, mais par une suite d'arbres dont le tronc est lisse et dont le feuillage ne s'épanouit qu'au sommet. Or, il y a à Londres (2) un bas-relief provenant du Gandhara où Bouddha, les jambes croisées, est représenté au milieu de ses disciples dans la même attitude. Comme dans les sarcophages chrétiens les personnages sont séparés par des arbres qui n'ont de feuilles qu'à leur sommet. L'artiste qui a sculpté ce bas-relief a répété ce qu'il avait fait ailleurs, quand il travaillait pour les fidèles d'une autre religion. Cet artiste était sans doute un grec d'Asie qui était venu chercher fortune dans cette Inde lointaine. Que conclure ? sinon que ce n'est ni à Rome, ni à Arles qu'ont été inventés ces arbres séparant les personnages, mais dans les grandes villes d'Asie. C'est là qu'a été créé le sarcophage chrétien, c'est de là qu'il a dû rayonner d'un côté vers Rome et de l'autre vers l'Inde (3).

EMILE MALE.

(1) Voir Foucher, *L'art grec bouddhique du Gandhara*, Paris, 1905.
(2) Au Musée Victoria et Albert.
(3) Voir à ce sujet M. H. Buchthal · *Annual lecture of the British Academy*, 1945.

RETOUR A JALNA

TROISIEME PARTIE (1)

I

L'hiver avait eu beau être clément, lorsque vint le printemps et que rien n'en signala l'éclosion, l'humeur générale, excepté celle des petits, s'assombrit. Tout le mois de mars et une partie d'avril, la campagne resta couverte d'une mince couche de verglas. Les gens glissaient et manquaient de tomber en marchant. En portant du pain sur la table des oiseaux, la grosse Mrs. Wragge tomba et se cassa la jambe, ce qui l'immobilisa complètement pour quinze jours et la gêna considérablement pendant encore une autre quinzaine. Le spectacle de Mrs. Wragge se traînant dans la cuisine avec son énorme jambe dans un plâtre fut pour Alayne la goutte d'eau qui fait déborder le vase. Rags était affligé d'un rhume de cerveau chronique. C'était un ménage exaspérant, estimait Alayne, tout en remerciant Dieu de les avoir pour venir tant bien que mal à bout de la besogne.

La glace était tellement lisse que même les chiens posaient leurs pattes avec précaution. Quant aux faisans ils glissaient et tombaient tantôt en avant, tantôt en arrière, de la façon la plus comique et la plus inattendue. Ce miroir de glace se maintenait semaine après semaine. Il ne neigeait pas ; il ne pleuvait pas ; il ne dégelait pas. Le vent cassait des branches et les poussait sur la glace. Comme un prisme, la frange de stalactites qui pendait à la gouttière au-dessus de la fenêtre de la chambre d'Ernest décomposait les rayons du soleil.

Durant ces mois de printemps les deux vieillards déclinèrent

(1) Voir *La Revue* du 15 février.

tellement que le reste de la famille commença à se demander s'ils vivraient jusqu'au retour de Renny et de Piers. Ils avaient perdu leur appétit. Ils perdaient courage. Ils parlaient avec regret du temps lointain où ils passaient l'hiver dans le Midi de la France. Adeline leur manquait terriblement, car Alayne en était arrivée à ses fins et avait mis Adeline en pension dans un collège de filles. Les nouvelles de la guerre elles-mêmes avaient cessé d'intéresser Nicolas et Ernest. Lorsque Adeline revint à la maison pour les vacances de Pâques, ils reprirent vie à son contact. Elle était si joyeuse de se retrouver à Jalna ! Elle débordait de récits de ses méfaits au collège (qu'elle exagérait pour les faire rire) et quel spectacle pour des yeux fatigués que de la voir galoper sur *Timothy*, son vigoureux petit cob ! Mais les vacances passèrent vite et les deux frères retombèrent dans leur mélancolie.

Puis, un jour, arriva une nouvelle qui surexcita la famille. Il y avait eu un échange de prisonniers de guerre et Piers se trouvait parmi ceux qui devaient arriver au Canada au début de mai. C'est Pheasant, folle de joie et d'émotion, qui vint annoncer la nouvelle. Ce qu'elle avait tant attendu, pour quoi elle avait tant prié, dont elle avait par moments désespéré, allait enfin arriver ! La détente l'anéantissait. Mais elle n'avait pas beaucoup de temps pour penser. Il y avait tant à faire ! Il fallait que la maison resplendît de la cave au grenier. Elle-même avait besoin de vêtements neufs. Tout devait être beau pour accueillir son époux. Il y avait plus de quatre ans qu'elle ne l'avait vu. Il avait été fait prisonnier si peu de temps après son départ pour le front ! Comment ces années l'avaient elles marqué ? Pheasant ne voulait pas y penser. D'ailleurs il ne lui restait pas de temps à consacrer à la réflexion. Il fallait astiquer les meubles, nettoyer l'argenterie, se faire une nouvelle blouse, s'acheter un tailleur et un chapeau, des costumes neufs pour les enfants. Elle conservait son équilibre en faisant valser l'argent.

Parfois un flot de souvenirs, de suppositions, de craintes l'envahissait. A d'autres moments, tout en cousant, elle se sentait l'esprit complètement vide. Puis vint le jour où elle alla chez le coiffeur et acheta une boîte de poudre de riz et un flacon de vernis à ongles ; elle ne se décida d'ailleurs jamais à se servir de cette dernière acquisition. Enfin, pour couronner le tout, le jour du retour de Piers le train avait huit heures de retard.

Finch et Maurice avaient dissuadé Pheasant de venir à la gare.

Mieux valait accueillir Piers à la maison avec un bon repas tout prêt. Mais ils emmenèrent les deux petits garçons en costumes des dimanches et munis d'un paquet de sandwichs en prévision d'un retard possible du train. Pheasant était contente d'en être débarrassée. Comment elle passa cette journée, elle n'en sut jamais rien. Le soir, elle se sentait épuisée par l'attente. Elle avait mal aux jambes à force de marcher de long en large. Pourtant lorsqu'elle entendit la voiture arriver dans le doux crépuscule de mai, elle courut vivement ouvrir la porte. Elle fut alors prise de panique, impossible d'ouvrir, sa gorge était tellement sèche qu'elle n'aurait pu prononcer un mot. Nooky ouvrit la porte toute grande.

Elle vit Piers alors descendre avec précaution de l'auto, le visage baigné par la lueur dorée du couchant.

— Nous avons attendu un temps interminable, s'écria Nooky. Nous pensions que papa n'arriverait jamais. Mais le voilà.

C'était Piers, son Piers qui venait vivement à elle en boitant légèrement. Il avait la figure bronzée par la traversée, ses yeux bleus brillaient en la regardant. Il l'écrasa contre sa poitrine :

— Chez nous, me revoilà chez nous, ma petite Pheasant ! dit-il d'une voix enrouée. Dieu, je ne peux y croire !

Si elle était allée l'attendre à la gare elle aurait pu garder son empire sur elle-même, mais ici, dans leur maison, en entendant la voix familière de Piers dans le décor familier, elle éclata en sanglots, n'en pouvant plus de joie, de joie et de regret des années de leur vie qu'ils avaient perdues.

Elle avait oublié combien Piers était vigoureux. Ces dernières années elle avait vécu au milieu d'enfants et de vieillards ou vu la silhouette efflanquée de Finch. Quelle carrure avait Piers ! Quelles épaules ! Quel cou solide comme une colonne !

— Dieu ! s'écria-t-il encore en regardant autour de lui, rien n'a changé ! Je ne peux pas y croire !

— Et moi, articula-t-elle à travers ses larmes, comment me trouves-tu ? Ai-je beaucoup changé ?

Il l'écarta un peu de lui et la considéra :

— Changé ! Tu es exactement comme le jour où je t'ai épousée.

— Nous, nous avons changé, s'écria Philippe. Papa ne nous a pas reconnus.

— Comment trouves-tu Mooey ? demanda Pheasant.

Piers regarda pensivement le jeune garçon :

— Il est tout à fait comme je m'y attendais. Il n'a pas changé, si ce n'est qu'il a grandi.

— C'est merveilleux, dit Finch. Vous voilà tous réunis. Piers est revenu de la guerre et Mooey d'Irlande. C'est ce que vous avez tant souhaité durant toutes ces années, Pheasant. Je pense que vous êtes heureuse, n'est-ce pas ?

— Heureuse ! Ce mot la fit éclater en sanglots.

— Pas de cela, dit Piers d'une voix bourrue. En voilà une façon d'accueillir les gens ! Très bien, très bien.. nous allons repartir, n'est-ce pas, Mooey ?

— Vous ne bougerez pas d'ici ! s'écria Pheasant en riant à travers ses larmes.

Elle les prit tous les deux dans ses bras et les serra farouchement contre elle.

— Vous ne me quitterez plus jamais, jamais.

Piers, pas très d'aplomb sur sa jambe artificielle, étreignit Pheasant et Mooey tandis que Mooey, les yeux brillants, enlaçait ses parents. En voyant cela Nook et Philippe n'y tinrent plus et se jetèrent sur le trio enlacé avec l'impétuosité de joueurs de rugby. Pendant un instant tous les cinq faillirent s'écrouler par terre. Finch les regardait avec un sourire heureux et les yeux pleins de larmes.

Ils reprirent leur équilibre et se dégagèrent ; Piers monta se laver et Pheasant alla à la cuisine préparer le dîner. Finch la suivit pendant que Maurice gardait au salon les deux petits garçons. Finch dit :

— Quelle belle mine ! Il a beau avoir pas mal maigri il n'a pour ainsi dire rien perdu de sa force et de sa beauté. Je ne me serais jamais attendu à le voir aussi fort et aussi bien. Et vous ?

— Moi non plus. Et je n'aurais jamais cru que cela me ferait cet effet.

Et elle se remit à pleurer. Finch la prit dans ses bras et lui donna des petites tapes amicales dans le dos.

— Je crois que c'est normal. Moi aussi j'ai envie de pleurer.

Au bout d'un instant Pheasant se calma et entreprit de faire une omelette soufflée. Finch battit les œufs. Il les battit avec une telle énergie que des flocons de blanc d'œuf voltigèrent dans toutes les directions, mais Pheasant n'y fit pas attention. Maintenant toutes ses pensées se concentraient sur la confection de l'omelette. Si elle ne montait pas bien ou si elle montait et retombait,

elle en serait malade, elle recommencerait à pleurer. Elle entendit Piers aller et venir dans la chambre au-dessus. Était-il donc vraiment là ? Oh ! cela ne pouvait pas être vrai ! C'était impossible qu'il fût revenu. Et pendant tout ce temps elle s'appliquait à réussir l'omelette.

Piers faisait couler sur ses mains et son visage l'eau mousseuse de savon. Le savon parfumé était de première qualité. La serviette était douce et damassée. Il y avait des sels de bain roses dans un flacon. La baignoire d'émail blanc resplendissait. Tout ce luxe semblait incroyable. Il revit par la pensée l'entassement dans les camps de prisonniers, la crasse impossible à faire disparaître entièrement, l'impossibilité absolue de s'isoler, les odeurs. Il enfonça son nez dans la serviette propre et respira profondément. Ici on ne comprendrait jamais, aucun mot ne pourrait le leur faire comprendre.

Il revint en boitant dans la chambre à coucher, regarda la blancheur accueillante du lit prêt pour la nuit dont les couvertures étaient retournées en un triangle bien net. Il s'en dégageait une odeur de lavande. Par la fenêtre grande ouverte entrait la fraîcheur nocturne tout imprégnée de l'odeur du lilas. L'hiver avait été doux mais il avait terriblement duré. Durant tout mars et tout avril il avait fait un temps d'hiver. Pas un seul brin d'herbe n'avait réussi à se frayer un chemin à travers la couche de glace qui continuait à revêtir le sol. Cette glace ne brillait plus au soleil mais était grise sous un ciel nuageux. Lorsque vint le mois de mai, c'est à peine si le printemps eut le temps d'éclore. Le lilas n'avait pas fini de déployer ses feuilles que les boutons des fleurs s'ouvraient, étalaient leurs minuscules pétales et formaient de légères grappes blanches qui s'entassaient les unes au-dessus des autres. Ce lilas provenait d'une bouture prise au vieux lilas blanc qui s'élevait devant la fenêtre de la chambre de grand-mère à Jalna.

Piers étendit la main et tira une touffe de lilas dans laquelle il se cacha le visage en fermant les yeux. Il eût aimé pouvoir faire disparaître dans le frais parfum du lilas tout ce qu'il avait vu et subi depuis qu'il avait quitté son foyer. Il eût aimé redevenir l'homme qu'il était autrefois. Mais ce n'était pas possible. Il se sentait capable de rester le visage enfoui dans les fleurs parfumées jusqu'au moment où elles se faneraient et mourraient. Un pépiement d'oiseaux venait des nids accrochés à la gouttière.

— Papa ! papa ! appela Philippe d'en bas.

Papa ! S'entendre appeler papa ! Cela le toucha au cœur, il était ému par cette petite voix. Il gagna rapidement en boitant l'escalier puis se mit à descendre avec précaution. Philippe, qui l'attendait en bas, évitait, ainsi qu'on le lui avait recommandé, de regarder la jambe de son père. Il avait reçu d'autres avertissements à propos du retour de Piers. Pheasant avait eu beau faire, parfois, exaspérée, elle n'avait pu s'empêcher de dire : « Je ne sais pas ce que papa dira de tes manières ! » Bien des fois Maurice s'était écrié : « Si papa ne t'écorche pas tout vif à son retour, cela m'étonnerait bien. » Ses grands-oncles eux-mêmes avaient déclaré que son père le fesserait quand il reviendrait. Si bien que Philippe avait attendu le retour de son père avec une joie à laquelle se mêlait un peu d'appréhension. Il faisait à Piers qui descendait l'escalier l'effet du petit garçon idéal avec son dos bien droit, ses cheveux blonds bouclés et ses beaux yeux bleus. Piers lui sourit, le prit par la main et l'emmena dans la salle à manger.

L'omelette était sur la table. Elle était montée à une hauteur inouïe et était d'une légèreté incroyable. Toute gonflée, elle avait l'air de dire qu'elle était capable de rester aussi haute et aussi légère pendant deux minutes mais pas une seconde de plus. Piers la regardait ainsi que le persil qui la garnissait avec des yeux écarquillés.

— Qu'est-ce que c'est que cette verdure ? demanda-t-il.

— Du persil, papa, dit en riant Philippe. Vous ne reconnaissez pas le persil.

Piers en prit un brin, le respira et le mit dans sa bouche.

— Aimez-vous cela ! demanda Nooky.

— Il faut que je me réhabitue à tout cela petit à petit.

On fit rapidement un sort à l'omelette. Maurice et Nooky emportèrent les assiettes et revinrent avec un poulet rôti bien dodu sur un plat. Piers le regarda comme s'il n'en croyait pas ses yeux.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? demanda-t-il d'un ton méfiant.

— Oh ! papa, c'est un poulet !

— Et ce drôle de mélange dans le saladier ?

— De la salade !

— Des tomates de serre, s'il vous plaît, ajouta Pheasant.

— Sapristi ! Vivez-vous toujours sur ce pied-là ?

— Grands dieux, non ! Va chercher le vin, Mooey chéri.

Maurice apporta la bouteille de chianti. Même les enfants en eurent chacun un demi-verre. On but à la santé de Piers et ce ne fut qu'au prix d'un effort surhumain que Pheasant ne se remit pas à pleurer. Après le poulet, il y eut un gâteau de biscuits, bien imbibé de sherry et recouvert de crème fouettée, puis une fois la table débarrassée, du café.

Piers posa d'innombrables questions sur la famille, le personnel de la ferme, les vergers, le cheptel, les pur-sang. Sa curiosité était sans limites, mais il déçut les deux petits garçons en ayant si peu à raconter sur lui et sur ses aventures. On les envoya bientôt se coucher et tout de suite après Finch s'en alla. Il tombait une légère pluie printanière. L'air était lourd du parfum des lilas.

Maurice sortit et resta sous le porche. Il respira l'air humide. Son esprit s'évada au loin pour retrouver l'humidité moussue de l'atmosphère de Glengorman. Quel avait donc été sur lui l'effet de ce séjour en Irlande ? Comment se faisait-il que le vieux Dermot Court lui parût plus proche que son propre père ? Il s'écoulerait trois ans avant qu'il pût repartir et revoir cet endroit chéri. Il faudrait que sa mère l'accompagnât. Elle donnait à toute scène la réalité de l'enfance. Mais elle ne resterait pas là-bas avec lui. Sa vie avait été tranchée en deux alors qu'il était à un âge encore tendre. Il entendit Piers rire doucement. Cela l'intimida et, sans rentrer dans la pièce, il monta sans bruit l'escalier.

Il était plus de minuit lorsque Piers et Pheasant le suivirent. Ils montèrent tout doucement en se tenant les mains, comme des amoureux. Pheasant alla dans la salle de bains préparer un bain chaud dans lequel Piers resta étendu dans une détente merveilleuse. Sur le vieux porte-serviettes d'acajou, toujours prêt à choir, était posé un pyjama de soie tout neuf à rayures bleues et blanches. Sans aucun doute Pheasant avait dépensé beaucoup d'argent. Et de la poche de la veste dépassait un mouchoir de linon parfumé !

Piers songea au jour et à la nuit qu'il avait passés couché au fond d'un trou, le pied arraché par un éclat d'obus. Il écarta farouchement de sa pensée tout ce qui avait suivi. Maintenant une jambe de pyjama pendait ballante.

Lorsque Pheasant revint, après avoir fermé les fenêtres des enfants car le vent s'était levé et la pluie entrait obliquement, elle trouva Piers au lit, couché sur le dos, les cheveux lisses et montrant l'air gentil d'un enfant sage après son bain. Il lui sourit.

— Viens ici, dit-il.

Elle s'agenouilla près du lit. Il lui prit les mains dans les siennes et son regard se perdit dans la profondeur sombre des yeux de Pheasant.

— Ma petite Pheasant, répétait-il en lui caressant les mains.

Elle était incapable de parler.

L'expression de Piers changea. Sa bouche se durcit et exprima la souffrance. Il posa la main droite de Pheasant sur le moignon de sa jambe droite.

— Est-ce que cela changera tes sentiments pour moi ? murmura-t-il.

— Oh ! Piers, comment peux-tu ?... — L'émotion étranglait la voix de Pheasant. — Comment peux-tu avoir une aussi affreuse pensée ? La seule différence que cela puisse faire c'est que je t'aime davantage !

Elle se pencha et posa ses lèvres tremblantes sur le membre mutilé.

— Mon amour !

Il dit d'un ton dur :

— Il n'est pas question d'histoires d'héroïsme, il s'agit de ma valeur en tant qu'homme.

— C'est bien ainsi que je l'entendais, s'écria-t-elle avec passion. En tant qu'homme. Tu es passé par une terrible épreuve. Te voilà revenu, sain et sauf, Tu n'as pas changé ! Oh ! si tu savais tout ce que j'ai imaginé ! Je te croyais l'ombre de toi-même et je te retrouve, solide, bien portant et plus beau que jamais ! Une jambe, quelle importance cela a-t-il ? Aucune !

Il la regarda se préparer pour la nuit ; suspendre soigneusement sa robe neuve, brosser ses cheveux bruns, glisser ses bras blancs dans les manches de sa chemise de nuit, faire une courte prière, un muet élan d'actions de grâces, éteindre la lumière, ce qui, sans qu'on sût pourquoi, fit entrer dans la chambre le bruit de la pluie. Mais le bruit de la pluie était agréable. Sa voix était la voix du renouveau. Les lilas n'étaient qu'un commencement, tout le riche cortège de la nature allait suivre. Les mouvements de Pheasant dans ses bras, le balancement des branches devant la fenêtre purifiaient l'esprit de Piers. La nuit fut longue et vers sa fin il s'endormit de plus en plus profondément, calmé par le son apaisant de la pluie, blotti dans les ailes du sommeil.

II

Le lendemain matin, vêtu d'un vieux costume de flanelle grise, il était assis sur la petite terrasse dallée et se chauffait au radieux soleil de mai. Il venait d'absorber des œufs au bacon, du pain grillé, de la confiture et trois tasses de thé. Il avait à la bouche sa pipe dont la fumée restait en nappes bleutées dans l'air immobile. Il ne lui manquait qu'une seule chose, Biddy, sa petite chienne terrier à poils rudes. Elle avait été écrasée par une auto l'été précédent. Quand Piers songeait à son retour, il avait toujours imaginé une Biddy délirante, qui ne l'eût jamais oublié, sautant autour de lui. On lui avait raconté l'accident dans une lettre, mais ce matin Biddy lui manquait tout particulièrement. Durant ses longues années de captivité être privé de la compagnie d'un chien lui avait paru une des choses les plus dures à supporter. Aujourd'hui, au beau soleil de mai, il tirait des bouffées de sa pipe.

Il entendit des pas dans la maison et Pheasant apparut suivie de ses trois fils. Elle s'approcha en souriant de Piers.

— Nous avons un cadeau pour toi et nous allons te le donner maintenant parce qu'il ne restera pas tranquille une seconde de plus. Apportez-le, les enfants !

Les deux plus jeunes filèrent comme des flèches à l'intérieur de la maison et revinrent chargés d'un panier d'osier dans lequel s'agitait quelque chose de petit et de blanc.

— Ouvrez et regardez, papa ! cria Philippe.

Piers souleva le couvercle du panier maintenant posé sur ses genoux. Il contenait un petit chien à poils rudes de quatre mois, propre et blanc comme un jouet neuf avec un nez noir, une langue rose et qui s'apprêtait à bondir hors du panier dans son exubérance de jeune animal.

— Qu'en dites-vous ? s'écria Nooky. Maman et Maurice se sont cotisés pour l'acheter. Et Philippe et moi nous nous sommes cotisés pour acheter son collier.

— Nous savions que Biddy te manquerait tellement ! dit Pheasant.

— Il a passé la nuit chez tante Meg, raconta Maurice. Je viens juste d'aller le chercher. Je crains qu'il n'ait pas été très sage. Il a fait trois mares par terre et la moitié de la nuit ses gémissements ont empêché tante Meg et Patience de dormir.

Piers ne disait rien. Il tenait dans ses bras le petit chien qui

lui léchait frénétiquement la figure, lui mordillait le nez et s'efforçait de faire des culbutes dans sa joie.

— L'aimez-vous ? demanda Philippe.

— Si je l'aime ! s'exclama Piers. Si je l'aime ! Mais vous auriez fouillé tout le pays que vous n'auriez pas pu trouver quelque chose qui me fasse moitié autant de plaisir.

— Comment l'appellera-t-on ? C'est une dame.

— Et de bonne naissance, dit Maurice. Il faudra que vous voyiez son pedigree.

— Nous lui trouverons un nom, répondit Piers.

Il serra la petite chienne dans ses bras. Il ne voulait pas s'en séparer même un instant. Le petit corps souple, heureux, était la dernière goutte ajoutée à sa coupe de bonheur déjà pleine jusqu'au bord. Quand, une heure plus tard, ils partirent en corps pour Jalna le petit chien les accompagna.

Ils trouvèrent Finch et Alayne dans la grande allée qui les attendaient pour les empêcher d'entrer tous ensemble chez les oncles, car cela risquait de provoquer chez eux une trop grande émotion. Piers descendit d'auto, prit la main d'Alayne, puis l'embrassa sur la joue. Elle lui parut maigrie, vieillie, mais il était heureux de la revoir. Dieu qu'il était heureux de revoir chaque membre de la famille ! Tandis qu'ils restaient à bavarder dans l'allée, son regard allait des visages du groupe qui l'entourait à la vieille maison qui s'élevait sereine, comme si rien d'extraordinaire ne se fût passé durant les quatre dernières années. Tout à coup il aperçut le visage d'Ernest à une des fenêtres du salon. Ernest ouvrit la fenêtre toute grande et cria d'une voix enrouée très différente de sa voix habituelle :

— Piers ! Piers ! nous sommes ici ! Viens tout de suite !

— Oh ! va les retrouver, chéri ! dit Pheasant.

Finch lui donna un dernier avertissement :

— Ne leur raconte pas d'horreurs et ne les agite pas.

Piers le regarda surpris :

— Sont-ils donc si fragiles ?

Il gagna rapidement la maison. « Oui, se dit-il, lorsqu'il les eut rejoints, ils paraissent fragiles, ils sont vraiment très changés. » Il lui fallut un moment pour se sentir à son aise auprès d'eux. « Les malheureux, ils avaient évidemment beaucoup souffert ».

— Eh bien ! eh bien ! dit Nicolas, te voilà donc. C'est un grand jour, Piers, un grand jour pour nous.

— Nous nous demandions quelquefois si nous te reverrions jamais, dit Ernest, les yeux bleus humides de larmes.

Nicolas ajouta en poussant un profond soupir :

— Si seulement Renny était de retour ! Et Wakefield ! Il nous reste encore ces deux-là pour nous donner des inquiétudes.

— Ne vous faites pas de soucis pour Renny, dit Piers. Le plus souvent les colonels reviennent.

— Beaucoup ont été tués ou blessés.

— Oui, mais ils ont tout de même pas mal de chances de s'en tirer. Il reviendra, ne vous tourmentez pas.

— Tu as raison, dit Ernest en souriant, nous ne devons penser qu'à nous réjouir de t'avoir.

Nicolas examina Piers :

— Tu es superbe. Si trois ans dans un camp de prisonniers en Allemagne devaient me donner cette mine-là, j'irais pardieu bien y faire un tour !

— Et y laisser une jambe ? demanda Piers en riant.

Nicolas regarda en fronçant les sourcils son genou goutteux.

— Je me débarrasserais volontiers de celle-ci, j'en serais même heureux.

Ernest tenait toujours la main ferme de Piers dans la sienne.

— Mon cher garçon, tu marches mieux que je ne l'espérais.

— Je marcherai mieux quand j'aurai une meilleure jambe, quoique celle-ci m'ait été bien utile.

— Assieds-toi entre nous deux, dit Nicolas, et raconte-nous ta vie là-bas.

Piers contemplait avec délices la pièce bien connue. Le contact de la chaise qu'il tirait lui était aussi familier que celui de sa propre main. Le vêtement que portait Nicolas lui était familier. Ce vêtement avait sûrement une dizaine d'années.

— On m'a donné une petite chienne pour remplacer Biddy, s'écria-t-il. Le saviez-vous ? C'est une petite merveille. Je vais la chercher pour vous la montrer.

— Oui, mais pas maintenant, dit Nicolas. Raconte-nous ta vie là-bas. La vérité, n'est-ce pas, pas seulement ce qu'on te laissait dire dans tes lettres.

Ernest semblait mal à l'aise.

— Oui, oui, j'espère que ce n'était pas trop affreux.

Piers sourit à l'un puis à l'autre.

— Nous avions pas mal de bons moments, dit-il. Pas toujours évidemment. Mais il se passait des choses amusantes.

Il ne parla pas de l'ennui démoralisant, de l'absence du confort le plus élémentaire, de l'entassement, de la crasse. Il leur raconta les concerts qu'ils avaient organisés, les farces qu'ils se faisaient les uns aux autres, des histoires grivoises. En dépit de toute leur expérience de la vie, Nicolas et Ernest n'avaient jamais entendu d'histoires tout à fait aussi grivoises que celles que Piers leur racontait. Ils riaient à se tenir les côtes. Finch en les entendant rire vint les rejoindre. Son rire bruyant qui toujours, lorsqu'il s'y laissait trop aller, devenait un peu nerveux, s'ajouta au leur.

Quand Finch et Piers ressortirent, les coins de la bouche de Piers tombaient.

— Pauvres vieux oncles ! dit-il. Ils n'en ont plus pour bien longtemps. Personne ne m'avait dit qu'ils étaient dans cet état.

— C'est venu petit à petit, répondit tristement Finch. Je ne l'avais jamais autant remarqué que tout à l'heure quand ils riaient si fort.

Il fallut que Piers descendît au sous-sol dire bonjour aux Wragge, la femme encore plus grosse et le mari encore plus maigre que la dernière fois qu'il les avait vus. Pendant qu'il était en bas Philippe lui cria :

— Tante Meg et Patience sont là, papa ! Venez vite !

Meg serra sur sa vaste poitrine le frère avec qui elle s'était bien des fois disputée mais qu'elle aimait pourtant tendrement. Patience l'embrassa timidement.

— Comme tu as bonne mine, l'air frais et reposé ! dit Meg. Mais c'est vrai que tu as mené une vie calme et régulière. Nous avons passé de mauvais moments, Patience et moi, nous en avons vu de toutes les couleurs. Je ne sais pour ainsi dire plus ce que c'est que de dormir une nuit entière. Tu vas trouver notre vie tristement changée ; nous habitons une petite maison et faisons tout nous-mêmes. J'ai juste une femme de ménage qui vient deux fois par semaine.

— Tu es épatante.

Meg eut un sourire qui voulait exprimer la lassitude.

— Je suis heureuse de te l'entendre dire.

Elle raconta tout au long l'histoire du renvoi de Wright, de l'homme qu'avaient engagé Alayne et Finch et de la façon dont il avait été cause de la mort de la jument. Tant d'incapacité et cette

fin désastreuse provoquèrent chez Piers une vive exclamation de colère.

— Il en a été de même partout, dit Finch. Tout le monde a eu des ennuis.

— C'est une bénédiction, déclara Meg, que Wright ait eu la loyauté de rester même une fois renvoyé par Alayne. Je ne peux pas te dire à quel point Alayne est devenue autoritaire et pourtant ses enfants ne lui obéissent guère.

— Adeline me manque, dit Piers. Quand sera-t-elle en vacances ?

— Au début de juin. Ce sera une jeune fille ravissante. Ce qu'elle déteste d'être pensionnaire ! Mais Alayne y tenait ; Archer et moi mouraient d'envie de rester à la maison aujourd'hui pour te voir, mais Alayne n'a pas voulu en entendre parler. Elle devient un vrai tyran. Les domestiques ne l'aiment pas. Wright la déteste car elle s'oppose à tout ce qu'il veut entreprendre. Les pauvres chiens ont tellement peur qu'ils osent à peine entrer dans la maison. Elle a fait arracher le joli papier gaufré qui tapissait le hall depuis que la maison est construite et fait peindre les murs en crème. C'est vraiment scandaleux !

Les yeux de Piers lui sortirent de la tête.

— Je n'ai pas remarqué ! J'étais tellement pressé de voir les oncles que je n'ai pas remarqué. Cette femme devient folle. Le vieux tête-rousse va piquer une rage quand il reviendra.

— Elle trouve de l'argent pour tout ce dont elle a vraiment envie, dit Meg, mais elle n'a plus un sou dès qu'il s'agit d'autre chose. En dehors de Rags, de la cuisinière et de Wright, personne n'aurait consenti à rester à son service.

— Tu exagères, dit Finch. Je trouve Alayne très bonne. Pense à tout ce qu'elle a dû supporter avec oncle Nick et oncle Ernest ici !

— Supporter ! s'écria Meg. Songe à ce que cela représentait pour elle d'avoir leur compagnie ! Alayne ne connaissait rien du monde lorsqu'elle est arrivée à Jalna.

— Elle venait de New-York.

— Oh ! New-York ! dit Meg.

— Les voilà !

Piers fit un signe amical de la main à ses oncles qui apparaissaient sur le perron suivis de Rags chargé de coussins et de couvertures de voyage.

— Nous venons profiter du soleil, dit Ernest. C'est le premier

jour où il fasse vraiment assez chaud pour que nous puissions nous asseoir sur la pelouse. Comme l'herbe est verte !

— Et voilà le petit chien ! dit Nicolas en tapant dans ses mains. Un beau petit chien. J'aimerais bien en avoir un à moi, mais je n'ose pas proposer cela à Alayne.

Meg lança un regard à Piers.

— Et moi, ajouta Ernest, j'ai eu bien souvent envie l'hiver dernier d'un petit chat persan. Ce sont des petites bêtes très amusantes. Mais, évidemment, cela dérange.

Il soupira et se laissa tomber dans le fauteuil que Rags lui avait préparé.

— Cette maison, Mr. Piers, dit Rags à mi-voix, n'est plus ce qu'elle était pour les bêtes. Pourtant moi je n'y trouve rien à redire, ma femme non plus. C'est la patronne qui s'y oppose.

Piers l'écoutait à peine. Il jouait avec son petit chien. Oh ! sentir ses dents minuscules lui mordiller délicieusement les doigts ! Oh ! la douceur veloutée de son pelage ! Oh ! son ignorance du malheur et de la souffrance !

Le bonheur de Piers de se retrouver chez lui était profond. Il se réveillait paisiblement chaque matin avec l'agréable surprise de se sentir de nouveau sous son toit, entouré des cinq cents acres de terre fertile de Jalna souriant au soleil de mai. La journée n'était pas assez longue pour tout ce qu'il avait à faire. Il déversait la vitalité accumulée durant ses années de captivité sur la terre qui l'attendait. Wright labourait, lui passait la herse et semait. Tandis qu'assis derrière les croupes massives de l'attelage, comme il l'avait rêvé des milliers de fois, il regardait l'étendue sombre des labours ou pensait au grain semé, il éprouvait une joie intense d'avoir survécu en gardant la force d'accomplir sa tâche d'homme. Parfois l'image de Pheasant s'interposait entre lui et les champs. Durant les années d'absence elle était devenue étrangement irréelle, un symbole de la femme et de l'amour plutôt qu'un être de chair et de sang. Mais maintenant elle était redevenue une créature chaude, vivante dont il sentait le cœur battre contre le sien, qui ne pouvait pas le quitter des yeux, qui le traitait tantôt comme un héros revenant de la guerre, tantôt comme un petit enfant perdu qu'elle retrouve. L'une ou l'autre attitude convenait à Piers.

Il ne se passait pas de jour qu'il n'allât à Jalna voir ses oncles. Sortant de la ferme, le teint vermeil, hâlé par le soleil de plus en plus chaud, il apportait aux vieillards une force nouvelle. Leur

santé s'améliorait de façon étonnante. De jour en jour ils avaient moins l'air d'hommes touchant au terme de leur vie. Rien que de voir Piers goûter, d'être témoin de la quantité de pain et de confiture qu'il absorbait, suffisait à leur donner de l'appétit. Piers ne venait jamais les voir sans leur raconter quelque histoire plaisante pour les faire rire. Il les emmenait aux étables inspecter les superbes veaux, les poulains, les petits cochons qui naissaient avec une vigueur et un entrain inconnus jusqu'alors. Jusqu'aux poules qui mettaient au monde d'énormes couvées comme pour montrer à Piers ce dont elles étaient capables.

Ernest perdait son ton grognon. Il engraissait. Nicolas ronchonnait moins. Il souffrait moins de sa goutte, ce qui lui permettait de se promener et de jouir du jardin. Le retour de Piers avait donné un nouveau sens à la vie à Jalna. Il paraissait maintenant possible de réparer la déchirure dans la trame de cette vie qui allait de nouveau suivre vigoureusement son cours.

Personne n'éprouvait plus profondément cette impression que Finch. On ne s'appuyait plus sur lui comme dernier soutien ; il reprenait sa place de frère plus jeune. Il se mit à l'ouvrage de toutes ses forces, qui n'étaient pas considérables au commencement, car il restait très fatigué de sa tournée de concerts. Mais travailler avec les chevaux, conduire le camion à l'aube, planter le potager, lui donnait une énergie nouvelle. Bien des fois il se dit qu'il aimerait mener toujours cette existence. Sa musique ne serait plus qu'un amour qu'on retrouve en rentrant chez soi plutôt qu'une maîtresse tyrannique comme elle doit l'être dans la vie d'un pianiste de concert.

Il y avait une personne qui se dérobait à tout travail manuel, c'était le jeune Maurice.

III

Adeline vit qu'on sortait sa malle du fourgon et qu'on la déposait sur le quai. Elle longea rapidement le quai pour aller la retrouver, sa valise lui battant les jambes, sa raquette de tennis et un grand paquet enveloppé de papier bien serrés sous un bras. Wright courut après elle et le chef de gare suivit d'un pas nonchalant. Elle était le seul voyageur à descendre du train.

Wright la rattrapa et toucha sa casquette d'un air respectueux, mais c'est d'un ton jovial qu'il lui dit :

— Il commence à être temps que vous reveniez à la maison.

— Oh, Wright ! s'écria-t-elle. Suis-je vraiment arrivée ? Mon Dieu, quelle joie !

Elle le regardait en riant, les yeux brillants.

Wright resta un instant interdit par la beauté d'Adeline. Elle était déjà bien jolie quand elle était venue pour les vacances de Pâques mais maintenant, que lui était-il arrivé ? On eût dit qu'un voile lumineux, un rayonnement l'enveloppait. Il y avait en elle un fini, un éclat, une fraîcheur palpitante devant lesquels Wright se grattait la tête et ouvrait de grands yeux ; le chef de gare aussi dévisagea Adeline quand il les rejoignit.

— J'étais en train de dire à cette jeune demoiselle qu'il est grand temps qu'elle revienne, dit Wright. C'est dur pour moi de faire marcher l'affaire sans elle.

— Je parie que vous n'aimez pas aller en pension, dit le chef de gare en prenant son bulletin de bagages et en la regardant avec insistance.

— C'est un collège assez agréable, répondit-elle. Mais quand on sait qu'on a besoin de vous à la maison, cela vous rend impatient.

Wright fit un clin d'œil au chef de gare.

— Nous nous sommes, elle et moi, occupés ensemble des écuries depuis que le patron est parti.

— C'est ce qu'on m'a dit, répondit le chef de gare en lançant à Wright un regard qui exprimait son admiration pour la beauté d'Adeline.

— J'espère que cela vous sera égal de revenir à Jalna dans la charrette, dit Wright. Il fallait que je passe au moulin prendre du grain et c'est bête de gaspiller l'essence.

— Je suis très contente que ce soit la charrette, répondit Adeline.

Elle s'approcha de l'attelage gris pommelé et caressa une croupe ferme. Deux paires d'yeux bruns humides lui lancèrent un doux regard pour montrer qu'ils la reconnaissaient.

Wright plaça les affaires d'Adeline près des sacs bosselés et tout poussiéreux de farine, l'aida à s'installer sur le siège et monta à côté d'elle. Il fit tourner les chevaux qui partirent au petit pas sur la route ombragée que le soleil n'atteignait qu'à travers le sombre feuillage.

Adeline regardait de droite à gauche, ses yeux se posaient sur la croupe des chevaux au pas, puis sur le visage de Wright ; elle

se sentait extraordinairement heureuse. Elle retira son chapeau pour laisser la brise lui rafraîchir la tête et s'écria :

— Quelles délices ! Comment tout s'est-il passé, Wright ?

— Pas trop mal, répliqua-t-il, pas trop mal. Je suppose qu'on vous a prévenu pour le patron.

Elle tourna vers lui un visage surpris et inquiet :

— Est-il arrivé quelque chose à mon père ?

— Rien d'inquiétant, je crois. Il a eu un accident. C'est tout. Il allait je ne sais où dans une jeep qui rencontra un trou, il a été projeté au dehors et est tombé sur la tête. Il était à l'hôpital, mais on dit qu'il rentrera bientôt. Je n'aurais peut-être pas dû vous raconter cela.

— Êtes-vous sûr qu'il n'a pas été gravement atteint ?

— Oui. C'est lui qui a envoyé le câble.

Elle poussa un profond soupir de soulagement.

— Oh ! Wright ! comme ce sera merveilleux quand il sera revenu !

— Pour sûr.

— Savez-vous que cela fait plus de quatre ans que je ne l'ai vu ?

— Oui. Je parie que c'est à peine si vous le reconnaîtrez.

Elle regarda Wright avec indignation :

— Je le reconnaîtrais, fût-il au milieu de toute une armée. Il n'y a personne qui lui ressemble.

— Eh bien ! je parie que lui ne vous reconnaîtra pas.

— Bien sûr que si.

— Vous étiez une petite fille quand il est parti. Maintenant vous êtes... enfin vous avez beaucoup changé.

— J'ai beaucoup grandi, je sais... et j'ai embelli, j'espère. Mon nez était trop grand pour une figure d'enfant, trouvait mon oncle Ernest.

— Il est tout à fait bien maintenant.

Wright considéra de nouveau Adeline et vit la façon dont le sang vif courait sous la peau délicate, comment un mouvement des lèvres transformait l'expression de tout le visage qui de triste devenait gai, de sévère aimable. Il dit alors d'un ton confidentiel :

— J'ai vu un poulain de deux ans, je ne sais pas ce que je donnerais pour l'acheter. Oh ! Mademoiselle, si je pouvais mettre la main sur deux cents dollars, le fermier ne demande pas plus. Il n'a pas idée de la valeur de la bête. Je vous assure qu'on peut en

faire un des meilleurs chevaux de course du pays, ou je ne m'y connais pas en chevaux.

— Et si quelqu'un s'y connaît, c'est bien vous, dit Adeline. Oh ! comme j'aimerais le voir !

— Vous le pouvez. Je vous y mènerai demain. Il ne paie pas de mine à première vue. Il a passé l'hiver dernier dehors et il a un pelage rude et épais. Il est tellement maigre que ses flancs sont creux. Sauf pour un expert, son apparence n'a rien de prometteur. Mais si je l'avais ici et que je puisse le nourrir et le soigner, nous aurions l'année prochaine un cheval gagnant, ou je ne m'appelle pas Bob Wright.

— Oh ! si seulement papa était là !

— Oui, mais il n'est pas là et c'est maintenant que ce fermier veut vendre. Je me demandais si vous ne pourriez pas vous faire avancer l'argent par votre oncle Finch.

— J'essayerai, mais, d'après ce que j'ai entendu dire, il n'a plus un sou.

— Alors, il y a vos deux vieux oncles ; cent dollars chacun ce n'est pas grand'chose pour eux.

— Cela leur fend le cœur de se dessaisir de leur argent, m'a-t-on dit.

— Vous êtes au courant de bien des choses, n'est-ce pas ? dit-il en riant.

— Oui, pas vous ?

— Si, bien sûr... Et le jeune Mr. Maurice, il passe pour riche.

— Il ne reçoit qu'une pension jusqu'à ce qu'il ait vingt et un ans. D'ailleurs il n'aime pas les chevaux.

— J'aimerais que nous puissions acheter le poulain à nous deux, vous et moi. Mais je n'ai que cent dollars d'économies. Si vous pouviez vous débrouiller pour en trouver cent autres, nous pourrions l'acheter demain et nous ne le regretterions jamais, cela j'en jurerais.

— Je n'ai que soixante cents, dit Adeline d'un ton lugubre.

— Cela ne nous mènera pas loin. En tout cas vous pouvez toujours voir ce qu'on peut obtenir de vos oncles.

— En avez-vous parlé à oncle Piers ?

— Oui et sans succès. Il dit que ce n'est pas le moment d'élever des chevaux de course. Mais je sais ce que je dis. Guerre ou pas guerre, ce poulain vaut cinq fois le prix qu'on en demande.

— Mon Dieu ! je meurs d'envie de le voir. Est-ce que le fermier est vieux ?

— Non, plutôt jeune. Il s'est marié il y a juste un an. Il s'installe, c'est pourquoi il tient tant à de l'argent liquide.

— Deux cents dollars dites-vous ? Et vous en avez cent. Si je peux m'en procurer cent autres le poulain nous appartiendra à parts égales.

— Certainement.

Dans la joie du retour, au milieu des étreintes, des embrassades, des petites tapes dans le dos, Adeline oublia un moment le poulain. Tous les visages qu'elle connaissait si bien lui souriaient. Elle avait presque l'air d'une héroïne. Roma la considérait avec adoration.

— Oh ! Adeline, que j'aimerais aller aussi en pension !

Archer avait un air approbateur empreint de pessimisme. Son attitude semblait dire que, s'il le voulait, il pourrait raconter des choses qui effaceraient le sourire d'Adeline.

Alayne fut ennuyée en sachant que c'était par Wright que sa fille avait appris l'accident de Renny. C'était bien le genre de Wright d'aller raconter à Adeline une chose pareille au moment même où elle arrivait et à sa façon brutale. Elle avait oublié de lui recommander de lui laisser le soin d'annoncer à Adeline ces mauvaises nouvelles. Elle craignait que l'enfant ne fût bouleversée en apprenant que Renny avait été blessé.

— Chérie, dit-elle en prenant Adeline par le cou, il ne faut pas te tourmenter pour papa. Il a eu une commotion mais il sera bientôt remis, du moins je l'espère.

— Je ne me tourmente pas, répondit Adeline. Wright m'a dit qu'il n'y avait aucune raison de se tourmenter.

Le front de l'enfant était lisse comme du marbre, sa bouche souriait. Comme elle semblait avoir peu de cœur !

— Moi, je me suis inquiétée à m'en rendre malade, dit Alayne.

— Cela ne m'étonne pas, répliqua gaiement Adeline.

Alayne retira son bras des épaules de sa fille.

Il fallait trouver l'instant favorable pour aborder auprès des oncles la question de l'achat du poulain de deux ans. Adeline avait déjà essuyé un refus définitif de Finch qui, comme Piers, trouvait absurde d'acheter des chevaux de course actuellement.

Adeline choisit le moment où ils étaient tous les deux assis sous l'ombre légère du vieux bouleau argenté, dont le tronc portait encore la trace presque effacée des initiales de leurs parents, gravées là voilà bientôt cent ans. Ernest tenait un volume de Shakespeare ; Nicolas fumait paisiblement sa pipe. Les ombres s'allongeaient sur la pelouse où folâtrait le lapin apprivoisé d'Archer. En voyant Adeline traverser le gazon d'un pas léger les deux vieillards levèrent la tête et l'accueillirent du regard. Nicolas étendit son long bras et l'attira contre lui.

— Ne trouves-tu pas qu'elle ressemble extraordinairement au portrait de maman ?

— Si, il y a une différence, Adeline est encore... et Ernest regarda d'une manière expressive le jeune visage.

— Tu n'as pas connu maman à quatorze ans.

— Allons, dit Ernest à Adeline, tu as l'air d'être fraîche et pleine de santé.

— Je le suis. Je n'ai jamais rien.

— Tu vivras cent ans comme ton arrière-grand-mère, dit Nicolas.

— Cela paraît long mais je veux bien, dit Adeline en riant. Je trouve que c'est bon de vivre, n'est-ce pas votre avis ?

— Quelquefois... quelquefois, répondit Ernest. Oui, en général je pense comme toi.

Adeline demanda d'un air aimable pour se mettre dans les bonnes grâces d'Ernest.

— Quel livre lisez-vous, oncle Ernest ?

— *Othello*. Tu ne connais sans doute pas cette pièce de Shakespeare. On ne l'étudie pas en classe.

— Nous avons préparé *Roméo et Juliette*, c'est horriblement ennuyeux. Mais j'aime bien *Le Songe d'une nuit d'été ;* il n'y a pas tout ce côté sentimental.

— Il paraît qu'on va jouer *Othello* à la ville voisine d'ici peu, dit Ernest. Quand tu seras grande il faudra que tu voies *Othello*. C'est une grande tragédie qui tourne autour de la perte d'un mouchoir. Desdémone est assassinée par Othello parce qu'elle a perdu le mouchoir qu'il lui avait donné.

— Bonté divine ! s'écria Adeline qui ne pensait qu'au poulain. Moi qui passe mon temps à perdre des mouchoirs !

— Tu ne comprends pas, Adeline, le mouchoir était un gage d'amour.

— L'amour ne l'intéresse pas du tout, n'est-ce pas, Adeline ? dit Nicolas.

— Pas du tout, répliqua-t-elle. Mais je m'intéresse beaucoup à un splendide poulain de deux ans dont m'a parlé Wright. Il promet de devenir une merveille.

— Tu sais sans doute, continua Ernest, que j'écris un livre sur Shakespeare.

— Oui, je le savais, oncle Ernest.

— Je devrais l'avoir terminé maintenant s'il n'y avait pas eu la guerre. La guerre, vois-tu, obscurcit les idées, vous rend stupide. A lire sans cesse les tristes nouvelles des journaux, à écouter la radio, l'intelligence perd de sa vivacité.

— Oui, je comprends.

— J'espère bien maintenant terminer ce livre dans l'année. Mais il y a encore pas mal de travail.

— J'en suis sûre, oncle Ernest.

— Qu'est-ce que c'est que ce poulain de deux ans ? demanda Nicolas.

Adeline se tourna vers lui avec toute son âme dans son regard.

— Oh ! oncle Nick, Wright est si excité à son sujet ! Et moi aussi. Tout ce qu'il nous faut c'est encore cent dollars et...

— Si tu comptes sur moi pour participer à cet achat, dit Nicolas, tu peux tout de suite abandonner cette idée. Rien ne me décidera à me mêler de cette affaire. Encore un cheval pour nous donner des soucis ! Attends le retour de ton père. Qu'il l'achète s'il en a envie.

— Ce sera trop tard !

— Je suis absolument d'accord avec ton oncle Nicolas, dit Ernest. Pour rien au monde je ne mettrai de l'argent dans un cheval. Piers y est tout à fait opposé et il a la tête solide.

Il ne restait plus à Adeline d'autre alternative que de prévenir Wright de son échec. Mais, bien que n'ayant pas réussi à trouver l'argent pour acheter le poulain, ils se rendirent à cheval chez le fermier l'après-midi suivant pour voir l'animal.

Adeline éprouva une déception en apercevant la bête hirsute, son air mélancolique, ses flancs souillés de boue et sa queue et sa crinière tout mêlés de bourres. Mais bientôt les discours de Wright lui rendirent un enthousiasme fiévreux.

— Si je pouvais seulement l'avoir à moi, disait le palefrenier, j'en ferais une merveille en moins d'un an.

— N'y a-t-il rien à faire ? s'écria Adeline.

— Rien que je sache, à moins de dévaliser une banque.

— N'y a-t-il rien que nous puissions donner en échange ?

— Cet homme veut de l'argent.

Wright et Adeline se trouvaient devant la ferme sous deux immenses acacias en fleurs pendant que la jeune fermière leur préparait une tasse de thé. Elle arriva à ce moment chargée d'un plateau.

— Je regrette que vous ne vouliez pas entrer manger quelque chose, dit-elle.

— Merci, dit Adeline, mais il faut que nous rentrions.

— Voilà un thé qui fait du bien, s'écria Wright.

— Ma mère disait toujours que rien ne vaut une bonne tasse de thé, dit la jeune femme.

— Nous sommes de grands buveurs de thé à Jalna. Vous avez une jolie installation, déclara Adeline.

— Elle nous plaît bien. Voulez-vous entrer voir le petit salon ?

— Allez-y, Mademoiselle, dit Wright. J'attendrai ici avec les chevaux.

Adeline suivit la fermière à l'intérieur de la maison et admira sincèrement la pièce tendue de papier rouge au mobilier de chêne recouvert de velours vert vif.

— Il n'y a qu'une chose qui nous manque, dit la femme du fermier, c'est un piano ou un harmonium. Nous en avions un à la maison et cela me manque terriblement. J'en ai le mal du pays. Jim dit qu'il m'en achètera un dès qu'il pourra, mais Dieu sait quand ce sera !

Le cerveau d'Adeline devint un tourbillon d'idées en effervescence traversé de lueurs phosphorescentes. Elle dit lentement :

— Je possède un harmonium que m'a légué ma grand-mère, mais je ne m'en sers jamais. Vous comprenez, je ne suis pas musicienne. Le seul morceau que je sache c'est *God save the King*. Si votre mari veut vous offrir un harmonium je donnerais celui-là pour cent dollars à valoir sur le prix du poulain. Il vaut bien plus de cent dollars. Ma grand-mère l'a acheté il y a des années, dans un temps où les choses étaient fabriquées avec soin. Le devant est tendu de soie et il y a des candélabres pour mettre des bougies. Vous passeriez des moments agréables à jouer sur cet harmonium. Vous n'auriez plus jamais le mal du pays.

Les yeux d'Adeline brillaient d'une profonde conviction.

La fermière fit venir son mari. Un peu à contre-cœur il accepta l'échange. Mais il alla d'abord demander à Wright si la jeune demoiselle avait le droit de disposer de ce qui lui appartenait. Wright, complètement abasourdi, déclara que c'était une enfant gâtée qui pouvait faire tout ce qui lui plaisait et que, du moment qu'elle affirmait que l'harmonium était à elle et qu'elle pouvait le troquer, elle disait la vérité.

— Mais qu'est-ce que c'est que cet harmonium ? demanda-t-il dès que lui et Adeline furent remontés sur leurs chevaux pressés de retourner à l'écurie.

— Vous ne l'avez donc jamais vu ? Il se trouve dans la petite pièce du sous-sol entre la chambre de la cuisinière et la cave aux vins. Je l'ai toujours connu là. Personne n'y pense plus. Tante Augusta a eu envie d'apprendre à jouer de l'harmonium dans sa jeunesse et grand-mère le lui avait acheté. Personne ne s'en sert. Oh ! Wright, quelle chance que j'ai eu cette idée et que nous puissions acheter cet adorable poulain !

Mais Wright perplexe fronçait les sourcils :

— Cela va faire des histoires. Je n'aiderai pas à voler un harmonium pour acheter un poulain, ça il ne faut pas y compter.

Les yeux d'Adeline s'étaient assombris tant elle prenait l'affaire à cœur.

— Eh bien ! vous êtes un idiot. Cet harmonium est à moi. J'ai demandé un jour à mon père si je pouvais l'avoir et il m'a dit oui, quand je serais plus grande.

— Mais vous n'êtes pas musicienne.

— Cet harmonium me plaisait et je me disais que peut-être, un jour, j'en aurais besoin pour l'échanger contre un cheval.

— Comment pourrons-nous le sortir du sous-sol sans que personne s'en aperçoive ? La patronne n'autorisera jamais ce marché.

— Elle n'en saura jamais rien. Rags nous aidera. Nous ferons cela très tôt le matin, avant que personne soit levé. Nous le ferons glisser de la porte du sous-sol directement dans le camion et vous irez tout droit à la ferme.

— Et quand on verra le poulain à Jalna ? La patronne serait capable de me renvoyer encore une fois.

— Vous direz que vous vous êtes arrangé pour trouver l'argent et que le poulain est à vous.

— Mais ce poulain, il faudra qu'il mange.

— Il y a des quantités de prés et vous avez rapporté tout un

chargement d'avoine hier du moulin. Voyons, Wright, qu'est-ce qui vous arrive ? Vous n'êtes donc pas content ?

— Sans doute je suis content, et il lui sourit pour en témoigner. Mais j'ai un peu peur.

— Pas moi.

— Vous êtes un démon, voilà ce que vous êtes.

Adeline donna à son cheval une petite tape d'encouragement. Il ne lui en fallut pas plus pour partir au galop. Suivie de Wright à la même allure elle longea la surface frémissante du lac. Des oiseaux joyeux passaient en flèche autour d'eux. La joie remplissait le cœur d'Adeline. Elle avait hâte de se trouver au lendemain.

Le lendemain arriva et à six heures précises le camion attendait à la porte du sous-sol. De longues ombres, humides de rosée, traversaient la pelouse. La maison était tranquille mais on l'eût dit attentive. Elle avait maintes fois vu d'étranges allées et venues. Le ménage Wragge était au sous-sol et ouvrit la porte à Wright. Il entra avec un sourire un peu intimidé. Adeline attendait dans la pièce où se trouvait l'harmonium. Elle tenait un chiffon imbibé d'encaustique et avait frotté le dessus en bois de rose de l'instrument jusqu'à ce qu'il resplendît.

— Oh ! s'écria Wright, alors le voilà ?

— Oui, dit Adeline. Il est joli, n'est-ce pas ?

— Pour sûr ! Sapristi, si le patron découvre cela, il ne sera sans doute pas content.

— Personne d'autre que moi n'entre jamais dans cette chambre, déclara Rags. C'est moi qui ai la clef.

— Pensez-vous avoir besoin de mon aide ? demanda sa femme.

— Sûrement. Cet harmonium est plus lourd qu'il n'en a l'air. Tu ne veux pas que je me donne un tour de reins en le soulevant, n'est-ce pas ?

— Ce n'est pas le travail que tu fais qui risque de te donner un tour de reins, répliqua sa femme.

Wright avait apporté un diable et ils y hissèrent l'harmonium. Il le traîna dans le corridor jusqu'à la porte. Il avait posé des planches sur les quatre marches et lui et les Wragge se mirent à pousser l'instrument pour lui faire gravir les marches.

— Poussez plus fort, dit Adeline, il bouge à peine.

Mrs. Wragge soufflait comme une locomotive. Le lacet de son

corset cassa et elle poussa un soupir de soulagement. Sa personne corpulente, son maigre mari, le robuste Wright poussaient de toutes leurs forces le lourd harmonium. Lentement celui-ci monta jusqu'au jardin; avec effort ils essayèrent de le hisser dans le camion qui attendait.

— Ce n'est pas un travail de femme, déclara Mrs. Wragge les cheveux dans la figure.

— Si je ne me donne pas un tour de reins ce sera un miracle, dit Rags.

Wright jurait tranquillement à mi-voix.

— Je vais vous aider, dit Adeline. Je parie que j'ai plus de force que Rags.

Elle se glissa au milieu d'eux et poussa de toute sa force juvénile.

Ce fut peut-être grâce à elle que l'harmonium entra enfin dans le camion. Dans sa joie Adeline se mit à rire.

— Chut ! ordonna Wright avec colère, voulez-vous que votre maman regarde par la fenêtre ?

Adeline suivit des yeux le camion, qui s'en allait lentement le long de l'allée, jusqu'à ce qu'il fût hors de vue. Elle mourait d'impatience de voir le poulain, mais deux heures s'écoulèrent avant le retour de Wright.

— Tout va-t-il bien ? demanda-t-elle.

— A merveille. Nous avons mis l'harmonium dans le petit salon et Mrs. Carter s'est tout de suite assise et a joué *Les Campanules d'Ecosse*. Cela faisait bon effet. Ils sont ravis du marché, je vous le garantis. Maintenant je vais chercher le poulain. Vous voulez venir ?

Wright avait obtenu d'Alayne la permission, donnée à contre-cœur, de garder à Jalna le poulain soi-disant sa propriété personnelle. Il y avait, comme il le disait, largement la place de le faire paître et il paierait de sa poche son avoine et ses farines. Alayne n'en croyait pas un mot et trouvait que Wright montrait beaucoup de sans-gêne en formulant cette demande. Mais qu'y pouvait-elle ?

Tandis que le valet de ferme conduisait le van pour les chevaux et que Wright et elle trottaient derrière à une distance suffisante pour éviter la poussière, Adeline était aussi heureuse en cette matinée de juin qu'un être humain peut l'être. Elle était plus heureuse que Wright, car ce dernier n'était pas sans inquiétudes à propos de ce qu'il venait de faire.

Une fois arrivés à la ferme, ils durent entrer au salon voir comme l'harmonium faisait bien entre les deux fenêtres avec un vase de porcelaine rose et une photographie du mariage des Carter posés sur le dessus. A la demande sincère d'Adeline, Mrs. Carter joua *Les Campanules d'Ecosse*. Elle exécuta ensuite *Ma Jolie vogue sur la mer* et eût continué à jouer son répertoire si son mari ne lui eût rappelé qu'il était neuf heures et demie et qu'il fallait installer le cheval dans le van.

Le poulain était dans la cour de la ferme et, après pas mal d'objurgations, on le décida à entrer dans le van. Celui-ci n'avait pas même atteint le bout du petit chemin qu'on entendit un grand bruit à l'intérieur suivi d'un choc sourd. La van s'arrêta. Le palefrenier et Adeline blêmes arrivèrent au galop. Bob, le valet de ferme, jeta un coup d'œil par la petite lucarne du van.

— Dieu tout-puissant ! s'écria-t-il. Il est sur le dos. Il a fait une culbute !

Ce qui venait d'arriver paraissait invraisemblable. Le poulain en effet, par un mouvement extraordinaire, s'était complètement retourné et gisait sur le dos la tête vers l'arrière du van.

Le fermier arriva en courant et regarda à son tour.

— Il a dû se rompre le cou.

— Sûrement, renchérit Bob. Il n'y a plus qu'à l'abattre. Vous avez un fusil ?

— Attendez ! dit Wright. Attendez ! Pourquoi diable parler de fusil ? Trouvez-moi une corde, Monsieur.

Le fermier courut jusqu'à un hangar et revint tout essoufflé avec une grosse corde. Sa femme arriva derrière lui d'un pas lourd, inquiète de voir mourir le cheval et qu'on lui reprît l'harmonium. Wright fit ouvrir la porte du van.

Le cheval, qui semblait monstrueux, gisait sur le dos et balançait ses lourds sabots. Son ventre, recouvert d'une croûte de boue, paraissait d'une taille disproportionnée, une grimace hideuse découvrait ses dents, ses yeux à moitié fermés étaient ternes. Mrs. Carter se disait : « Et c'est contre *cela* que j'ai eu un magnifique harmonium ! S'il meurt ils vont le remporter ! »

Elle dit à Adeline :

— Venez avec moi, mon petit. Nous irons dans la maison et nous fermerons la porte.

Elle voulut l'emmener, mais Adeline lui jeta un regard furieux.

— Je ne veux pas le quitter, dit-elle d'un air farouche.

— Il s'est brisé la colonne vertébrale, dit le fermier. Cela se voit à la façon dont il est couché.

Adeline caressait la tête du poulain. Elle murmurait :

— Notre Père qui êtes aux cieux, faites que son dos ne soit pas cassé... que votre nom soit sanctifié ; faites que son dos ne soit pas cassé... ne nous laissez pas succomber à la tentation mais délivrez-nous du mal ; faites que son dos ne soit pas cassé.

Wright noua la corde autour du cou du poulain de façon qu'elle ne pût glisser.

— Maintenant, dit-il à Carter et à Bob, nous allons le sortir de là en le tirant et on verra bien ce qui arrivera.

Les trois hommes tirèrent de toutes leurs forces. L'énorme masse apathique sortait lentement du van. Une langue pâle pendait au coin de la bouche. Le cheval glissait hors du van et sur le sol avec la nonchalance du premier monstre préhistorique qui bougea dans le limon des temps primitifs.

— Donnez-lui un coup de pied pour voir s'il le sent, dit Bob.

Wright s'agenouilla à côté de la tête du poulain et lui donna de petites tapes amicales. Soudain une convulsion parcourut l'animal. Ses sabots menaçants fendirent l'air. Il grinça des dents, roula sur lui-même et se retrouva sur ses pattes. Il jeta un coup d'œil inquiet sur les gens qui l'entouraient, comme s'il se demandait ce qu'on allait lui faire maintenant.

— Est-il en bon état ? demanda Mrs. Carter.

— Pour sûr, dit Wright en détachant la corde.

— Par exemple ! Je n'ai jamais rien vu de pareil !

— Ni moi. Cela fait vingt-cinq ans que je m'occupe de chevaux et je n'avais encore jamais vu un cheval faire une culbute complète dans un van. Il était affolé.

— Il ne voudra jamais y rentrer, dit Bob.

Mais Wright parla un peu au poulain, le prit par la crinière et le ramena sans dommage à l'intérieur du van. Il dit à Adeline :

— Il faut que je reste dans le van pour le surveiller. Vous allez être obligée d'emmener mon cheval. Alors faites bien attention et ne vous attirez pas d'ennuis sur le chemin du retour.

Montée sur son cheval et tenant par la bride la jument osseuse de Wright, Adeline avait le cœur en fête en rentrant à Jalna. Le van qui la précédait lentement lui faisait plaisir à voir. L'avenir

lui apparaissait sous des couleurs agréables. Ils rentrèrent par une porte très éloignée de la maison, au fond de la propriété.

Quand on eut installé le poulain dans un box et qu'on lui eût donné un seau d'eau fraîche et une ration d'avoine, Adeline prit Wright dans ses bras et le serra de toutes ses forces.

— Oh ! que je suis contente ! s'écria-t-elle.

Il regarda en fronçant les sourcils le visage levé vers le sien où l'on voyait le sang vif affluer sous la peau à la moindre émotion. Il prit Adeline par les poignets et se dégagea.

— Vous ne devriez pas faire cela ! dit-il.

— Faire quoi ?

— Me serrer dans vos bras.

— Pourquoi ?

— Parce que vous êtes trop grande.

— Trop grande ?

— Oui. Ce n'est pas correct.

— Mais je serrerais ce poteau dans mes bras tellement je suis contente, dit-elle en riant.

— Bon, serrez le poteau, dit-il d'un ton maussade, ce sera parfait.

Il s'engagea dans le corridor qui menait à la pièce où l'on rangeait les harnais pour y prendre des ciseaux.

Adeline lui cria :

— Vous êtes un vieux grincheux ! Vieux grincheux ! Vieux grincheux !

Elle eût aimé lui jeter quelque chose à la tête. Mais elle n'était pas vraiment fâchée. Lorsque Wright se mit à brosser le pelage hirsute du poulain, puis à lui tailler la crinière, elle le regarda follement intéressée.

— Savez-vous, Wright, dit-elle, que j'ai prié pour que le poulain ne se soit pas cassé le dos ?

— Moi aussi, répondit Wright.

Elle resta stupéfaite.

— *Vous* ? *Vous* avez prié ?

— Croyez-vous être la seule qui ait le droit de prier ?

— Qu'est-ce que vous avez dit ?

— Cela ne vous regarde pas. Je n'ai pas dit grand-chose. Je l'ai plutôt pensé.

Adeline regardait, fascinée, les ciseaux courir avec adresse dans la crinière du poulain et faire tomber par terre des touffes de poils tout emmêlés. Elle dit :

— Je ne m'étais pas imaginé que vous puissiez prier, Wright, bien que vous alliez quelquefois à l'église.

Il se redressa et prit son air narquois.

— Quand je suis arrivé à Jalna je n'allais jamais à l'église. Alors un jour le patron m'a dit : « Je n'aime pas qu'un homme qui travaille chez moi ne mette pas les pieds à l'église. Alors si vous ne vous décidez pas à assister au service une fois par mois vous pouvez aller au diable et partir d'ici. »

— Je trouve qu'il avait bien raison.

— Vous trouvez ? Eh bien ! j'ai été assez idiot pour m'en aller le jour même. Mais la place me plaisait et le patron me plaisait. Alors depuis je suis toujours resté. J'aime bien aussi Mr. Fennel. Il a très bon cœur et pas mal de bon sens pour un prêtre.

Débarrassé de sa broussaille de poils, luisant comme un marron d'Inde, la crinière et la queue peignées, les sabots eux-mêmes lavés, le poulain avait les yeux brillants comme s'il était émerveillé de sa personne. Adeline et Wright l'examinèrent avec extase ; il leur fournissait un sujet inépuisable d'agréables conjectures.

Quand, enfin, elle se dirigea vers la maison, Adeline s'aperçut qu'elle avait très chaud et était très sale. Elle contourna la pelouse, passa par la petite porte qui donnait sur le ravin et descendit le sentier escarpé.

En bas l'ombre était fraîche. La rivière, qui n'avait pas encore perdu son élan printanier, se frayait un chemin au milieu d'un foisonnement verdoyant de chèvrefeuille, de glaïeuls sauvages et de cresson. Près du pont rustique, la rivière formait une anse profonde sur fond de sable où de tout petits vairons menaient une vie sans souci.

Adeline se déshabilla et mit un pied dans l'eau ; celle-ci était glacée. Lentement, elle s'y plongea tandis que ses lèvres disaient : « Oh ! » sans émettre un son. Elle avait apporté un morceau d'un savon qui faisait beaucoup de publicité et qui avait les faveurs de Wright. Ce savon avait une désagréable odeur phéniquée. Adeline se savonna entièrement, puis elle s'étendit dans l'eau la tête appuyée contre la berge moussue et laissa le courant emporter la mousse de savon. Elle cueillit un brin de cresson et le mangea. Elle restait tellement immobile que les vairons se rassurèrent et passèrent rapidement le long de ses membres détendus.

Elle entendit siffler et un bruit de pas. Elle reconnut la manière

de siffler de Maurice. Elle bondit sous le pont où se trouvaient ses vêtements et s'y blottit en souriant.

Maurice vit le hideux pain de savon rose. Il avait une baguette à la main et, penché par-dessus la balustrade du pont, il essaya de la piquer dans le savon. Adeline l'entendit pousser de petits grognements de contrariété car il n'y arrivait pas, et elle avait peine à réprimer son rire. Finalement le savon glissa hors de vue dans une touffe de cresson. Maurice abandonna sa tentative, reprit sa route et traversa le pont.

L'estomac d'Adeline se contracta de faim. Elle sortit de l'eau, s'assit trois minutes au soleil pour se sécher, découvrit qu'elle était gelée et avait la chair de poule, fronça les sourcils en se sentant à la fois glacée et affamée, enfila ses vêtements, traversa en courant le pont et gravit d'un trait le sentier escarpé pour rentrer à la maison déjeuner.

« Quel malheur, songeait-elle, de ne pouvoir raconter tous les événements de la matinée ! » mais il y avait dans sa vie tant de choses qu'elle ne pouvait pas dire !

(Traduit par Simone Sallard.)

MAZO DE LA ROCHE.

(La dernière partie au prochain numéro).

UN POÈTE SYMBOLISTE
ANDRÉ FONTAINAS

Les années qui suivirent la guerre de 1870 n'illustrèrent pas beaucoup notre poésie. Le romantisme et le Parnasse achevaient de se décolorer et le naturalisme stagnait en ses paysages réprouvés mais qu'on prenait alors pour le fin fond du réel et qui, comme toutes choses défendues, attiraient en effrayant un peu.

La vie était facile, de couleur grise, paisiblement ennuyeuse.

La jeunesse déclencha une réaction, employant, comme toujours, le procédé le plus facile. Pour supplanter la génération précédente elle en accentua les outrances, ou en prit le contre-pied : se voulant plus cynique que les naturalistes, elle fut décadente ou, professant l'idéalisme philosophique, elle fut symboliste. Elle se choisit pour maîtres deux authentiques parnassiens, mais que leur vie et leur méthode, un peu bizarres, avaient isolés du troupeau. Deux chapelles littéraires s'établirent donc autour d'eux : l'une au Quartier Latin où Verlaine, toujours accompagné de l'ombre invisible de Rimbaud, prolongeait de brasserie en brasserie une existence de vieil étudiant tout ensemble naïf, rusé et souvent génial ; l'autre, passé le boulevard des Batignolles, 89, rue de Rome, avait pour temple la petite salle à manger où tous les mardis soir Mallarmé exposait ses théories esthétiques qui ne formaient pas, à vrai dire, un système très cohérent, mais qui scintillaient de formules exquises, d'images et de rapprochements saisissants, dont on retrouve si l'on veut quelques reflets dans les *Divagations* et dans les poésies de sa dernière manière.

Parmi les groupes de jeunes gens qui venaient tour à tour sur la rive gauche et la rive droite de la Seine contempler Verlaine et écouter Mallarmé, l'un des plus intéressants s'était constitué au lycée Condorcet. Composé d'abord de quelques élèves des hautes classes qui se réunissaient, chaque semaine,

un après-midi dans une chambre d'hôtel du quartier Saint-Lazare, pour se communiquer leurs œuvres juvéniles, les commenter et les critiquer, ce ruisselet, s'unissant à d'autres courants, venus des horizons et des quartiers les plus divers, devint le large fleuve qui féconda notre littérature entre 1890 et 1914.

Le groupe de Condorcet fonda naturellement une petite revue pour y exposer son esthétique et en produire des exemples. La tendance dominante était parnassienne, avec, déjà, un désir d'assouplir le vers et d'enrichir la description et la plastique de quelque mystère, voire de quelque occultisme.

La revue s'appela *La Pléiade*. Une première série de sept numéros parut en 1886, une seconde série de cinq numéros en 1889, puis, conservant sa couverture violette, elle changea de nom et devint en janvier 1890, sous la direction éminente d'Alfred Vallette, le *Mercure de France*.

Parmi les collaborateurs de la première Pléiade, je relève d'assez beaux noms :

Georges Michel qui mourut âgé de vingt-quatre ans, laissant sous le nom d'Ephraïm Mikhaël quelques pages de vers et de prose d'une extraordinaire perfection, dont la forme stricte et pure n'est troublée que par juste ce qu'il faut d'ombre et de lumière orientales pour rendre plus sensibles, disons plus poétiques, les visions, alors souveraines, de Leconte de Lisle. S'il eût vécu Ephraïm Mikhaël fût peut-être devenu le maître de sa génération.

Pierre Quillard qui jusqu'à sa fin, survenue en 1912, s'appliqua au même art avec un peu moins de souplesse et d'imagination, mais avec une extrême conscience.

Paul Roux, qui devint Saint-Pol-Roux le Magnifique. Ses *Anciennetés*, ce sont encore des poèmes antiques, mais surchargés d'ornements de style baroque et avec un abus d'alexandrins coupés en deux hémistiches de sept et cinq syllabes, la septième étant muette (1) (ce que notre oreille n'accepte guère, à moins que cette septième syllabe et la suivante soient des dentales) (2).

René Gilbert qui déjà rêvait d'écrire un *De natura rerum* français, un Hermès du XX^e^ siècle. Sous le pseudonyme de René Ghil il réalisa cette ambition. Malheureusement il puisa son inspiration scientifique dans les œuvres de Darwin, d'Haeckel et de Zola. Il eût mieux valu, même en 1890, s'en tenir à Epi-

(1) « Il porte aux funérailles sa splendeur de cygne... »
(2) « Où Mémoire couverte d'une ombre éternelle... »

cure et à Lucrèce. Cela n'empêche point de trouver d'assez belles laisses épiques, lorsqu'on a la patience de les y chercher, dans son œuvre touffue composée selon un vocabulaire et une syntaxe qui sont un défi à notre langue. Mais depuis n'a-t-on pas proposé à notre admiration bien d'autres beautés de même ordre que nous accueillons, semble-t-il, assez béatement dès qu'on nous certifie qu'elles sont modernes et neuves ?

Stuart Merrill, qui amalgamait l'art décoratif du Parnasse avec les théories instrumentistes ressortissant aux phénomènes des synesthésies, de l'audition colorée. L'abus de l'assonance et de l'allitération le favorisa d'une originalité factice et lui permit de composer de véritables poèmes barbares ; mais ses recherches n'étaient pas entièrement vaines. Elles ne méritent pas de tomber dans un oubli total. Elles servirent d'ailleurs à d'autres, notamment à Valéry, qui surent les utiliser avec plus de mesure et de goût.

Et Maurice (en ce temps-là Mooris) Maeterlinck et Charles Van Lerberghe qui apportaient la contribution de la Flandre et de la Wallonie.

Dans la seconde Pléiade, on trouve à côté de ces noms ceux de Maurice Barrès, F. Vielé-Griffin, Rachilde, Gabriel Randon (*alias* Jehan Rictus) Henri de Régnier, Laurent Tailhade, Louis Dumur, Albert Aurier, Alfred Vallette, Rodolphe Darzens.

André Fontainas avait été à Condorcet le condisciple des fondateurs de la Pléiade. En retard, je crois, d'une classe, étant plus jeune d'une année, il jouissait néanmoins parmi eux d'une grande réputation, car il avait eu la chance de voir, le premier, ses vers imprimés dans une petite revue de Bruxelles : *la Jeune Belgique* ou *la Basoche*.

Sa famille était originaire d'Auvergne, mais son bisaïeul s'était fixé à Bruxelles, chef-lieu du département de la Dyle, pendant l'occupation française. Son grand-père fut bourgmestre de la capitale belge et y accueillit Victor Hugo exilé. Après avoir terminé ses études classiques à Condorcet, Fontainas dut préparer une licence de droit en Belgique et, cela fait, il se hâta de revenir à Paris pour y être poète symboliste. Il y arriva sinon pour fonder le *Mercure de France*, du moins pour y collaborer dès les premiers temps (1892). Et toute sa vie littéraire s'organisa autour de la revue où il publia, jusqu'à la veille de sa mort, des études sur les contemporains, écrivains, peintres et

sculpteurs, des chroniques sur la poésie et la majeure partie de ses vers. Il ne devint pas, à la vérité, un chef de file, mais il fut un homme très important dans le cercle spirituel qui rayonnait autour de la rue de l'Echaudé-Saint-Germain et de la rue de Condé.

Le rôle de ces esprits qui propagent, encouragent, et souvent mettent au point les inventions désordonnées et entachées d'erreurs des novateurs, est fort utile pour le développement des idées. Ils créent le milieu, l'atmosphère où peut éclater la combinaison nouvelle dont les éléments existeraient sans eux, mais qui, sans eux, n'éclateraient, ne se diffuseraient pas.

Ce Fontainas réfléchi, studieux et silencieux donne un état stable et parfaitement assimilé de presque toutes les recherches qui préoccupèrent les symbolistes. Son œuvre résume l'école entière. Cela ne signifie pas que la personnalité de l'auteur n'y apparaisse point. C'est elle, au contraire, qui forme le lien assemblant des tendances assez diverses et qui leur confère l'unité. L'absence d'un Fontainas rendrait difficile une définition claire ou une synthèse du symbolisme.

Il fut d'abord subjugué par son ami Mikhaël, puis par Mallarmé. Parvenu au terme de sa vie, il ne prononçait pas ces deux noms, il n'évoquait pas ces deux hommes, l'adolescent précoce et le sage de Valvins, sans céder au trouble d'une émotion toujours renaissante et vive.

L'Appel des flots qui chantent, Vers les havres aux fruits d'or, qui forment les deux parties de son recueil, *les Vergers illusoires* (1892), développent les leçons de Mikhaël. De beaux thèmes féeriques et légendaires, du décor d'une fabuleuse forêt des Ardennes, il tire tous les symboles de cet état d'âme vague, rêveur et pessimiste (on disait alors évanescent) qui était celui de la jeunesse du temps.

Dans ses *Estuaires d'ombre,* il s'applique aux sonnets mallarméens et comme le célèbre cygne, captif ou délivré, il ne cesse d'être en quête du pays où fuir, du lieu de l'idéal exil. Ces sonnets écrits par un jeune homme ne sont sans doute pas chargés des puissances d'évocation que la rêverie, prolongée pendant vingt ou trente ans, de Mallarmé pouvait obtenir, mais le beau vers symboliste y abonde ; ce que peuvent suggérer les mots seuls, résultat singulier du son et de la lettre, y éclate à chaque page, unissant ce qu'avaient été, jadis, les feux obscurs allumés

par Gérard de Nerval à ce que seront plus tard les accords, parfois surprenants, de l'écriture automatique :

> Aux havres d'or naguère où s'incurvait Corinthe...
> Etranger qu'un exil fit pâtre en Sogdiane...
> Rade aux frissons futurs des océans d'aurore...

Comme Mikhaël qui, peu de temps avant sa mort, se montrait fort intéressé par les premiers vers libres de Régnier et de Vielé-Griffin, Fontainas comprit tout de suite quelles ressources apporteraient la nouvelle prosodie à un doigté savant. Et il en donne un parfait exemple dans ses *Nuits d'Epiphanie*. Si parfait qu'Anatole France choisit la technique de Fontainas lorsqu'il voulut nous faire entendre, par la voix de M. Roux, élève de M. Bergeret, des vers libres représentatifs de la beauté en gestation. La *Métamorphose de la nymphe*, dont s'étonne le vieil universitaire, c'est, je crois bien, une paraphrase de *L'eau du fleuve* que Fontainas publia dans son recueil collectif intitulé *Crépuscules*, l'année même où parut *le Mannequin d'Osier* (1897).

Après la guerre de 1914, Fontainas, profondément touché par la tragédie du temps, s'éloigna de la poésie décorative, des tapisseries de hautes lisses, des préciosités prosodiques. Il avait été jusque là un homme pour qui d'abord, « le monde extérieur seul existe », un peintre, un Gautier du symbolisme, étranger à toute préoccupation morale ou sentimentale. Il opère alors une conversion du côté de Verlaine. Il estime à leur valeur le bonheur humain, les vertus simples et familiales, « la vie humble aux travaux ennuyeux et faciles » et ses nouveaux recueils ne sont plus qu'une « bonne chanson » que ne viendront interrompre aucun Rimbaud, aucune sollicitation de la passion, ni du monde extérieur.

Pour être complet, il faudrait analyser aussi les deux romans qu'écrivit Fontainas : *l'Ornement de la solitude* (1899) et *les Etangs noirs* (1912) qui sont des autobiographies annonçant les *Souvenirs du symbolisme* (1928) et la *Confession d'un poète* (1936) ; puis ses nombreux travaux de critique d'art : son importante *Histoire de la Peinture française au XIX^e siècle* (1906), ses monographies de peintres (Franz Hals, Courbet, Daumier, Rops, Constable); sa vie d'Edgar Allan Poe (1919), qu'il aimait, à l'exemple de Baudelaire, comme un prophète et comme un dieu infaillible des lettres. Enfin il ne faudrait pas oublier ses nom-

breuses traductions de textes anglais, remarquablement choisis : celle du singulier ouvrage de T. de Quincey, *De l'assassinat considéré comme un des beaux-arts* qu'il entreprit en 1901 sur le conseil de Marcel Schwob ; celle de *l'Amour moderne* de Meredith, celle des poèmes de Shelley et surtout la parfaite transcription rythmée qu'il donna du chef-d'œuvre de Swinburne : *A Nympholept* qui est une *Après-midi d'un Faune*, où les rêves inquiétants de la nature creusent leurs labyrinthes en des régions obscures et dangereuses, beaucoup plus profondément que ne fait l'Ægipan de Mallarmé.

André Fontainas était un impeccable ami, ce qui rendait parfois ses jugements partiaux ou trop bienveillants. Mais n'avait-il pas raison, cet homme excellent, qui, parvenu à l'âge de la sérénité, avait compris la vanité de la critique. Dire leur fait à de mauvais auteurs, c'est les contrister inutilement, sans espoir de les convaincre ni leur faire acquérir les qualités qui leur manquent. Au reste, il savait trouver dans toute œuvre la petite paillette qu'on peut toujours y voir briller. Mallarmé disait : « Un livre de vers, c'est toujours bien. » Ce qui est toujours bien, c'est l'ambition d'être poète. Tout homme qu'elle anime mérite, dans le temps qu'il l'a, d'être considéré d'une façon particulière, quels que puissent être ses renoncements ou ses défaites ultérieures.

Fontainas eut un assez beau destin, car il ne renonça jamais, lui, à cette ambition. Il l'eut sur les bancs du lycée Condorcet aux côtés de Mikhaël, de Quillard et de Merrill. Et près de soixante-dix ans plus tard, quelques heures avant sa fin, devant le bureau où chaque semaine il plaçait et remplaçait quelques portraits d'illustres poètes morts, il ne se préoccupait pas de savoir ce qui pourrait advenir de son être, mais il s'inquiétait encore de l'état de la poésie française.

Il est mort, comme aurait pu mourir, en un siècle d'apogée, Horace ou Virgile, sans vouloir reconnaître que nous en sommes au temps de Rutilius Numatianus ; sans vouloir entendre l'effrayante chevauchée des barbares aux frontières du vieux monde et de l'esprit ; sans vouloir même admettre la profonde indifférence que nos contemporains, accablés de soucis, montrent pour l'art des vers auquel il avait consacré sa vie.

HENRY CHARPENTIER.

UNE RESTAURATION FRANÇAISE EN 1623

La France a plus d'une fois été considérée comme malade ou mourante, sans que ce fâcheux pronostic se soit réalisé. C'est ainsi que jamais ces expressions ne furent plus courantes, de la part même de Français, qu'à l'aube du siècle où sa faculté de redressement devait se manifester si merveilleusement avec le grand règne de Louis XIV.

Tout allait à la vérité fort mal à la veille de l'accès au pouvoir du jeune cardinal de Richelieu. Le règne d'Henri IV avait été une halte réparatrice. Mais les ruines accumulées par les guerres étrangères et civiles ne pouvaient se relever du jour au lendemain ; et d'ailleurs on restait sur le qui-vive de part et d'autre, tant la paix paraissait précaire. Il fallait du temps à l'agriculture pour recueillir le fruit des encouragements de Sully, des conseils d'un Olivier de Serres, des plantations refaites ; et pour bénéficier de cultures nouvelles, comme celle du mûrier dans la vallée du Rhône, ou celles de la pomme de terre et du trèfle, que des réfugiés partisans des Stuarts allaient importer en Bretagne et en Normandie. Un délai n'était pas moins indispensable aux industries de la soie, de la verrerie, de la céramique, de la tapisserie avant de prendre leur prodigieux essor.

En attendant, l'argent manquait. Les Français restaient divisés. Autour du jeune Roi ce n'étaient que cabales et rivalités d'hommes et de partis : les uns avec la Reine mère, les autres semant la zizanie entre elle et le souverain jusqu'à la tenir écartée de la Cour, ainsi que l'évêque de Luçon dont elle avait l'intelligence de prendre conseil. Quant à ce dernier, les qualités magistrales qu'on percevait en lui étaient la raison principale de l'opposition qui lui était faite.

Devant ce spectacle calamiteux les esprits s'échauffaient. Les bons citoyens se désolaient. Faute d'une presse périodique, — dont Richelieu favorisera l'éclosion, — la guerre des « libelles » avait repris à Paris, comme au temps de la Ligue ; et dans ces pamphlets il n'est question que de France déchirée, malade, à l'agonie. Deux d'entre eux portent en titre « la France mourante » ; et cette appellation fit fortune, comme en témoignent « la France languissante », « la mort de la France » ou « la France en Croix » (1623). Une réplique : « la France convalescente » (1624). Mais elle est suivie de « la France au désespoir » (1625). Le moral de l'élite était en somme au plus bas.

Bien que ces écrits fussent anonymes, nous connaissons aujourd'hui nombre de leurs auteurs : avocats, financiers, hommes de lettres ou même d'épée, ecclésiastiques ou ministres de l'Eglise réformée. G. Fagniez, dans la *Revue des questions historiques* (1896) et dans la *Revue d'histoire diplomatique* (1900), et l'abbé Dedouvres dans son intéressante étude sur le *Père Joseph polémiste : ses premiers écrits* (1623-1626), en ont donné des aperçus assez complets.

Les deux premières brochures signalées plus haut ont été l'objet d'attributions à l'évêque de Luçon et à son entourage. Aussi valent-elles la peine d'être examinées de plus près.

Dans cet entourage, des noms sont également connus. Les uns simples agents, comme Fancan, le fougueux chanoine de Saint-Germain-l'Auxerrois, fort indépendant au reste, car il finit embastillé sur l'ordre même du ministre, pour la duplicité de ses relations avec l'étranger. D'autres sont des amis ou des familiers : tels, à côté du Père Joseph, l'évêque de Saint-Malo, Harlay de Sancy, l'avocat Bouthillier, Mathieu de Morgues, le chevalier Jean de Guron, etc.

La méthode de travail du petit cénacle est décrite par G. Hanotaux et le duc de La Force, dans leur *Histoire du Cardinal de Richelieu*. « Tout le monde y mettait la main. » Le canevas primitif allait de l'un à l'autre, tantôt émondé, tantôt au contraire enrichi de vues ou de propos nouveaux. Il arrivait enfin sous les yeux du prélat qui, suivant les circonstances, pouvait se contenter d'un sourire ou d'un avis, ou bien ne dédaignait pas d'y faire insérer quelque retouche ou addition.

Il ne s'agit donc pas d'œuvres pouvant être entièrement

signées de lui ; mais de propagande plus ou moins parue avec son approbation. Encore doit-on se demander dans quelle mesure cette attribution serait justifiée. Il semble à cet égard que se soit produit quelque quiproquo touchant l'une au moins des deux publications.

***

Le Catalogue des pièces historiques de la Bibliothèque Nationale, qui les a classées par ordre de date autant que possible, porte les mentions suivantes dans la rubrique de l'année 1621 (p. 515) :

N° 1613. *Discours et salutaire advis de la France mourante.* (S. C.) 1621.

N° 1614. *Discours d'Estat et salutaire advis de la France mourante.* (S. C.) 1621.

(Même ouvrage que le précédent.)

N° 1615. *La France mourante, dialogue : le chancelier de l'Hospital, le chevalier Bayard, dit le Chevalier sans reproche, et la France malade.*

(Attribué à l'évêque de Luçon par le P. Lelong), non daté, quatre éditions.

On retrouve ensuite au même Catalogue, sous la rubrique de l'année 1623 (p. 545) :

N° 2183. *La France mourante, ou discours du chancelier de L'Hospital au Chevalier Bayard, dit sans reproche* (1623).

N° 2184. *Discours de la France mourante, addressée* (sic) *au Chancelier de l'Hospital* (MDCXXIII).

Or, quand on confronte tous les exemplaires précités, on constate d'abord que quatre de ces cinq mentions, les nos 1613, 1614, 2183 et 2184 concernent le même ouvrage qui, publié en 1621, a été réédité en 1623 sans modifications appréciables autres que les titres, qui sont manifestement destinés à le rapprocher de celui du libelle coté n° 1615.

Ces titres des éditions de 1623 ne correspondent d'ailleurs pas exactement au texte, qui demeure, comme dans les éditions de 1621, un soliloque de « la France mourante » adressé en réalité au roi de France, et dans lequel Bayard ni l'Hospital n'interviennent comme interlocuteurs. Il s'agit de montrer au souverain et au public qu'il y aurait profonde erreur et injustice à procéder de nouveau par la voie des armes contre les membres de l'Eglise

réformée, et toutes les calamités qui en résulteraient pour la France.

L'exposé est remarquable comme fond. Il est en outre habilement présenté sous une forme objective et modérée, qui tend à le faire croire dû à quelque membre du parti « des politiques » héritier des traditions de Michel de l'Hospital. De fait, on n'est pas arrivé à percer l'anonymat de l'auteur, disciple ou non de la « religion ». Mais les répliques improvisées sur le champ en 1621, sous le titre de *Complainte au Roy contre le funeste discours de la France mourante*, et en 1623, sous le titre *Défense de la vertu contre la calomnie, ou réponse à la France mourante*, — et dont l'une au moins paraît due à la plume de Fancan, — imputent l'inspiration, sinon la paternité de l'œuvre, aux synodes des réformés. Ce qui semble certain, c'est que plusieurs églises, comme celles de la Rochelle et de Montauban, concoururent aux impressions et surtout à une abondante diffusion de l'opuscule.

Le Catalogue cité ne contient en tout cas nulle référence à son sujet qui vise l'évêque de Luçon, ni son entourage. L'attribution du P. Lelong concerne une brochure fort différente, que nous étudierons plus loin en détail.

On s'explique donc assez mal pour quelle raison le plaidoyer en faveur de la paix à laisser aux Eglises réformées viendrait directement ou indirectement de Richelieu lui-même. Ne serait-ce pas quelque confusion de notes bibliographiques qui, jointe à la similitude de titres que nous avons soulignée, ferait reporter de l'une à l'autre l'attribution proposée par le P. Lelong ?

Sans doute l'évêque, pas plus avant qu'après son arrivée au pouvoir, n'envisageait la violence comme moyen de conversion. Nous en avons des preuves répétées.

C'est lors de son intronisation sur le siège de Luçon, la déclaration contenue dans sa brève harangue au peuple : « Je sais qu'en cette compagnie il y en a qui sont désunis d'avec nous quant à leur croyance. Je souhaite en revanche que nous soyons unis d'affection. Je ferai tout ce qui me sera possible pour vous convier à avoir ce dessein, qui leur sera utile aussi bien qu'à nous et agréable au Roi, à qui nous devons tous complaire. »

Cela était dit sous le règne d'Henri IV. Mais au lendemain de la mort du Roi le ton n'a pas changé, témoin cet autre

passage d'un sermon de Noël à ses diocésains : « Dieu par sa bonté a tellement favorisé les armes de notre Roi, qu'apaisant les troubles Il a mis fin aux misères de son Etat. Nous ne voyons plus la France, armée contre soi-même, épancher le sang de ses propres enfants. La paix est dans le royaume, mais ce n'est point assez... Il faut qu'elle soit en nos villes, en nos maisons et principalement en nos cœurs. »

Du jour où ses regards se portèrent sur le théâtre de la politique extérieure, il ne put qu'être confirmé dans cette attitude par la faute lourde du favori d'alors, le duc de Luynes, faute qui amorça la disgrâce de ce dernier. Le piteux échec du siège de Montauban, immobilisant l'armée royale, permit au roi d'Espagne de mettre la main, sans aucun droit, sur le couloir de la Valteline, débouché sur l'Italie et porte d'entrée dans les cantons suisses (1). L'affaire était désastreuse pour la France, au point que l'opinion publique en fut violemment secouée.

Richelieu, dès ce moment, n'eut qu'une pensée : il s'agissait de parer au plus tôt à un événement aussi menaçant. Mais on ne pouvait engager simultanément la lutte sur les deux fronts : à l'intérieur et à l'extérieur. Or le choix du futur ministre était si bien fait qu'au lendemain de son accès au gouvernement, il put saisir la première occasion de redresser la situation : succès dont le retentissement ne fut pas moindre en Europe que celui de l'échec précédent.

Jamais, peut-on dire, il n'entra dans ses plans de ressusciter bénévolement une guerre civile religieuse. C'est injustement que des historiens — et même certains de nos contemporains — l'ont accusé de mener double jeu : l'alliance au dehors avec les hérétiques, et leur extermination à l'intérieur du royaume.

Si ce que G. Hanotaux et le duc de La Force appellent « la folie de Buckingham », appuyant de sa flotte les entreprises à main armée d'un Soubise contre le littoral de l'ouest, de l'île de Ré jusqu'à Bordeaux, le contraignit à la mémorable expédition de La Rochelle, l'édit de Grâce, paru au lendemain de la victoire, tout en supprimant les « places de sûreté » soustraites à l'autorité royale, laissa subsister l'essentiel des libertés instaurées par Michel de l'Hospital, rétablies par l'édit de Nantes, et que la France était seule alors en Europe à pratiquer à ce degré.

(1) L'Espagne tenait à la Valteline afin de faire passer par le chemin le plus court les troupes hispano-italiennes dans les Pays-Bas espagnols.

Ce n'est donc pas la tendance pacificatrice du libelle qui amène à douter de l'attribution proposée. Ce sont d'autres arguments majeurs.

Sur le terrain de la doctrine, le docteur en théologie de l'Université de Paris et de la Curie romaine a toujours fait preuve de la fermeté qui était dans son caractère. Ainsi en témoignent « les principaux points de la foi de l'Eglise catholique défendus contre l'écrit adressé au Roi par les quatre ministres de Charenton », qu'il publie en 1618.

On ne le voit donc pas fournissant à la propagande de ces Eglises, particulièrement en 1621. A ce moment sa candidature à la pourpre était posée à Rome. Appuyée par la Reine mère, elle était contrariée en sous-main par l'ambassadeur de France, sur l'indication des favoris en Cour, qui redoutaient dans l'évêque un rival possible. Il eût été plus que mal avisé de leur fournir une arme telle que cette connivence.

G. Hanotaux incline donc vers la négative. On peut même se prononcer catégoriquement. L'indication du P. Lelong, en tout cas, n'a pas trait au mémoire en question.

***

Elle concerne uniquement le second libelle, catalogué : *La France mourante, dialogue : le chancelier de l'Hospital, le chevalier Bayard dit le Chevalier sans reproche, et la France malade.*

Le titre est exact : c'est un entretien entre trois personnages, où sont détaillés l'état pitoyable du royaume, ainsi que les principales préoccupations de politique extérieure, intérieure, et où des critiques acerbes ne sont pas ménagées aux gouvernants, en même temps qu'un programme de réforme est suggéré. Ce qui frappe, par contraste avec la précédente publication, c'est que le problème de l'Eglise réformée n'y tient presqu'aucune place, sauf deux ou trois allusions dans l'esprit de celle qu'on place au début dans la bouche de Bayard : « Je crains même qu'on ne nous y regarde de travers quand on saura que nous sommes bons patriotes : car... on tient aujourd'hui pour... impossible d'être bon Français sans être entaché d'hérésie, non plus que bon catholique à la mode sans être Espagnol,

qui est une très dangereuse incompatibilité pour le bien de cette Monarchie. »

Cette note générale répond bien à l'état d'âme que nous avons relevé comme étant celui de l'évêque de Luçon et de son entourage. Le péril imminent venait pour eux de l'étranger ; et tout devait être tenté pour amenuiser les divisions entre Français, qui avaient surtout passionné les masses jusqu'à ce moment.

Le dialogue, commencé par « le chevalier sans peur et sans reproche », insiste d'abord sur l'état lamentable du royaume : « Cette pauvre France... abandonnée des siens propres, qui, au lieu de la secourir, s'amusent comme les Moines à piller les biens de leur abbé mourant, au lieu de penser aux remèdes nécessaires à la conservation de sa vie... Qui a vu ce hourvari voit la France en l'état qu'elle est aujourd'hui. »

Aussi s'emporte-t-il « contre ces insolents favoris sortis de la poussière et effrontés larroneaux, qui partagent impudemment les finances de leur Maître. »

Suit une description émouvante et prise sur le vif de la Gascogne, théâtre des « faits bourrus des trois Luynes, qui ont rendu cette province si désolée que le peuple en pleurera les ruines d'ici à trente ans .. par cette détestable guerre civile, qui a produit tant de maux, par le peu d'ordre qu'on y avait établi, que Dieu a permis que tous les principaux fauteurs d'icelle soient morts à présent ou disgraciés ».

Parallèlement la Picardie a été dévastée par la guerre avec l'étranger, et les forteresses démantelées de cette frontière demeurent hors d'état. Bref

> Cette France si florissante,
> Qui fut jadis l'honneur des siens,
> N'est plus qu'une âme languissante
> Sans beauté, sans honneur, sans biens.

A quoi répond la France :

« Vous savez, mes enfants, qu'il faut que tout finisse : les Monarchies, Royaumes, Républiques n'ont qu'un temps, aussi bien que le règne des favoris. Pour moi je suis vieille et sais que je dure trop au gré de ceux qui attendent ma dépouille, sous des contenances toutes pleines de charité zélée... » comme « mes voisins ennemis et les renégats français teints en graine de cochenille d'Espagne ».

La hantise de l'influence espagnole est le thème de cette première partie du dialogue. Elle se traduit à l'égard tant de la diplomatie vaticane, qui semble trop bénigne dans l'affaire de la Valteline, qu'à celui des jésuites confesseurs du Roi, et même des « nouveaux saints espagnols » en tant qu'ils pourraient être l'objet de quelque prosélytisme de ce côté.

A ceux qui cherchent leurs modèles au dehors est opposée la mémoire des modèles de la génération précédente : du désintéressement de l'Hospital, qui a « toujours tenu la balance de la Justice en égalité, et avec des mains aussi peu sujettes aux rapines qu'aux gouttes » ; du dévouement et de la loyauté de Bayard. Hélas ! « il y a peu de Bayard et pas un seul l'Hospital ! » Toutefois parmi les anciens conseillers du Roi, ces « barbons » mis à la retraite, on cite avec regret les noms du connétable de Lesdiguières, du président Jeannin, du chancelier du Vair, dont la réputation discrte amène une réflexion de la France :

> L'éloquence je ne déteste
> Ni ne méprise ceux qui l'ont :
> Mais je hais plus que la peste
> Ceux qui disent mieux qu'ils ne font.

Le mal présent et les regrets du passé exprimés, on discute des remèdes et surtout des médecins :

« L'Hospital. — Que dites-vous des élixirs et remèdes du cardinal de Richelieu ?

« La France. — Il serait bien capable d'en donner de bons, s'il voulait, et principalement à cette heure que son écarlate l'a mis à l'abri des atteintes de l'envie des favoris ; mais il est si accommodant à la complaisance du siècle qu'il n'ose parler, non plus que la Reine mère. Or pour me remettre sur pied, il faut des gens qui publient hautement mon mal, et qui n'épargnent rien de ce qu'ils jugeront nécessaire pour m'en garantir. »

La discrétion prêtée à celui dont il est question n'est probablement que de circonstance. Il s'agissait de ne pas le compromettre au moment où le changement du personnel gouvernant allait s'imposer ; peut-être aussi de le décharger de toute responsabilité quant à la partie la plus satirique du pamphlet qui va suivre. La manœuvre peut très bien avoir été concertée, ou même exigée si le manuscrit fut mis sous les yeux de l'intéressé.

Ce passage est sans doute une des causes, sinon la seule, de l'attribution faite par le P. Lelong. Il offre un autre intérêt en ce qu'il permet de rectifier la date proposée jusqu'à présent pour l'impression. Nous l'avons trouvée cataloguée sous la rubrique de l'année 1621. Or la promotion cardinalice ne remonte qu'au 5 septembre 1622.

D'autre part, nous allons voir prendre à partie « sans ménagement », suivant l'avis placé dans la bouche de la France, le garde des Sceaux de Sillery. Or ce dernier ne remplaça au secrétariat des Finances Schomberg, disgrâcié par un caprice inexpliqué de Louis XIII, que le 20 février 1623 ; et il n'obtint les Sceaux que plus tard encore, à la mort de Caumartin.

Il devait les détenir jusqu'au début seulement de 1624 : l'exil des Sillery père et fils dans leurs terres se place le 5 février de cette année-là.

C'est donc de 1623 que le libelle doit être daté. Peut-être est-il antérieur au moment où le cardinal résigna sa charge épiscopale. Mais faut-il attacher une telle précision à l'indication du P. Lelong ?

Il ne serait pas impossible que l'idée du factum eût germé antérieurement. On remarque en effet que le titre est partiellement emprunté au *Discours et salutaire avis de la France mourante*, répandu en 1621 par les Eglises réformées. La réplique publiée à ce moment du côté catholique, et qui se bornait à maintenir énergiquement le principe de droit public alors admis, *cujus regio hujus religio*, avait pu paraître médiocre. En tout cas elle concentrait, comme le *Discours* lui-même, l'attention du public uniquement sur les dissensions religieuses ; alors que, pour les auteurs du *Dialogue*, le danger principal résidait pour la nation du côté de l'étranger et dans la mauvaise administration du royaume. En reprenant le sujet de « la France mourante » on voulait situer plus exactement les causes du mal et ses remèdes.

Des raisons de prudence et d'opportunité auraient retardé la mise au point définitive et la publication jusqu'au moment propice, après l'accession au cardinalat. Les dernières pages de la brochure reproduisent point par point, nous le verrons, le programme du futur ministre. Il pouvait être prématuré de le présenter plus tôt comme s'imposant au Roi.

Par un choc en retour assez plaisant, et très explicable aussi du côté des réformés, le succès du *Dialogue*, qui n'eut pas moins de quatre éditions dans l'année, suscita chez eux l'idée de rééditer le *Discours* de 1621. Ils se maintenaient de la sorte en possession du vocable « la France mourante », qui leur appartenait originairement. Mais pour profiter sans doute de la vogue du nouvel écrit, et de quelque confusion facilitant la vente ou la diffusion de leur brochure, ils en modifièrent légèrement l'intitulé primitif en y insérant les noms de Bayard et de l'Hospital, sans rien changer d'important au texte. Au reste les deux écrits s'accordent, bien qu'avec des buts différents, pour dissuader d'une reprise de la guerre religieuse.

Les rééditions du *Discours* sont postérieures à l'impression du *Dialogue*, puisqu'elles ont emprunté à son titre. Comme elles sont datées, elles, de MDCXXIII, c'est bien l'année où nous devons placer l'apparition du *Dialogue* attribuable à l'entourage de Richelieu (1).

***

L'imbroglio de ces éditions enchevêtrées étant démêlé, revenons à la satire des hommes en cour. Ce n'est pas, tant s'en faut, la meilleure partie de l'œuvre, qu'il s'agisse de la pensée ou du style. Mais ce n'est pas celle qui dut avoir le moins de succès, ni contribuer le moins au but poursuivi. On y fait le procès des « guérisseurs » officiels, sans épargner personne. Les ecclésiastiques y passent les premiers : le cardinal de Retz et son frère, l'archevêque de Sens, dit « l'Ambigu » ; l'abbé Cotton, — dont on retrouve le nom dans les satires de Boileau, — le P. Bonaventure, et d'autres « dévôts religieux, qui font beaucoup mieux en leurs couvents qu'à la Cour ».

Au prince de Condé, revenu d'un camp religieux à l'autre, et qui croyait devoir racheter le passé par une agitation militante, on conseille expressément la tranquillité :

« L'Hospital. — Et les consultations de Monsieur le Prince depuis qu'il a été à Rome ?

(1) Le N° 1615 reste porté dans son ordre numérique au Catalogue de la Bibliothèque Nationale, et par conséquent sous la rubrique de l'année 1621 ; mais, sur notre remarque, la date manuscrite de 1623 a été inscrite au Catalogue, à côté de la mention « sans date ».
Le même catalogue indique (tome III, chap. III, p. 537) qu'une réimpression en fut faite en 1829, et courut sous le manteau à Paris, avec d'autres « pièces historiques pour l'instruction du temps présent ».

« La France. — Il se fût bien passé de mettre le feu dans mes entrailles, comme aussi de se porter avec tant d'animosité contre ces pauvres huguenots, envers lesquels il devait employer le talent et la vivacité de ses persuasions pour les ramener au giron de l'Eglise, et non les aigreurs de son courroux pour les faire égorger, quand ce n'eût été qu'en considération de ce qu'ils ont autres fois si bien servi son père, et maintenu sa naissance contre les calomnies des ennemis de sa maison. »

Ce dernier trait donne le ton du pamphlet véritable qui va suivre contre les ministres. Par prudence ou décence, il est déguisé sous les apparences d'un songe bizarre, attribué à la France. Le morceau donne l'impression d'avoir été composé à part. Les noms y sont remplacés par des à-peu-près transparents.

Il n'est pas malaisé de reconnaître, placé « près de César », le garde des Sceaux Brûlard de Sillery dans « un vieillard assez gracieux... bailleur de billevesées, qui brûle et ard d'avarice infatigable... Il ne fait autre chose que de puiser jour et nuit de l'eau avec ses Seaux... Il n'y a batteleur qui fasse tant de tours de souplesse avec ses gobelets que cet homme avec ses Seaux :

Ce sont Seaux des Danaïdes !
Ils ont autre fatalité :
On ne les trouve jamais vides,
Et font des maux infinité.

Le fils de Sillery, de Puisieux, — personnage falot et fort vain de la naissance et des relations de son épouse, — est des plus crûment pris à partie : « homme ennazé à poil follet, que d'aucuns appeloient Marotin » et traité de « Galbouzier ».

Quant à sa femme, elle est décrite en propres termes comme « une jeune courtisane », escortée au bras de son mari par une troupe de galants, et ses exploits sont célébrés en deux quatrains fort lestes. Cette liberté de propos n'a rien de surprenant. La licence du langage allait de pair avec celle des camps et des mœurs à la cour des Valois, et même chez le Béarnais. L'hôtel de Rambouillet n'avait pas encore exercé son influence, qui fut salutaire à l'esprit français, quoique Molière l'ait persiflée.

Aussi ne doit-on pas conjecturer que ces couplets ne purent passer sous les yeux du cardinal sans qu'il en fût choqué, ni même qu'un sourire ne se dessina pas « sous sa fine moustache retroussée à la soldate ». Nous avons vu plus haut le moyen

employé pour le tenir à l'écart de toutes ces attaques personnelles.

Quant au public, la grossièreté des quolibets, loin de le rebuter, était un élément de succès pour la vente.

Notons en passant que l'allégorie du songe met en cause également, avec respect cette fois, « une grande dame », du voile de laquelle les ministres bafoués se couvrent « sans permettre qu'elle consulte le Prince ». On reconnaît la Reine mère. Il y est question aussi d' « un grand oiseau rouge, rebuté par soupçon qu'il volait trop haut ». L'énigme est facile à deviner.

A l'encontre de l'opinion des contemporains, cette partie du dialogue apparaît très inférieure aux autres. L'opuscule n'est certes pas de la même valeur ni de la même encre d'un bout à l'autre.

Aussitôt après la digression satirique le ton se relève, et les pensées ne jaillissent plus des mêmes cerveaux. Ainsi qu'on l'a fait observer, le canevas passait de main en main.

Nous arrivons aux conclusions et au programme de gouvernement proposé. Le thème de la politique étrangère revient. Bayard rappelle l'occasion que l'Espagne a pris du malencontreux siège de Montauban « pour s'emparer du duché de Juliers, des hauts et bas Palatinat. Elle a démêlé à son avantage les discordes de Bohême et Hongrie, fait bouquer les potentats de la Germanie, befflé l'Angleterre, enfin s'est emparée de la Valteline ».

Il analyse clairement l'importance de cette perte. Ce n'est pas à ses yeux parce que l'Espagnol nous bouche le passage pour aller en Italie : « Plût à Dieu que nous n'y allions jamais. Mais il faut exagérer l'importance de cette perte pour des points considérables. Le premier, que l'invasion de ce pays attire à soi la conquête de l'Italie, qui est un grand redoublement de force à la maison d'Autriche... Le second, c'est que tout ainsi que l'usurpation de la Valteline a donné le joug aux Grisons, la perte des Grisons attire avec soi la ruine entière de toutes les ligues de Suisse, et ouvre le chemin à l'Espagnol pour parvenir au dessein qu'il a de la Monarchie de l'Europe... Par le moyen des Suisses il ne manquera plus de gens... pour faire de grosses armées. »

Suivent des conseils tout aussi pertinents. C'est toujours Bayard qui les adresse à la France : « Il ne faut pas envoyer le maréchal de Bassompierre ni le duc de Bellegarde en Espagne.

Ce n'est que dépense inutile et perte de temps, car si cette affaire se mène par négociation, elle tombera infailliblement en perdition. Je ne suis point d'avis non plus de faire guerre ouverte ni à l'Espagne ni à la maison d'Autriche. Mais vous devez, Madame, assister à bon escient vos alliés, les faire mouvoir tant en Allemagne qu'en Italie ; envoyer vers eux toute la Noblesse et les soldats qui cherchent les armes ; ne plus permettre qu'ils aillent servir les Ibériens ; donner de bonnes instructions à vos ambassadeurs et les châtier rigoureusement si ils ne les exécutent mieux que par le passé... et reculer de vos conseils tous ceux qui ont l'haleine espagnole. »

Richelieu n'agira pas autrement.

C'est maintenant au tour de l'Hospital de conseiller la France sur la conduite des affaires intérieures :

« Pour à quoi remédier, mon opinion serait que tous les officiers de la Couronne et les Parlements vous donnassent, le plus promptement et succinctement que faire se pourrait, leur avis par écrit sur l'état de votre indisposition, afin d'obliger par là le général (1) à repousser un mal qui regarde le général. Et d'autant que le secret est l'âme des Conseils vous devez choisir quelque petit nombre de vos plus confidents, tant pour examiner lesdits avis que pour composer un élixir pour appliquer aux douleurs plus pressentes...

« Eloigner de vos conseils, tous ceux que l'on soupçonne pour émissaires de la faction étrangère. Régler vos finances, rechercher ceux qui ont volé votre domaine et les deniers de la Couronne. Rejeter dorénavant tous ces moyens extraordinaires que l'on invente pour en recouvrer, et sont tous à la foule du Roi, de l'Etat et du peuple...

« Ne permettez plus que l'indépendance de la Couronne tombe en question problématique. Obviez aux factions des Grands. Fuyez comme la mort les guerres civiles. N'y entrez légèrement sous l'auguste prétexte de religion... Jetez les fondements d'une ferme paix, et pour y parvenir travaillez à ce que le Roi et la Reine sa mère se conservent en une parfaite intelligence ; car, par cette union, acquerrez un perdurable repos, et coupez la gorge à toutes les factions... »

(1) Ce terme désigne l'ensemble des Français. Au XVIIIe siècle on dit encore « le général de la paroisse » pour « l'assemblée générale » des paroissiens.

Ce qu'on pourrait dire de cette page si différente des précédentes, de cette fresque, à la fois large et sobre, de la tâche à remplir, et de ces propositions simples et fermes, c'est qu'elles sont dignes de la pensée et même de la plume du grand homme d'Etat qu'on allait voir, une fois à l'œuvre, exécuter de façon ponctuelle le plan ainsi tracé.

A quoi la France dolente répond : « J'ai grand peur, l'Hospital, de ressembler à un paralytique qui demeura à guérir faute de rencontrer un homme qui le pût jeter dans la piscine ; ce n'est que Dieu m'en suscite un par miracle. »

Puis, s'adressant au Souverain lui-même, elle conclut, non sans esprit, au sujet du programme suggéré :

« Si vous le faites, vous vivrez glorieux, et je chanterai vos louanges.

« Sinon, je dirai avec Nostradamus :

L'Almanach n'a pas rêvassé
Quand il a dit que cette année
La France serait gouvernée,
Aussi mal que par le passé.

Sa Majesté Louis XIII n'eut qu'à se louer d'avoir entendu cet avis et suivi les conseils de son Cardinal.

ALEXANDRE LEFAS.

UN GRAND MARIAGE SOUS LE CONSULAT

Au mois d'août 1800 débarque à Marseille un officier français rescapé de l'expédition d'Egypte, le général Junot, qui avait été fait prisonnier en mer par les Anglais, conduit à Chypre, puis bientôt échangé contre neuf maîtres de bateaux marchands et un capitaine de corsaires : c'est dire l'estime dans laquelle le tient Bonaparte.

A la vérité, c'est un de ses plus vieux compagnons d'armes. Né en 1771, en Bourgogne, d'une famille de petite bourgeoisie, engagé à dix-sept ans, il s'est tout de suite fait remarquer par son héroïsme et son cran. Bonaparte a rencontré au siège de Toulon ce grand garçon blond aux yeux bleus, taillé en Hercule, impulsif, casse-cou, que ses camarades ont surnommé *La Tempête* et qui, déjà, se révèle comme un des plus beaux sabreurs de l'armée. Il l'a pris sous ses ordres, l'a fait nommer officier, et, depuis cette époque, Junot lui a voué une admiration frénétique. Bonaparte qui l'a distingué, qui l'a tiré du rang est son « homme » pour la vie. Lorsque Napoléon a été enfermé au Fort carré d'Antibes, il a demandé à partager sa captivité, « celle-ci dût-elle être éternelle ! » Plus tard, il l'a suivi à Paris, il a vécu en sa compagnie les mois de misère, quand le général sans emploi végétait sur le pavé de la capitale, il l'a aidé des subsides que lui envoyait de Bourgogne son vieux père, puis, quand la fortune a de nouveau souri à Bonaparte, il l'a accompagné sur tous les champs de bataille d'Italie, gagnant chacun de ses grades par sa même intrépidité, son même courage indomptable.

Entre deux combats il a mené la vie brillante de ses camarades à Milan, à Turin, à Venise, ajoutant à ses prouesses guerrières des prouesses galantes, fréquentant les lieux de plaisir, les théâtres, les tripots. Bourreau d'argent déjà, il dépense sans compter, jetant sa solde à tous vents, jouant un jeu d'enfer, se faisant remarquer par le luxe de ses équipages, vaniteux, désireux de briller dans tous les domaines. Le type même des futurs généraux de l'Empire.

En Égypte il s'est couvert de gloire sous les yeux de son idole, repoussant à Nazareth 30.000 Turcs avec 300 hommes, exploit dont Bonaparte l'a remercié publiquement par une citation magnifique et en le nommant général. N'ayant pu, à son grand regret, faire partie du petit groupe de fidèles que Napoléon a emmené avec lui lorsqu'il s'est échappé, ce qui lui a fait « manquer » la bataille de Marengo, il a pris le parti de fuir à son tour, et, après s'être fait maladroitement prendre par la flotte anglaise, il a débarqué en France.

A peine à Paris, il court à Malmaison où se trouve le Premier Consul. Entrevue émouvante, celle de ces deux frères d'armes qui se revoient après tant de dangers subis en commun.

— Alors, tu as été assez sot pour te faire prendre par les Anglais, lui dit Bonaparte en lui pinçant l'oreille. Enfin, tu en es sorti. Et, maintenant, que comptes-tu faire ? Veux-tu que je t'envoie à l'armée du Rhin, avec Moreau ? (1)

Déjà, Bonaparte songerait à se séparer de son fidèle ! Junot en tremble d'émotion. Le Premier Consul se met à rire.

— Non, sois tranquille. J'ai mieux pour toi : te nommer au commandement de Paris.

En voyant que Junot hésite encore :

— C'est une place de confiance, lui dit-il plus bas. Ma sûreté personnelle est tellement menacée que j'ai besoin à mes côtés d'un homme de choix, d'un homme à moi. Il te faudra de la prudence, énormément de prudence, de la réflexion, du sang-froid. Il faudra te vieillir de dix ans, mon cher.

Il connaît l'impulsivité de Junot, ses engouements, ses foucades. Et il ajoute !

— Il faudra aussi te marier, et tout de suite, car tu vas avoir une situation où il te sera indispensable de tenir un grand

(1) *Mémoires* de la duchesse d'Abrantès. Ed. Garnier, T. II, p. 189.

état. Aussi, crois-moi : épouse une femme riche, la plus riche possible.

Il n'ignore pas non plus la facilité que possède Junot à jeter l'argent par les fenêtres, mais cela ne lui déplaît pas, car déjà il songe à s'entourer d'un personnel civil et militaire qui tienne son rang et donne au nouveau régime un véritable éclat. Mais l'argent est indispensable.

Junot n'hésite plus : les désirs de son maître sont des ordres, et, au reste, être commandant de Paris à vingt-neuf ans est une assez belle réussite. Aussitôt, il se met à l'œuvre. En arrivant dans la capitale il était descendu chez Méot, un très bon restaurateur, mais ce n'était là qu'une auberge indigne du poste nouveau qu'il occupe. Un Bourguignon de ses amis lui indique un hôtel à louer, rue de Verneuil. Il s'y rend tout de suite ; la demeure est assez sombre et triste, mais a bon air et lui plaît. Il la meuble avec goût, installe ses chevaux, ses voitures, engage du personnel, remplit sa cave des meilleurs vins... de Bourgogne, naturellement, s'improvise maître de maison.

Reste la femme à trouver. Il va chez une de ses amies, Mme d'Orsay, et lui expose son cas.

— Avez-vous été revoir Mme Permon ? Sa fille vous conviendrait fort bien.

Il se souvient de ce salon Permon où l'a entraîné jadis Bonaparte ; il n'a fait que le traverser et il a présente à sa mémoire l'image d'une petite fille sagement assise aux côtés de sa mère.

— Mais c'est une enfant ! dit-il.

— Eh ! Laure a seize ans. Je veux la marier, mais sa mère, qui est fort entêtée, s'est avisée pour elle d'une union qui n'a pas le sens commun ; elle voudrait la donner à un homme d'âge qui pourrait être son père ! Je suis en train de la dissuader. Attendez un peu !...

Cependant le soupirant Junot continue sa campagne : après avoir été chez Mme d'Orsay, il a rendu visite à Mme Hamelin, l'ancienne Merveilleuse à laquelle il a conté son embarras :

— J'ai ce qu'il vous faut, s'est-elle écriée tout de suite, la petite Permon.

Décidément c'est une gageure : toutes les forces de la nature sont conjurées pour lui faire épouser cette jeune fille. De bonne grâce, il va tenter sa chance, et, ayant revêtu son plus bel uni-

forme, se présente chez Mme Permon : c'est le 21 septembre 1800, date fatidique pour la future duchesse d'Abrantès.

Cette Mme Permon qui surgit ainsi dans l'existence du général Junot est la veuve d'un munitionnaire qui a laissé à peu près sans fortune sa femme et ses deux enfants, Laure et Albert. De grande famille, descendante des Comnène qui ont eu dans leurs ascendants dix-huit empereurs d'Orient, très infatuée de cette naissance illustre, Louise-Marie est de plus fort liée avec la famille Bonaparte. Elle était, au moment de son mariage, la voisine à Ajaccio de Laetitia Ramolino qui a épousé Charles Bonaparte, les deux jeunes ménages sont devenus intimes, les enfants jouant ensemble. Puis la vie les a séparés : les Permon sont venus habiter Paris d'où la tourmente révolutionnaire les a chassés. Ils y menaient un assez grand état, mais la mort du père est survenue qui a laissé sa famille presque dans le besoin. Cependant, Louise-Marie n'était pas femme à se laisser abattre pour de misérables questions pécuniaires. Elle est revenue dans la capitale avec ses deux enfants, a loué un joli hôtel rue Sainte-Croix, dans le quartier élégant de la chaussée d'Antin, l'a meublé avec goût et y a donné des réceptions tout le temps du Directoire. D'où vient l'argent ? On ne sait trop : les uns disent que la maison est un tripot, les autres que la beauté de Louise-Marie, qui est réelle, rassemble autour d'elle de nombreux soupirants. Aussi bien ce sont là des questions qu'on ne se pose guère à cette époque invraisemblable où les fortunes se font et se défont chaque matin, où la société présente la plus étonnante des confusions.

Cependant Mme Permon et ses enfants sont demeurés en excellents termes avec tous les membres de la famille Bonaparte : Mme Laetitia est au mieux avec sa vieille amie Louise-Marie, Laure et Albert voient sans cesse Napoléon, Lucien, Joseph et la charmante Pauline. Toutefois, depuis la montée au pouvoir de Napoléon, un léger froid s'est établi dans les rapports entre le Premier Consul et Mme Permon. Cette dernière, qui est demeurée royaliste et qui compte de nombreuses relations dans le Faubourg Saint-Germain, ne veut pas croire au génie du jeune général et l'a dit étourdiment autour d'elle. D'autre part, Bonaparte se méfie déjà des salons des ci-devant qui lui seraient hostiles et ne voit pas d'un très bon œil celui de la rue Sainte-Croix.

Quant à Laure — la future duchesse d'Abrantès — c'est

une charmante jeune fille dont on vante partout la grâce et l'esprit. Sans être d'une beauté régulière, elle a un joli visage que dépare malheureusement un nez de proportions excessives. Assez pâle, très brune, avec de belles dents et de beaux cheveux, elle est bonne musicienne, danse avec infiniment de grâce et l'on sait qu'elle a reçu de son père une solide instruction. Vive, preste, elle a beaucoup d'esprit et amuse tous ceux qui l'approchent. Le général Thiébault, qui l'a connue à cette époque, dit qu' « il est impossible de rien imaginer de plus joli, de plus vif, de plus aimable, vêtue avec une élégance, une fraîcheur qui cadraient parfaitement avec ce que la nature avait mis de coquetterie, de luxe à la former. Elle était charmante et elle m'est restée présente comme la plus gracieuse des apparitions. » Si l'expérience de sa triste jeunesse l'a mûrie, l'habitude de tenir salon avec sa mère lui a inculqué l'usage du monde, a achevé de lui donner de l'aplomb, de l'observation, du savoir-faire. Elle est vraiment née pour jouer un rôle dans la société, pour s'imposer, et elle a à peine seize ans !

***

« Le général Junot, conte Mme d'Abrantès dans ses *Mémoires*, ne pouvait plus mal choisir son jour pour venir chez ma mère : il n'y avait personne de sa connaissance. Tout ce qui s'y trouvait était Faubourg Saint-Germain autant que possible et l'on pense ce que devait espérer d'agrément, au milieu d'un cercle d'émigrés rentrés depuis six mois, un général de la République ! » Mais Junot sait être habile quand il le faut et Mme Permon veille au grain en femme qui en a vu bien d'autres. D'instinct, on évite les sujets brûlants, on ne souffle mot du Premier Consul ; Junot parle de l'Egypte, conte ce qu'il y a vu, les mœurs orientales, les personnages curieux et amuse son auditoire auquel s'est joint Albert, le frère de Laure, qui vient de rentrer, tant et si bien que, mis en goût par ce premier succès, il s'enhardit à proposer aux dames Permon de venir le lendemain voir passer le cortège de la translation des cendres de Turenne du musée des Augustins aux Invalides. Il défilera quai Voltaire et le général les installera à l'hôtel de Salm (Grande Chancellerie de la Légion d'honneur actuelle) d'où elles seront aux premières loges. Elles acceptent et il se retire, ravi.

Sans doute Laure a-t-elle déjà fait une forte impression sur lui, car, le voilà préparant tout en hâte à l'hôtel de Salm, choisissant un grand salon avec deux fenêtres bien placées, faisant porter près de l'une d'elles une bergère commode avec des tabourets, des oreillers, tout ce qu'il faut pour une femme âgée et malade. Que de prévenances ! Mais aussi quelle fierté pour lui, qui dirige la cérémonie en sa qualité de commandant de Paris, de se laisser admirer dans toute sa gloire par sa future fiancée ! Le cortège passe devant leurs yeux admiratifs, impressionnant avec son escorte d'invalides, de vieux soldats conduisant le héros à sa dernière demeure. « Lorsque le général Junot défila devant nous, dit Laure, il nous fit un salut qui nous fit fort regarder par ceux qui nous entouraient ». Elles ne sont point seules, en effet, à l'hôtel de Salm, d'autres privilégiés se pressent dans les appartements voisins dont la curiosité est fort excitée en voyant le général se retourner pour saluer encore la vieille dame enfoncée dans sa bergère qui lui répond par un signe de la main.

— Qui est-ce ? Qui est-ce ? chuchote-t-on.

Et Laure entend quelqu'un — l'homme renseigné des foules — qui affirme à voix haute :

— C'est la veuve du maréchal de Turenne.

Si le mot n'est pas authentique (il faut toujours se méfier avec Mme d'Abrantès) on avouera qu'il est assez drôle.

Le lendemain, Junot revient rue Sainte-Croix, on le garde à dîner, le surlendemain il fait de même et les jours suivants durant plus d'une semaine. Il paraît de plus en plus joyeux, de plus en plus empressé auprès de la jeune fille, mais il ne se déclare toujours pas. Et les langues des bonnes amies commencent à marcher : un tel empressement, une telle assiduité, mais Laure est fiancée ! « Alors, tu vas te marier, lui dit Mlle de Caseaux, une de ses meilleures amies, et tu ne m'en dis rien, c'est ainsi que tu m'aimes ! » Laure proteste en rougissant, mais les mères viennent à la rescousse : « Vous mariez votre fille, chère amie. Quel bonheur ! » Louise-Marie trouve cette histoire fort déplaisante, elle se dispose à interdire sa porte à Junot lorsque celui-ci lui demande un entretien particulier et tout à trac, sans préparation, sans circonlocution, lui jette à la hussarde :

— J'aime votre fille, chère Madame, et je viens solliciter sa main.

— Mais vous savez qu'elle n'a pas de dot et qu'elle aura à ma mort très peu de fortune.

— Qu'importe ! Je l'aime.

Comment résister à un tel homme ?... Mais quel beau mariage et combien inespéré ! Tout le monde est ravi et les deux fiancés s'embrassent.

— Il faut tout de suite que vous alliez trouver Bonaparte, conseille Louise-Marie, toujours méfiante à l'égard du Premier Consul. Il a son mot à dire et il ne faut pas qu'il soit avisé de votre union par un autre que par vous.

C'est la prudence même. Junot, ivre de joie, court aux Tuileries. Le Premier Consul est à son bureau.

— Mon général, commence Junot, vous avez témoigné le désir de me voir marié. C'est chose faite : je suis fiancé.

— Ah ! Et qui épouses-tu ?

— Une jeune fille que vous connaissez bien, Laure Permon.

Napoléon bondit :

— Laure Permon !... Mais c'est un fort mauvais mariage que tu fais là, mon pauvre Junot. La petite est agréable, mais elle n'a pas de fortune. Je t'avais pourtant dit de prendre une femme riche, tu es un extravagant.

— Je vous demande pardon, mon général, mais moi-même je suis très riche : vous êtes mon protecteur, ma providence. Avec vous, je ne crains rien.

Bonaparte sourit :

— Soit !... Mais as-tu pensé aussi que tu allais devenir le gendre de Mme Permon : c'est une rude tête, méfie-toi ; elle te fera marcher droit.

— Permettez-moi de vous faire observer, mon général, que je n'épouse pas ma belle-mère.

N'importe, Napoléon secoue la tête d'un air incrédule : la vieille mésentente subsiste entre lui et la « signora Palormia, » comme il l'appelait jadis.

— Enfin, puisque tu es décidé, dit-il, et que Laure te plaît, épouse-la. Je te donne 100.000 francs de dot et 40.000 francs pour la corbeille. Adieu, sois heureux !

Et comme Junot prend congé, il lui crie encore :

— C'est égal, tu auras une terrible belle-mère !

***

Mme Permon a eu raison d'engager son futur gendre à aller tout de suite faire part de son mariage à Bonaparte : il est bon, dans cette affaire, de s'assurer de l'atout majeur, car d'autres joueurs peuvent survenir qui auraient intérêt à brouiller les cartes. A peine le bruit des fiançailles de Laure et du jeune général s'est-il répandu dans Paris qu'une intrigue s'ébauche déjà contre cette union, menée par Joséphine.

Ce n'est un mystère pour personne qu'elle est assez en froid, depuis quelque temps, avec les dames Permon ; l'affection que ces dernières portent à Lucien, à Joseph, à Pauline les rangent dans le clan opposé à celui de la femme du Premier Consul. Toujours désireuse de s'assurer des appuis contre sa belle-famille, Joséphine pense que Junot conviendrait bien mieux à la sœur du général Leclerc, Aimée (celle qui, plus tard, épousera Davout). Ainsi se ménagerait-elle des alliés sûrs contre ce Leclerc que Paulette mène à sa guise et empêcherait-elle Louise-Marie de reprendre quelque ascendant sur Napoléon. Elle exécute quelques travaux d'approche auprès de Junot ; elle fait courir le bruit qu'il est ridicule de voir un homme de cette valeur s'unir à une jeune fille sans dot et qui n'est même pas titrée, encore qu'elle « prétende », descendre de quatorze empereurs ! Bref, elle se livre à mille manigances dont M. de Caulaincourt, le vieil ami de la famille Permon, a perçu les échos qu'il vient confidentiellement transmettre à qui de droit. On décide, dans ces conditions, qu'il sera prudent de précipiter le mariage et on le fixe au 30 octobre suivant.

Junot accepte sans discuter ; il veut bien tout ce qu'on veut, il est aux anges. Il ne songe présentement qu'à deux choses : prouver son amour à sa fiancée et dépenser. Sur ce dernier chapitre il a deux concurrents sérieux dans la personne de Laure et de sa mère. Bourreaux d'argent tous les trois, ils s'entraînent mutuellement à cet exercice. Le Premier Consul a promis 140.000 francs ; Junot distribue à la volée les trésors qui lui restent des « souvenirs » rapportés d'Egypte ; Mme Permon se perd dans les comptes fantastiques de ses millions imaginaires, et le brave Albert continue à se livrer à de fructueuses affaires. Vraiment la fortune est avec eux !

Toujours plein de vanité, désireux d'éblouir la ville et la

cour, le jeune général a commandé le trousseau chez les meilleurs fournisseurs en vogue : Mlle l'Olive et Mlle Debeuvry, lingères à la mode, ont été requises d'urgence, ainsi que le fameux Le Roy pour les robes, et la non moins fameuse Mlle Germon pour les chapeaux. Foncin montera les diamants. Tous les matins Junot court la ville en cabriolet et revient le soir, rue Sainte-Croix, les bras chargés de bibelots, de dessins, d'échantillons de toutes sortes ramassés chez Sikes ou au Petit Dunkerque, qui seront les ornements de la future demeure. Il n'oublie pas « sa terrible belle-mère » dans cette distribution de cadeaux, non plus que son beau-frère pour lequel il s'est pris d'une véritable affection. Chaque jour, Mme Bernard, la fameuse bouquetière de l'Opéra, envoie au domicile de Laure une magnifique gerbe de fleurs.

Maintenant que les fiançailles sont officielles, Junot apparaît quotidiennement à la maison, et plutôt deux fois qu'une, gai, plein d'entrain, heureux de vivre. Il apporte les nouvelles toutes fraîches, celles que personne ne connaît encore : épreuves de journaux, bulletins de l'armée, lettres particulières qui suscitent la curiosité de ces dames, qui les amusent, et sur lesquels on épiloguera toute la soirée. Sa situation de commandant de Paris lui permet de savoir bien des choses qu'il confie sous le sceau du secret. Parfois aussi il se tait prudemment.

Cependant, l'époque de son mariage approchant, Junot a fait venir à Paris sa famille et la présente aux parents de sa fiancée et à Laure. Ce sont de braves gens de province, le père Junot âgé d'une soixantaine d'années, sa femme un peu plus âgée que lui, le frère aîné, et deux sœurs mariées ainsi que deux oncles, toute une tribu de Bourguignons qui vient assister aux noces du grand homme de la famille. Le soir même de leur arrivée, on les a amenés rue Sainte-Croix. « C'est ce jour-là, dit Mme d'Abrantès, que j'ai pu apprécier tout ce qu'il y avait de bon, de parfait dans le cœur de Junot. Depuis qu'il venait chez ma mère, il avait pu reconnaître la différence immense qui existait dans les manières, dans les habitudes et surtout dans l'éducation, entre ma famille n'ayant jamais habité que Paris et la sienne n'étant jamais sortie du fond de la province. Il m'aimait trop pour ne pas redouter de trouver en moi un signe qui aurait décelé un sentiment moqueur qui l'aurait rendu malheureux ». Mais Laure, qui est une brave fille et fort avisée, n'a

pas eu besoin qu'on lui fasse la leçon : elle et sa mère ont reçu les Bourguignons avec toute la grâce et l'amabilité désirables, fermant les yeux sur les petits impairs qu'ils peuvent commettre, se montrant accueillantes et déférentes, la jeune fille tout à fait affectueuse pour ses beaux-parents. Ce dont son fiancé l'a remerciée avec une grande effusion.

Il va pouvoir lui prouver sa reconnaissance, car voici que les lingères et les couturières ont achevé leur travail et que la corbeille de la fiancée fait son apparition. Quelle splendeur ! C'est un trousseau de princesse. Depuis le mariage de Mlle de Doudeauville avec M. de Rastignac qui a fait époque, depuis la Révolution, on n'a jamais contemplé à Paris pareil spectacle et les petites amies écarquillent leurs yeux devant les richesses de leur compagne.

D'une malle en gros de Naples rose brodé de chenille noire toute parfumée de peau d'Espagne, s'échappe une quantité de petits paquets noués avec des faveurs roses ou bleues. Chemises gaufrées, brodées par Mlle L'Olive, peignoirs de mousseline de l'Inde, camisoles de nuit, canezous du matin, bonnets de nuit, bonnets du matin de toutes les couleurs, de toutes les formes, tout cela garni de valenciennes, de malines ou de point d'Angleterre, c'est un écroulement de linge du plus haut prix. Dans une autre corbeille énorme se trouvent les châles de cachemire, les voiles, les garnitures de robes en points à l'aiguille et en points de Bruxelles, les robes de blonde blanche, de dentelle noire, les pièces de mousseline de l'Inde, les pièces de velours ou étoffes turques que le général a rapportées d'Egypte, la robe pour le mariage, les « robes de représentation », les robes brodées en lamés d'argent. Et puis des rubans de toutes les largeurs, de toutes les couleurs, des sacs, des éventails, des gants, des essences de Fagon, de Riban, des sachets de peau d'Espagne et d'herbe de Montpellier. De chaque côté de cette corbeille on a placé deux « sultans ». « Dans le premier, dit-elle (1), étaient deux nécessaires, l'un renfermait tout ce qu'il faut pour la toilette des dents et des mains, en objets en or émaillé de noir, l'autre contenait tout ce dont une femme se sert pour travailler : un dé, des ciseaux, un poinçon, tout cela en or également, et entouré de perles fines. Dans l'autre « sultan » étaient l'écrin et une lorgnette

(1) *Mémoires*, T. II, p. 355.

en écaille blonde et or avec deux rangées de diamants. L'écrin renfermait une fort belle rivière de chatons, une paire de boucles d'oreilles également en chatons, montés en forme de roue, comme c'était la mode alors ; six épis et un peigne, moitié perles et moitié diamants, qui, en raison de l'énorme quantité de cheveux que j'avais alors, était presque aussi grand qu'on le ferait aujourd'hui. Dans le même écrin était un médaillon carré entouré de perles fines dans lequel était un portrait du général Junot peint par Isabey. Mais, en bonne foi, il était de taille à être attaché plutôt à une galerie que pendu au cou. Enfin c'était la mode... Dans le même « sultan » rose et à côté de l'écrin étaient de superbes topazes que le général avait rapportées d'Égypte (toujours les « souvenirs ») et dont la grosseur était fabuleuse, des cornalines orientales à plusieurs couches et des pierres gravées antiques. » La *bourse des épousailles*, qu'il était d'usage que le fiancé offrît à sa fiancée, était en chaînons d'or rattachés par une petite étoile émaillée de vert ; la somme qu'elle contenait était en billets de la Banque de France — grande nouveauté alors — « recouverts de cinquante louis en sequins de Venise ». Ouf !... Pour des gens ruinés à fond quatre ans auparavant, c'est une assez jolie réussite...

Cependant, la date de la cérémonie approche et voilà tout à coup un incident imprévu qui bouleverse les hôtes de la rue Sainte-Croix. Junot avait pour ami un certain Duquesnoy qui était maire du 7e arrondissement lequel était alors situé dans le quartier Saint-Antoine et il demanda à Laure si elle ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'il les mariât civilement. Elle lui répondit que, pour elle, elle n'en voyait aucun, que le seul ennui était la course un peu longue pour sa mère qu'il lui faudrait faire pour revenir du quartier Saint-Antoine à Saint-Louis d'Antin, leur paroisse, laquelle se trouvait en face de chez eux. Junot ne dit rien, eut l'air un peu embarrassé, et, quand elle se fut éloignée, il demanda à sa future belle-mère si, vraiment, son intention était de faire célébrer un mariage religieux. Mme Permon fit un bond.

— Comment ! s'écria-t-elle. Vous me demandez si je veux passer par l'église ? Ah çà, mon cher, nous prenez-vous pour des incroyants, des adeptes du mariage sans-culottes ? Nous sommes des catholiques — comme vous, du reste — et nous prétendons le demeurer.

Tout son sang n'a fait qu'un tour : la descendante des Comnène se dresse, outragée.

— Cependant, ose-t-il avancer, Mlle Laure...

— Eh bien ! faites-la venir, et vous verrez ce qu'elle vous répondra.

La jeune fille est rappelée. Elle paraît stupéfaite lorsque son fiancé lui avoue qu'en demandant sa main il n'avait nulle intention de contracter un mariage religieux, qu'il ne pouvait ainsi se donner en spectacle à tous les badauds, que sa situation officielle, ses convictions républicaines, etc... Elle ne veut pas en entendre davantage :

— Jamais ! dit-elle, toute pâle et déjà tremblante, je n'accepterai le seul mariage civil. Soyez assuré que notre union n'aura pas lieu si nous ne passons pas par l'église.

Et elle court s'enfermer dans sa chambre où elle a une longue crise de sanglots.

Quelle affaire ! Tout le monde s'en mêle. Enfin, Albert a une discussion de plusieurs heures avec Junot et revient, triomphant, en disant qu'il l'a décidé, mais que le général désire que le mariage ait lieu à minuit. Laure y consent, mais Mme Permon le voudra-t-elle ? Elle le veut bien, dit-elle d'un air pincé, mais elle en profite pour exiger de son futur gendre qu'il demande pardon à sa fiancée d'avoir ainsi douté de ses sentiments.

— Allons ! à genoux devant elle ! Et toi, donne-lui ta main et ta joue pour le récompenser.

Etourdi, accablé, lui aussi, par le chagrin, physionomie bouleversée, le pauvre Junot s'exécute, et, tout paraissant réglé, on va finir la soirée au théâtre et applaudir Talma dans Oreste.

Le 30 octobre 1800, dès le matin, on commence la toilette de la mariée. Elle a une robe de mousseline de l'Inde brodée au plumetis et en points à jour avec de longues manches. Sur sa tête elle a un bonnet en point de Bruxelles monté par Mlle Despaux avec une petite couronne de fleurs d'oranger d'où part un long voile en point d'Angleterre. A onze heures, le général arrive avec sa famille et ses deux témoins, son aide de camp, le capitaine Lallemand, et un peintre, M. Bardin. Ceux de Laure seront le comte de Villemanzy, ami intime de son père, et M. Laquion de Bois-Crozy. Son tuteur, M. Brunetière, lui servira de père et l'on s'enorgueillit de compter dans le cortège l'oncle de la mariée,

le prince Démétrius de Comnène, venu tout exprès de Munich.

Au moment de partir pour la mairie, on voit deux « forts » et des dames de la Halle qui fendent la foule des curieux et demandent à être introduits. Ils apportent chacun un superbe bouquet, hommage au commandant de la place de Paris. « Nous partions pour la mairie, dit-elle, accompagnés de leurs vœux bruyants et au bruit des cris répétés de « Vive la mariée ! » M. Duquesnoy, le maire, leur évita l'ennui d'un long discours, se bornant « à quelques phrases bien senties ». Puis, l'on rentra à la maison. Lorsque minuit fut près de sonner, on repartit : malgré l'heure avancée, la rue était encore pleine de monde, qui applaudissait à grands cris le cortège se rendant à Saint-Louis d'Antin. Une heure plus tard, les nouveaux époux gagnaient l'hôtel de la rue de Verneuil.

***

Le lendemain même, Junot a voulu donner un grand dîner où il invitera tous ses camarades, pour les faire connaître à sa femme. Cela n'a pas encore été du goût de Mme Permon qui se pique toujours de connaître les beaux usages et qui dit qu'on va prendre son gendre « pour un menuisier qui fait son lendemain de noce à la Courtille ». Mais il a tenu bon. Ce que voyant, Louise-Marie a décidé que le dîner aurait lieu chez elle et qu'elle y inviterait aussi quelques-uns de ses amis, en particulier des membres de la famille Bonaparte.

Laure est ravie d'avoir à sa table tous ces soldats déjà glorieux, dont son mari lui a si souvent parlé. Successivement, elle voit entrer le général Lannes, récemment marié lui aussi, svelte, de haute taille, qu'on a surnommé le Roland de l'armée pour sa bravoure ; Duroc, bien pris de sa personne, un peu plus jeune que Lannes, qui deviendra l'ami très cher de la jeune femme ; Bessières, qui n'est encore que colonel, encore un géant, un Méridional qui a conservé l'accent et qui porte les cheveux en oreilles de chiens de chaque côté de la figure et la queue mince et longue à la prussienne ; Rapp, un cœur excellent sous une écorce rude et un peu grossière ; Eugène de Beauharnais, le plus jeune de tous, attrayant, gracieux, aimable, heureux de plaire ; La Valette, à la tournure burlesque, « manière de Bacchus avec de petites jambes soutenant un ventre qui promettait »

et une figure comique aux petits yeux, « au nez pas plus gros qu'un pois placé au milieu de deux grosses joues, n'ayant plus que de rares cheveux sur le crâne ». Puis, voici Berthier qu'elle est si curieuse de connaître de près depuis le temps qu'elle en entend parler par la fameuse Mme Visconti, sa maîtresse : elle le trouve petit, mal bâti, une tête trop forte pour son corps, des cheveux crépus, des mains laides, bredouillant en parlant, faisant des grimaces. La petite fûtée n'a pas ses yeux dans sa poche ; elle saisit au vol le ridicule des gens et les croque implacablement.

A ces beaux militaires, se sont joints, nous l'avons dit, d'autres convives. Lucien n'a pas pu venir à son grand regret, mais Mme Murat est là, bien qu'elle soit sur le point d'accoucher, cachant sa taille énorme sous une robe de velours noir ; Mme Leclerc d'une beauté toujours triomphante, et Mme Bacciochi laquelle avait présidé, le matin même, une société littéraire de femmes et avait conservé le costume qu'elle avait adopté pour la circonstance, coiffée d'un voile de mousseline brodé en soie de toutes les couleurs, une longue tunique et une guirlande de lauriers qui s'enroulait autour de son corps ! Stupéfaction de l'assistance en contemplant cette manière de déguisement, rires de ces braves qui ne connaissent guère le bon ton et s'en donnent à cœur joie de s'amuser quand il leur chaut.

C'est ainsi que le digne et bon M. de Caulaincourt, l'homme infiniment poli de l'ancien régime, qui a tenu à répondre à l'invitation de sa « petite fille » comme il appelle Laure, se voit traité d'une drôle de façon par cette soldatesque. Rapp, qu'il a rencontré aux Tuileries, l'aborde sans façon :

— Que diable faites-vous ici ?

— Ma foi, lui répond le digne homme, ce serait plutôt à moi de vous faire cette question, car, depuis des années que je fréquente chez Mme Permon, je ne vous ai jamais vu chez elle.

— Allons donc ! Que dites-vous là ? Laissez la place libre. Un jour de noces, les vieux sont en pénitence.

Et, sans façon, prenant à bras-le-corps, le vieillard, il le dépose doucement quelques pas plus loin.

— Colonel ! lui réplique M. de Caulaincourt, nous ne sommes ni assez vieux ni assez jeunes pour des jeux de cette sorte !

Puis, le saluant avec dignité, il offre son bras à la jeune femme en lui disant :

— Voulez-vous venir voir ce qui se passe là-bas ?

Laure, dépitée, rougissant de semblables façons, croit être plus heureuse avec Lannes. Elle amène à lui son vieil ami :

— Général, lui dis-je, permettez-moi de vous présenter M. de Caulaincourt, ancien officier général, estimé et distingué. Comme il se connaît en gloire, il désire faire votre connaissance.

La bonne figure du général Lannes s'embellit à l'instant d'un sourire de cordialité.

— Touchez-là, mon vieux, lui dit-il, en lui secouant rudement le bras. J'aime les anciens, moi. Il y a toujours quelque chose à apprendre avec eux. Et dans quelle armée serviez-vous ? Etiez-vous bipède ou quadrupède ?... Ah ! diable, il me paraît qu'à présent vous êtes dans la *royal-pituite !*

Le fait est que, étonné par les propos du général Lannes, M. de Caulaincourt s'était laissé aller à une quinte de toux qui ne faisait que redoubler.

— Ah çà, qu'est-ce que vous avez donc ? dit le général. Savez-vous que c'est une infirmité et une cause de réforme ? Oh ! *royal-pituite ! royal-pituite !*

Et, se rapprochant de M. de Caulaincourt, il lui frappa légèrement dans le dos comme on le fait aux enfants quand ils tètent trop vite. Le bon vieillard, qui ne savait trop s'il devait rire ou se fâcher, prit le premier parti et remercia le général en lui offrant du sucre de pomme dans une bonbonnière.

— Et la bonbonnière ! Le diablotin !... Oh ! ces officiers de l'ancien régime ! Ils savaient se soigner, les compères ! (1)

Un tel ton dans le salon de M^me^ Permon ! De loin, la descendante des Comnène a vu la scène et elle soupire d'avoir uni sa fille à un homme dont les amis sont si mal élevés. Mais ne faut-il pas faire la fusion entre la vieille société et la nouvelle ? Ce sera dur, tout de même, pense-t-elle, et Laure n'est pas loin de partager l'avis de sa mère.

***

Il convient maintenant, sans tarder, de faire une visite officielle au Premier Consul et à son épouse. Ce n'est pas sans appréhension que Laure envisage cette entrevue : les rapports

(1) *Mémoires*, T. II, p. 395.

entre Joséphine et elle ont été assez tendus depuis l'annonce de son mariage ; elle n'ignore pas les intrigues de cette dernière pour faire rompre ses fiançailles, et, d'autre part, Mme Permon a conservé « sa dent » contre Bonaparte. Il faut néanmoins s'y résoudre, et le ménage Junot prend le chemin des Tuileries.

Joséphine leur a donné rendez-vous pour le soir, à dix heures, après l'Opéra. Ils descendent de voiture au Pavillon de Flore et montent le grand escalier sur les marches duquel ils rencontrent fort heureusement le charmant Eugène de Beauharnais qui, voyant la jeune femme assez troublée, lui dit gentiment :

— N'ayez pas peur, ma mère et ma sœur sont si bonnes !

Eugène les accompagnant, ils pénètrent dans le salon jaune. « En entrant dans ce vaste salon, dit-elle, je ne vis personne d'abord, par l'effet de mon émotion, ensuite parce que la pièce était seulement éclairée par deux faisceaux de bougies placés sur la cheminée et entourés d'une gaze pour adoucir la lumière, ce qui répandait une demi obscurité dans le reste de la pièce... Mme Bonaparte était à cette même place qu'elle occupait alors comme maîtresse de maison bourgeoise et où, depuis, elle s'est assise comme souveraine du monde. Alors elle était là tout simplement devant un métier à tapisserie. De l'autre côté était Mlle Hortense de Beauharnais, aimable, douce, bienveillante jeune fille, si agréable avec sa taille de nymphe, ses beaux cheveux blonds, ses gracieuses manières. Le Premier Consul était debout devant la cheminée, les mains derrière lui et se dandinant comme il en avait déjà pris l'habitude ».

Ses yeux se braquèrent tout de suite sur Laure, inspectant sa toilette, ses mouvements, scrutant les moindres nuances de sa physionomie. Cette revue de détails, loin de la bouleverser, lui rendit tout son aplomb. Elle comprit que, si elle se laissait dominer, elle serait à jamais perdue dans l'estime de Bonaparte, qu'il fallait réagir, et tout de suite, et comme elle avait de l'abattage, l'habitude du monde, et, pour tout dire, beaucoup de toupet, elle tint tête avec une crânerie qui impressionna le maître. Il s'en tira par une plaisanterie :

— Eh bien ! mam'zelle Loulou, lui dit-il, tandis que Joséphine embrassait la jeune femme et l'assurait de son affection, est-ce que vous n'aurez pas aussi une bonne parole pour moi ?

Il lui prit la main, l'attira à lui :

— Général, lui répondit-elle, ce n'est pas à moi à parler la première.

— Bien riposté, dit-il en riant. Et comment se porte Mme Permon ?

— Assez souffrante, général. Depuis deux ans, sa santé est dérangée sérieusement.

— Ah ! Vraiment, j'en suis fâché... Vous lui ferez mes amitiés C'est une bonne femme, mais une tête du diable ! Quelle tête !

On s'assit, la conversation devint générale. Malicieusement, la jeune femme remarqua que Joséphine était fort habile, se gardant de parler de ce qu'elle ne savait pas, et il lui parut qu'elle savait fort peu de choses, que ses dents étaient laides, qu'elle les dissimulait le plus qu'elle pouvait en s'abstenant de rire, qu'elle était très fardée et parfumée à l'excès, qu'enfin elle contredisait souvent la charmante Hortense pour laquelle elle ne semblait pas avoir cette affection sans limites d'une mère pour sa fille.

Napoléon allait et venait dans le salon, s'arrêtant pour prendre une prise de tabac, puis repartant de plus belle.

— J'espère, dit-il, que nous vous verrons souvent, Madame Junot. Mon intention est de former autour de moi une nombreuse famille composée de mes généraux et de leurs femmes. Elles seront les amies de la mienne et d'Hortense. Cela vous convient-il ?... Ah ! Je vous préviens que vous ne trouverez pas ici tous vos beaux amis du Faubourg Saint-Germain qui complotent contre moi et qui me déchirent à belles dents. Au reste, je m'en moque, ils ne me font pas peur !

Il oscillait ainsi toujours entre le désir d'attirer à lui l'ancienne noblesse et la répulsion qu'il avait pour leurs « manigances ».

Laure lui répondit, assure-t-elle, d'une façon fort pertinente, disant qu'elle et son mari ne songeaient qu'à la paix et à l'union. Ainsi cette première entrevue s'était fort bien passée et voilà une jeune femme de plus introduite à la cour impériale et dans l'intimité des souverains. « Ici, Madame Junot, lui dira Napoléon quelques jours après, vous ne devez rien voir, rien entendre et rien répéter. » La malicieuse Laure Permon, future duchesse d'Abrantès, se proposait bien de tout voir, de tout entendre, et qui sait ? plus tard, peut-être, de tout répéter...

JULES BERTAUT.

BORDEAUX,

PORTE DE L'AFRIQUE

Lorsqu'on tourne le dos à la Bourse de Bordeaux dont la majestueuse façade garde encore l'outrage des bombes reçues en décembre 1940 et qu'on franchit les grilles du port, l'atmosphère change du tout au tout. On laisse une ville élégante dans son ensemble et que l'aimable société du XVIII^e siècle retrouverait à peu près telle qu'elle l'a quittée, avec ses maisons qui ont rarement plus de deux ou trois étages, sa « façade » sur la Garonne, cette ligne noble des quais conçue par Tourny et exécutée par Portier, qui s'étend depuis la porte de Bourgogne jusqu'un peu au delà de la place de la Bourse (anciennement place Royale) ; mais aussi, il faut bien le dire, avec son manque de confort, ses archaïques tramways qui se croisent dans des artères aussi étroites que la rue Judaïque. On pénètre alors dans un monde nouveau qui évolue continuellement et associe ses efforts en vue d'accroître le mouvement du port par une simplification des moyens de manutention en même temps qu'à l'aide d'un outillage perfectionné des plus modernes. La liaison eau-terre doit être aisée et rapide ; chargement et déchargement doivent s'opérer dans un minimum de temps et avec un minimum de frais. Et c'est ici qu'on se heurte à un premier obstacle : la difficulté pour les navires à fort tirant d'eau de venir jusqu'à Bordeaux, port en rivière ne l'oublions pas, et avant tout dépendant de son chenal d'accès.

Ce chenal en rivière mesure environ cent kilomètres depuis la pointe de Grave jusqu'au pont de pierre — l'unique pont de Bordeaux — ligne sinueuse dont une carte montrerait les profondeurs épousant les parties concaves du tracé. Si la hauteur du fleuve

atteint 8 m. 50 à marée basse dans le port, il n'en va pas de même dans le chenal et cette profondeur d'eau est pourtant nécessaire aujourd'hui, vu la jauge des bateaux qui se présentent pour accoster : 2.000 tonneaux en moyenne contre 1.500 seulement en 1938. Les charbonniers anglais qui importaient alors 3.000 tonnes de minerai sont aujourd'hui remplacés par les *liberty ships* américains qui jaugent 4.800 tonneaux et portent jusqu'à 9.000 tonnes de marchandises. On juge de la différence de tirant d'eau. Notons en passant que les premiers s'en retournaient chargés de poteaux de mines, alors que les derniers venus repartent le plus souvent à vide.

Nous touchons là du doigt les désastres de la guerre. Durant quatre années, non seulement les passes et l'estuaire n'ont pas été entretenus, alors que de puissantes dragues assuraient auparavant un calage qui atteignait jusqu'à 9 m. 50 à Pauillac, mais au moment de la libération, les Allemands ont rendu impossible toute navigation en coulant, à l'aide d'explosifs posés à bord, 202 bâtiments entre Bordeaux et la mer, parmi lesquels le *De Grasse* qui a maintenant repris sa ligne entre Le Havre et New-York. Bordeaux, qu'ils croyaient ainsi paralyser, a été du même coup sauvé et les installations du port n'ont pas souffert. En revanche, celles qui se trouvaient sur le parcours du fleuve ont été systématiquement détruites jusqu'à la mer. Une très grande partie de ces épaves ont été relevées, non pas toutes, et l'on est saisi d'une poignante tristesse à la vue de ces mâts et de ces cheminées qui émergent, tels des bras implorant le ciel, comme on peut les voir encore à la hauteur de Lagrange, à 15 kilomètres de Bordeaux, où les Allemands avaient constitué un barrage fait de deux rangées de bateaux en travers du fleuve, large à cet endroit de cent-vingt mètres, et complété par d'autres unités coulées verticalement. Pour dégager seulement le chenal, par surcroît infesté de mines flottantes, que d'efforts il a fallu ! Mais jusqu'à présent une seule drague a été récupérée, qui attendait encore au début de l'année le gazoil nécessaire à ses essais.

Afin de permettre aux navires de gros tonnage d'accoster à Bordeaux, on est obligé de les alléger en route — au Verdon, à Pauillac ou au Marquis — d'une partie de leur chargement. Ce qui ajoute aux frais de manutention, sans compter le pilotage dans le chenal. Ces navires sont, en outre, contraints d'utiliser la marée haute pour entrer et sortir du port. Ainsi donc, s'il

est possible techniquement de rendre à Bordeaux sa physionomie d'avant-guerre, économiquement le déficit se chiffre par milliards. Durant les années qui ont suivi la libération, on s'est préoccupé avant tout de pourvoir à son équipement, il faut désormais que ce dernier soit utilisé au maximum, mais encore que ses installations deviennent une source de richesse pour le port. La prospérité de Bordeaux en dépend, car la majeure partie de ses industries ont partie liée avec le port où elles trouvent leur principal débouché ainsi que de quoi s'alimenter.

***

Si la ville doit son opulence à la région des « châteaux », c'est-à-dire à ses grands crûs et à leurs propriétaires, son commerce avec les colonies, avec les Antilles en particulier, fut aussi à l'origine de sa fortune. Les relations de continent à continent fourniraient matière à un gros ouvrage. Contentons-nous de rappeler les lettres patentes enregistrées au Parlement de Bordeaux en 1717. La capitale de la Gascogne compte dès lors parmi les ports autorisés à armer des vaisseaux pour les îles et les colonies. Les facilités accordées ici et là-bas, entrepôt et transit, les droits peu onéreux, les franchises assurent au commerce sa charte coloniale. Déjà au siècle précédent des relations avaient été amorcées avec le Brésil et le Canada, mais elles n'avaient pas eu de suite : « Bordeaux préférait approvisionner de ses vins ses clients de Grande-Bretagne et des Pays-Bas. » Il vivait fidèle à ses habitudes et tourné vers son passé : déjà port des vins au Moyen âge, ouvert sur l'Angleterre, son orientation devait influer sur son caractère naturellement casanier. Nous verrons plus loin que le Bordelais n'a rien perdu de ce caractère et qu'il se plaît à demeurer chez lui.

Pourtant, cette même année 1717, le *Saint-Jean-Baptiste*, de 70 tonneaux et 12 hommes d'équipage, s'éloignait des rives de la Garonne et faisait voile vers la Guinée. « En 1740 — écrit M. Henri Vézia, descendant d'un de ces hardis pionniers qui s'élancèrent à la conquête au XIX^e^ siècle — il n'y a sur les côtes de Guinée que trois navires bordelais. Ne demandons pas trop quelle traite ils y font. Pas celle des arachides, bien sûr. Celle des Noirs. » Passée la tourmente révolutionnaire, l'heure va pourtant sonner. Justin Devès débarque à Saint-Louis-du-Sénégal en

1810. Six ans plus tard, le pilotin Calvé, échappé par miracle au naufrage de *la Méduse* se met en devoir d'illustrer son nom. Après eux, Louis-Hubert Prom et Hilaire Maurel fondent un comptoir à Gorée, un autre à Saint-Louis et vont développer sur place la culture de l'arachide. La première huilerie bordelaise n'a pas d'autre origine. Deux autres sont nées depuis ; une troisième est située dans la région. Elles comptent parmi les principales industries du pays avec les usines de conserves, les potasses, les engrais chimiques et les chantiers de construction : Forges et Chantiers de la Gironde, Union commerciale de Bordeaux-Bassens, etc....

L'élan est désormais donné ; au cours du XIX^e^ siècle, « les fanions bordelais ne cesseront plus de se déployer » en A. O. F. Il en va de même aux Antilles et plus anciennement encore, puisque déjà, à la fin du XVII^e^ siècle, elles « produisaient quatre fois plus de sucre que la Métropole ne pouvait en consommer, et que, le 24 janvier 1713, une ordonnance dut interdire le commerce du rhum à cause de son abondance ». Sucre et rhum continuent de nous venir des Antilles, si la vanille et les bananes sont aujourd'hui monnaie d'échange avec les Etats-Unis qui fournissent, en contre-partie, les denrées que la France n'est plus en mesure d'exporter.

Bordeaux, tête de ligne des grandes voies de pénétration dans nos colonies, doit résolument tourner ses regards et ses efforts vers celles-ci. Ses exportations de vins sont désormais insuffisantes à le faire vivre, mais le Maroc est à ses portes. Déjà celui-ci nous alimente en primeurs, en agrumes, en fruits, quatre ou cinq fois plus qu'avant guerre. Les cafés de la Côte d'Ivoire, les arachides du Sénégal continueront de fournir un appoint précieux. D'autre part, les voies d'accès vers l'intérieur de la France doivent être hardiment poussées. Sa situation, au confluent de la Dordogne et de la Garonne, lui ouvre déjà un vaste champ commercial, tandis que son activité s'étend à la vallée de la Loire, voire jusqu'en Suisse. On imagine de quel secours serait pour lui la construction, depuis si longtemps projetée, du canal des Deux-Mers. Mais la question dépasse le cadre local : il s'agit d'un problème de gouvernement.

Telle est, dans ses grandes lignes, la situation maritime et économique de Bordeaux. Voyons maintenant ses installations dans leur détail, au fur et à mesure qu'elles se présentent à nous.

***

En partant de la Bourse et en suivant la ligne des quais vers Bacalan, nous trouvons d'abord de petits hangars sans étage, et couverts d'une plate-forme où l'on décharge le matériel qui ne fait que passer. A quai s'alignent, selon leur habitude d'emplacement, des navires hollandais, suédois, norvégiens. Ces derniers offrent une image de rajeunissement, comme s'ils appartenaient à une marine nouvelle. Actionnés par des moteurs Diesel, ce sont des cargos légers et comme ramassés sur eux-mêmes qui jaugent à peine 700 à 800 tonneaux, se déplacent rapidement et doivent bien tenir la mer. Justement l'un d'eux largue ses amarres, il va s'éloigner sans bruit, ne laissant sur le quai qu'une femme de marin, silencieuse elle aussi... Illustration pour une page de Mac Orlan.

Cela sans doute n'ajoute pas à l'agitation fébrile du port. On aimerait aussi plus de couleur, mais peut-être le romantisme a-t-il tout gâté. Personne ne reste inactif, pas même les inévitables douaniers qui arpentent les quais. Ces navires qui remonteront tantôt vers le nord viennent ici compléter leur chargement en marchandises diverses. Plus loin sont les hangars à ciments, matériaux de construction, pièces détachées destinés à l'Afrique. Ils sont séparés du fleuve par une double voie de chemin de fer et par des grues sur rail d'une puissance de 3 tonnes qui manœuvrent avec une grande aisance. Si la charge dépasse leur capacité, deux grues conjuguent leur travail. Le port autonome possède aussi des grues flottantes auto-motrices : une de 15 tonnes et une de 60 tonnes. Avant-guerre, il y avait encore celles de 30, 100 et 300 tonnes, ces deux dernières non auto-motrices. On envisage de remplacer celle de 30 tonnes par deux de 12 tonnes plus mobiles.

D'anciens chalands de débarquement, utilisés aujourd'hui comme transports de rivière, sillonnent la Garonne où des mariniers draguent à bon compte le gravier dont ils ont besoin. De l'autre côté on aperçoit les bâtiments neufs des Grands Moulins où les opérations de déchargement se font par aspiration du grain qui est conduit directement dans les silos. A côté de nous, le *Maine* débarque du café de la côte occidentale d'Afrique. Séparée de lui par de nouveaux cargos norvégiens, la *Coubre* charge du bois de futaille à destination de l'Algérie. Sur notre gauche, des hangars

plus spacieux sont élevés d'un étage en retrait de leur plate-forme.

Nous abordons maintenant au lieu de stationnement des paquebots, propriété des grandes compagnies : la « Transat » qui fait régulièrement le trafic Bordeaux-Casablanca avec le *Marrakech* qui est doublé, à la belle saison, par un navire étranger. Ce n'est pas sans une pointe d'amertume qu'on écrit cela. Mais, outre le grand nombre de bateaux coulés ou mis hors d'état par l'occupant, nous sommes obligés d'avouer que la France ne construit pas assez. L'une des dernières unités des « Chargeurs Réunis » que nous verrons plus loin achevant sa toilette, le *Foucauld* — un nom si français ! — lui a été livré le 30 juin dernier par la firme anglaise Swan Hunter and Wigham Richardson.

Le *Cap-Saint-Jacques* appartient à cette série des « caps » qui, avant-guerre, importaient d'Indochine du caoutchouc, du riz, etc... Le *Foucauld* et le *Brazza* font le service de l'Afrique et de l'Amérique du Sud. Ils se ressemblent comme deux frères, mais le premier, qui doit partir demain, fait presque honte à l'autre par sa coquetterie. Que c'est beau, un navire bien briqué, invitation au voyage, enchantement de l'imagination !

Avons-nous suffisamment montré le trafic sur les quais de la rive gauche ? Bordeaux n'offre pas la physionomie du Havre ou d'Anvers, le raccourci de Rotterdam. Ses opérations s'échelonnent sur 12 kilomètres ; Queyries, Bassens y prennent une part active sur la rive droite, nous aurons l'occasion d'y revenir plus loin. Nous avons tout de même parcouru 3 kilomètres, sans presque nous en apercevoir, jusqu'aux écluses que nous allons franchir à gauche pour entrer dans les bassins à flot.

Ceux-ci, qui servaient de base aux sous-marins allemands et italiens, ont cruellement souffert des bombardements alliés. Des quais entiers ont été arrachés. De gros travaux durent être entrepris pour dégager les bassins remplis d'épaves. Là encore on a mis les bouchées doubles et l'activité fiévreuse qui ne cesse de régner fait oublier momentanément la désolation du quartier d'alentour. Car l'on peut bien penser que les seuls bassins n'ont pas été bombardés. Bacalan ne fut pas épargné. Hélas ! c'est à peine si l'on voit fleurir de nouvelles constructions parmi les ruines.

Ici se trouvent réunis les ateliers du port autonome et le bruit des marteaux le dispute au grincement des treuils. Un morutier se fait réparer en attendant le départ. Bordeaux est, en effet, un des plus grands centres du commerce de la morue. Ses pêcheurs

aguerris ne se contentent pas de s'aller approvisionner à Terre-Neuve ou en Islande, ils poussent jusqu'aux bancs plus éloignés du Groënland et du Spitzberg. Sans doute, les pêches d'aujourd'hui ne sont plus ce qu'elles étaient avant-guerre : « Bordeaux exploitait annuellement 25.000 tonnes de morues ; 17.000 à 18.000 étaient écoulées en France, le surplus aux colonies ou à l'étranger. » Nous arrivons tout de même à la moitié de ce chiffre, en progression sur 1947.

Le déchargement se fait par trottoirs roulants et les marchandises sont directement conduites vers les hangars. Les produits naturels se donnent ici rendez-vous : bois, lièges, térébenthines fournis par les Landes. Les incendies répétées dans cette région préoccupent à juste titre les esprits réfléchis. Les propriétaires sont las de replanter et l'on trouve à présent de grandes étendues désertes... Fait à signaler, le mouton réapparaît dans les Landes.

En dépit des ravages causés par le feu, les poteaux de mines s'accumulent sur le carreau. De tous côtés s'élèvent de véritables pyramides : postes d'exportation vers le Pays de Galles principalement. Les navires anglais sont lestés par des grues sur portiques de 4 à 5 tonnes qui servent en même temps les trois cales du bateau. Leur grappin s'ouvre comme les deux pinces d'un crabe qui enserrent peu à peu, par secousses, ce qu'elles peuvent contenir. Une des autres attractions, si l'on ose dire, c'est la grande cale sèche où s'allonge l'*Ile-de-Ré* qui fait le service de la Martinique. Deux autres cales sont encore exploitées par le port autonome, mais notre attention est attirée ailleurs : c'est une drague en action dont les godets font un vacarme qui n'a de comparable que les cris d'animaux qu'on égorge dans un abattoir.

Ici encore, des navires en réparation : c'est le *Formose* qui appartient aux « Chargeurs Réunis » et fait route habituellement vers l'Amérique du Sud ; c'est un chalutier-morutier qui a besoin d'être repeint. Un autre bateau vient d'entrer dans les bassins où il va attendre son tour. Il semble en piteux état. Sur la droite, une sorte de casemate énorme nous intrigue : pour mieux cacher leurs sous-marins — du moins le pensaient-ils — les Allemands ont coulé une hauteur de 10 m. 50 de béton armé sur l'emplacement de onze cales sèches dont six ont pu être dégagées. On y fait de petites réparations à des remorqueurs, chalutiers et engins de servitude. Pour le reste, on a renoncé à le démolir, cela eût coûté

trop cher et demandé trop de temps, et on utilise l'intérieur de cette « forteresse » comme ateliers et magasins.

Il nous reste à parcourir les installations de la rive droite et c'est en voiture que nous allons franchir le pont de pierre, construit sous Napoléon Ier, le seul, avons-nous dit, qui joigne les deux rives et assure la liaison avec le nord.

***

De l'autre côté, nous avons montré la ville appuyée sur la Garonne dont elle épouse la courbe. Sur ce versant, le quartier de la Bastide est adossé à des collines qui se prolongent au-delà de Lormont et sous lesquelles est construit un tunnel pour le passage de la voie ferrée qui va vers Paris.

Quartier d'usines et forte agglomération qui en vit. Là se trouvent les raffineries de sucre, les soufres, les phosphates, les pyrites. Les bords de la Garonne sont sans attrait et l'on n'y rencontre aucun pêcheur à la ligne. En revanche des monceaux de ferrailles, restants d'épaves qui ont été tirés là, y sont demeurés.

Mais voici Queyries, dont la flore métallique se détache sur un ciel gris d'hiver. Ses installations spécialisées pour le déchargement du charbon et des minerais se composent de sept ponts de six tonnes à demi-portique et de vingt-quatre silos. Les grues roulent sur leurs rails, les bennes happent le charbon qui est directement déversé dans les wagons. Durement atteints par les bombardements, les parcs et les engins à poteaux de mines vont être remis en état et les portiques, récupérés, remontés et complétés par du matériel américain.

Plus loin se trouvent les Chantiers de la Gironde — constructions navales et réparations — véritable arsenal qu'on aperçoit mal de la route mais qui offre une large vue perspective quand on passe en chemin de fer. Derrière ses palissades, le *Le Moyne-d'Iberville* (1), sur sa forme de lancement, se présente par la proue. D'ici quelques jours il va être mis à l'eau (2) et son passage de la terre ferme à la rivière où seront achevées ses superstructures interrompra la circulation durant quarante-huit heures. Les voi-

(1) Ce nom : Le Moyne d'Iberville, évoque aux esprits habitués aux choses de la mer une famille d'origine normande qui devait s'illustrer dans les fastes de la marine, après avoir fait souche au Canada.

(2) Lancement effectué le 18 janvier, en présence de M. André Colin, ministre de la Marine marchande.

tures devront contourner les chantiers, empruntant des chemins défoncés par les camions.

Les installations de l'avant-port se terminent pratiquement à Bassens dont l'appontement du Marquis, à 20 kilomètres de Bordeaux, constitue en quelque sorte l'avant-pointe. Bassens, avec ses mille mètres de quais réservés aux matières pondéreuses, ses « portiques desservant une surface de terre-pleins qui comprend, à partir de l'arrière, un réseau de voies ferrées, des ponts de cinquante mètres de largeur, une voie routière, trois voies ferrées bord à quai, un navire et un chaland en couple », ses parcs à charbon et ses hangars de bois coloniaux.

Ici, mieux qu'ailleurs, il est permis de mesurer l'importance de l'apport de matériel américain : 31 grues électriques Wallmann, dont 17 de 6 tonnes de levage destinées à la marchandise en vrac et 14 de 3 tonnes travaillant au crochet. Les colis lourds sont transportées à l'aide d'engins de reprise sur châssis automobiles.

***

L'un des nombreux projets du port autonome consiste en la mise prochaine en service d'un pont-portique de déchargement de charbon, assez bas pour qu'il donne moins de prise au vent qui souffle parfois en tempête. Disons enfin que c'est également sous les ponts concédés de Bassens amont que l'huilerie de la « Croix verte » a sa station de déchargement des arachides par aspiration directe.

Bassens aval reçoit surtout des produits divers et des denrées, exactement comme la rive gauche. A l'extrémité se trouvent les installations de l'U. C. B. B. (Union Commerciale de Bordeaux-Bassens) spécialement aménagées pour recevoir les céréales. Ecrasées pendant la guerre, elles étaient rééquipées à neuf dès juillet 1945, dans un temps record. A peine le cargo a-t-il accosté que quatre pipes aspirent le grain qui est aussitôt pesé et réparti dans les cellules des deux silos situés à l'arrière, d'une contenance totale de 100.000 quintaux. Ces cellules, équipées de bascules automatiques, permettent l'ensachage rapide et un système de bandes transporteuses et d'élévateurs facilite le chargement des wagons ou l'évacuation dans les magasins. Si l'on ajoute que ces différentes opérations peuvent être menées à la cadence de 2.000 à 2.500 quintaux-heure, on comprendra qu'il s'agit là d'une réali-

sation magnifique qui fait honneur à Bordeaux et lui confère l'une des premières places pour l'importation des céréales.

La Société commerciale des ateliers de Bordeaux-Bassens, filiale de l'U. C. B. B., a elle aussi beaucoup travaillé depuis la libération. Si tous ses ateliers ne sont pas encore remontés, des hangars provisoires permettent néanmoins les travaux de forge, de tôlerie, de chaudronnerie, les réparations de navires de petit tonnage et de matériels portuaires. Ce qui nous a le plus frappé au cours de notre visite, c'est la construction d'un chaland destiné à Abidjan (Côte d'Ivoire). Il s'agit là d'un essai des plus intéressants. Plusieurs chalands ont déjà été expédiés là-bas, en pièces détachées, mais le travail de montage s'est révélé d'une lenteur désespérante. Cette fois, tout est rivé sur place ; la difficulté surgira au moment de mettre la nouvelle unité sur sa cale de lancement et ensuite de la transporter.

Le chef d'atelier qui nous fournit ces explications est un homme encore jeune, alerte, qui a installé son bureau de l'autre côté de la route, dans une baraque Adrian, au bord de la rivière, où des cales de petites dimensions ont été aménagées avec des moyens de fortune. L'endroit se nomme Bellerive.

Queyries, Bassens, Bellerive... Les anciens se souviennent du temps où les « gondoles » à moteur partaient de la place de Bourgogne et, après avoir gagné la Bastide, remontaient le fleuve. Le dimanche on poussait jusqu'à Langoiran où l'on s'arrêtait boire le vin blanc. Les « gondoliers » ont-ils fait faillite, faute d'un assez grand nombre de clients ? On ne va plus danser dans les guinguettes étagées le long des rives — la seule qui ait résisté porte trace du passage de l'occupant qui y a laissé des peintures folkloriques — et la place de Bourgogne se nomme place Jean-Jaurès. On n'a pas encore aménagé des habitations et des cités dans ces escales de l'avant-port. Aucun autre moyen de communication qu'un tramway qui s'arrête à Lormont. On peut s'étonner que les frais de manutention soient plus élevés de 10 pour 100 à Bassens qu'à Bordeaux. Mais il ne faut pas oublier que les ouvriers doivent être transportés là-bas depuis le port et que le temps du voyage est du temps perdu.

Cela déroute les meilleurs esprits quand on songe, par exemple, que Bassens, créé par les Américains au lendemain de l'autre guerre, n'a pas vu refluer autour de ses installations portuaires ceux qui les font vivre. On pense communément que les ports

tendent à s'étendre le long des rives et que les populations suivent ; mais il ne faut pas oublier le caractère du Bordelais que nous avons indiqué plus haut, replié sur lui-même et peu soucieux de se déplacer. Cette tendance doit être combattue. Si les environs de la capitale gasconne présentaient une attirance suffisante, ses habitants consentiraient sans doute à abandonner leurs habitudes routinières pour des conditions meilleures de vie. Le terrain ne manque pas où pourraient naître de nouveaux villages. Bordeaux est nécessairement lié à son avant-port : ce dernier doit devenir la grande banlieue, accessible à tous.

Ces réflexions nous étaient suggérées, tandis que nous rebroussions chemin, après avoir fait virer la voiture sur la route qui serpente entre la Garonne et les vignobles de l'Entre-deux-mers. Sur notre droite maintenant s'estompaient les coteaux du Médoc. Nous roulions vers Bordeaux où, peu après, nous nous plaisions à flâner le long des quais qui ne ressemblent que de très loin à ceux de Marseille ou d'Anvers. On n'y trouve pas un caractère cosmopolite ni des bars interlopes. Des ruelles sombres où gîte une population misérable derrière des portes massives qui cachent des corridors sordides, et des balcons ouvragés tapissés de guenilles. Sur les quais en façade, plus de plaques de courtiers ou de transitaires, d'armoiries de consulats que d'enseignes louches Une odeur de chais traîne au ras du sol cependant que de noirs flocons s'échappent des cargos en partance.

Ceux-là s'en vont, remplacés demain par d'autres. Le mouvement des navires a augmenté en un an de 25 pour 100 : 1.960 en 1947, 2.466 en 1948 ; mais leur jauge moyenne est sensiblement plus faible : 2.490 contre 2.220. Si le trafic global des marchandises demeure inférieur à celui d'avant-guerre (300.000 tonnes par mois au lieu de 400.000), les exportations se sont accrues et sont passées de 637.684 tonnes en 1947 à 787.972 pour l'année 1948. Bordeaux continue de lutter.

Les travaux se poursuivent, non pas seulement dans le port et ses annexes, mais au delà. Il est déjà question de remettre en état les appontements de Pauillac et de reconstruire la raffinerie de pétrole. De même au bec d'Ambès. Des ouvrages plus importants de défense contre la mer sont entrepris à la pointe de Grave.

Moins avantagé que la Palice, Bordeaux, mieux équipé, reste notre grand port du sud-ouest.

HENRY HUGAULT.

A TRAVERS LE SAHARA

LES PÈRES BLANCS ET LA TOMBE DU PÈRE DE FOUCAULD

C'est là-bas, très loin, dans le silence des dunes et dans la fraîcheur d'une oasis — la dernière et la plus douce avant d'entrer dans le désert implacable. Une petit église, blanche et naïve comme une prière de novice et construite par les Pères Blancs, veille sur le cimetière situé à quatre kilomètres d'El-Goléa. Et, au sortir de la plaine chauve, les chants d'oiseaux, le gazouillis des sources et cette atmosphère de lumière et de paix qui flotte alentour donnent l'impression d'entrer au paradis.

La tombe du père de Foucauld, depuis 1946, est un mausolée en marbre du Maroc, posé sur le sable, au pied d'un calvaire entouré de cyprès. Derrière s'étend le jardin enchanté des Pères où le vent glisse dans les tamaris en promenant une odeur d'orangers et de roses... Et au bout de l'enclos, le grand Erg commence, avec le moutonnement rosé de ses dunes fuyant vers l'Ouest, pendant des kilomètres et des kilomètres. Le cadre est digne de celui qu'on a ramené là pour y dormir toujours.

Sans doute, eussé-je préféré le retrouver à Tamanrasset où il mourut et où il voulait qu'on l'enterrât. Son cœur, scellé dans le monument de Laperrine, y est resté, mais l'on a confié ici aux Pères Blancs la garde de son corps, afin d'éviter qu'on ne lui rendît un culte profane et prématuré. Car, bien que son ombre claire s'étende sur le tombeau, l'église n'est pas dédiée au père de Foucauld. Elle ne peut pas l'être tant que le procès de béatification ne sera pas terminé. Tous les documents ont été soigneusement réunis à cet effet ; un dossier complet est à Rome, où il dormira dans un coffre pendant cinquante ans, jusqu'à ce

que les derniers témoins vivants aient disparu. Alors, on reprendra l'examen de la cause, et l'on jugera en toute impartialité.

Déjà, les pèlerins affluent. Ils étaient des centaines, venus de France en mars 1938, lors de l'inauguration solennelle de l'église, en présence de Mgr Nouet, préfet apostolique du Sahara, auquel a succédé Mgr Mercier, et de tous les Pères Blancs des territoires du Sud. Mais, ce soir, le petit cimetière est désert ; le soleil s'efface sur les dunes avec une infinie douceur. L'heure nous appartient, propice au recueillement et à la prière.

Un jeune métis, qui travaille dans la palmeraie, nous fait visiter l'église. Les Pères y ont tout fait par eux-mêmes : les plans, les murs, la charpente, la toiture, les vitraux, la décoration. L'œuvre est émouvante, miracle de foi et de persévérance, pur idéal réalisé au jour le jour par ces grands serviteurs de la France avec d'humbles matériaux du pays, ce crépi ocre, ces pierres blanches, ces mosaïques mauresques, et jusqu'à cette coupole resplendissante de lumière, dont les reflets illuminent jusqu'aux moindres recoins.

« Nous avons commencé nos travaux sans un sou, en 1928, m'a dit le père Langlais qui en fut l'animateur. Tout le monde s'est mis au travail et nous avons bâti entièrement l'église — la première du Sahara — avec nos orphelins. »

Ces orphelins, ce sont, pour la plupart, des métis comme notre guide, enfants abandonnés de pères français et de mères indigènes. Les officiers des oasis les confient aux missionnaires qui les élèvent jusqu'à leur majorité avec une subvention du gouvernement. Les Pères accueillent les garçons, les Sœurs se chargent des filles. Quand ils ont dix-huit ou vingt ans, le dimanche, après la messe, les jeunes gens vont chez les Sœurs faire leur cour aux jeunes filles. Puis on les marie et on leur donne, en dot, une maison et un hectare de terrain. Ainsi se fonde une colonie française de jeunes ménages qui forme déjà à El Goléa un village prospère et joyeux, dont on aperçoit les habitations proprettes au bord de leurs jardins, à deux pas de la tombe de l'apôtre. Un vieux cheik musulman, à qui l'on demandait, un jour, ce qu'il pensait de cette façon de faire, répondit sans hésiter : « Je pense qu'il n'y a que Dieu et le marabout chrétien pour donner à des orphelins une maison, un

chameau et des terres. Il est juste qu'il leur enseigne sa foi puisqu'ils lui doivent la vie. »

J'ai visité à Ghardaia, a Ouargla, à El Goléa, les établissements des Pères et les ouvroirs des Sœurs Blanches. Partout, des essaims d'enfants à la peau sombre s'ébattent autour des cornettes et des barbes débonnaires. Tous parlent couramment le français et ils chantent, sous les orangers, les rondes de chez nous. Rien n'est plus émouvant que d'entendre ces petites voix exotiques égrener nos vieux refrains dans le silence saharien et de retrouver, au milieu des lointaines solitudes, l'image de la France si pieusement reconstituée.

Depuis que le cardinal Lavigerie fonda leur ordre magnifique, les Pères Blancs s'en sont allés par le monde. Ils ont choisi, pour s'installer près d'eux, les peuples les plus malheureux, les plus déshérités. En Afrique, leur œuvre est immense, mais leur œuvre saharienne est la plus ingrate et, par là, la plus aimée.

Ils la commencèrent en 1875, à Ouargla. Auparavant, en 1871, les Sœurs Blanches avaient ouvert un hôpital à Laghouat. Avec elles, ils installèrent successivement, dans les oasis, des orphelinats, des écoles, des dispensaires, des ateliers. Suivant l'exemple de leur fondateur en Algérie, ils accueillirent, d'abord, les orphelins abandonnés que les indigènes, ne pouvant se nourrir eux-mêmes, laissaient mourir de faim. Puis, peu a peu, les parents, gagnés par la confiance, leur envoyèrent leurs propres enfants. Actuellement, dans leurs postes du Sahara, quarante-deux Pères et cent vingt-cinq Sœurs environ soignent chaque année plus d'un million de malades et reçoivent près de trois mille élèves filles et garçons.

A ceux-ci, les Pères enseignent le tissage, le tricot a la machine, les travaux sur cuir, l'agriculture, la vannerie, la cimenterie, le décor des faïences, selon les ressources et les exigences locales. Aux filles, les Sœurs apprennent à coudre, à broder, à filer la laine, à faire le ménage et à fabriquer ces beaux tapis algériens dont nous admirons, à Paris, les dessins riches et savants. Après de longues et minutieuses recherches, les religieuses, frappées par la douceur des coloris des tapis persans, sont parvenues à retrouver le secret des teintures végétales employées par les artistes d'autrefois. Et les travaux de leurs

ouvrières peuvent rivaliser avec les plus beaux spécimens anciens. Tout en les dotant d'un métier qui permette à leurs élèves de gagner leur vie et de fonder une famille, les missionnaires, agissant en précurseurs, ont tâché de leur faire pratiquer les différentes formes d'assurances sociales et de secours mutuel afin de les protéger de la misère en ces pays de fatalisme.

L'on ne peut qu'admirer sans réserves la patience et l'abnégation de ces hommes et de ces femmes qui, dans les plus lointaines et dures contrées, travaillent et prient pour la France — seuls, sans famille, sans amis — exilés pour toujours. Quelle pauvreté, souvent, quel dénuement dans leurs ermitages ! Mais quelle grandeur ! Parfois, ils n'ont ni chaises ni tables, ils vivent à la manière des indigènes, d'un peu de mil et de quelques dattes. Et pourtant, ils sont vénérés comme les plus riches et les plus fastueux !

A El Goléa, les trois premiers Pères qui s'aventurèrent aussi loin dans le Sud, en 1876, le Père Paulnier, le Père Bouchard et le Père Menoret, furent massacrés par leurs guides touareg qu'ils avaient soignés et guéris. Leurs successeurs possèdent maintenant, là-bas, une vaste bâtisse entourée de murs blancs, en face du bordj-hôtel. Le Père Langlais en fut longtemps le supérieur. C'est une belle figure de missionnaire, à la grande barbe grise, au geste large, qui fut l'ami du Père de Foucauld. Maintes fois, celui-ci lui proposa de l'emmener au Hoggar.

— Mais je lui répondais que je ne voulais pas aller vivre avec lui, parce qu'il avait trop mauvais caractère, m'a-t-il conté en riant, comme si, de sa sépulture voisine, l'ermite pouvait encore l'entendre.

En réalité, le Père Langlais hésitait à quitter les orphelins qui bâtissent l'avenir et qui fondent une race issue de la nôtre à côté des anciennes races autochtones, descendantes des Garamantes qui vinrent ici au IX^e^ siècle sous les ordres de la belle sultane Barka et dont le vieux ksar médiéval, dressé sur son gour pointu, atteste le passage. Car l'oasis aux milliers de palmiers excita longtemps la convoitise des tribus et des sultans voisins, et changea de mains plusieurs fois.

Ce ne fut qu'en 1883 que les Français y apportèrent la paix et la sécurité. Ils forèrent aussitôt des puits artésiens d'où jaillit une eau limpide et délicieuse. « *Bahar Tahtani* », disent les

indigènes en pointant un doigt fatidique vers le sol, « la mer souterraine qui dort sous les sables. » A El Goléa, il suffit en effet de creuser la terre pour qu'une source s'élance. Et l'on se promène au bord d'un lac de plusieurs hectares où pullulent les poissons qui procurent aux indigènes une nourriture succulente, et dont les premiers spécimens furent apportés en 1892 de Maison Carrée par le Père Macherel. Eussiez-vous cru qu'on péchait à la ligne au cœur du Sahara ?

Ce furent les Pères encore qui installèrent dans leur jardin la première noria à moteur et qui amenèrent la première charrue et la première machine à coudre. Ce sont eux qui depuis deux ans que règne là-bas une famine terrible nourrissent et sauvent littéralement de la mort des milliers de nomades qui tâchent de regagner les centres et de se traîner, épuisés, jusqu'à leur porte. Et cette église qu'ils ont construite non loin du dispensaire qu'animent la science et le dévouement du jeune médecin militaire, est un pur symbole de la charité chrétienne et de la civilisation française, érigé librement en plein Islam fanatique.

*
**

Au sortir du sanctuaire, nous sommes retournés près du mausolée. Le crépuscule, qui assombrit les sables, l'auréole de pourpre et d'améthyste, et l'officier qui m'accompagne lit à haute voix, l'inscription gravée sur la dalle :

DANS L'ATTENTE DU JUGEMENT
DE LA SAINTE EGLISE
ICI REPOSENT LES RESTES DU SERVITEUR DE DIEU
CHARLES DE JESUS
VICOMTE DE FOUCAULD
1858-1916
MORT EN ODEUR DE SAINTETE LE 1er DECEMBRE 1916
A TAMANRASSET
ASSASSINE PAR LES DISSIDENTS SENOUSSISTES
VICTIME DE SA CHARITE ET DE SON ZELE APOSTOLIQUE

Et cette phrase :

« Je veux crier l'Evangile par toute ma vie ! »

D'EL GOLÉA A FORT-MIRIBEL

Au départ d'El Goléa, les amarres sont rompues avec le monde, et l'on aborde les grandes solitudes où seul règne le soleil. Désormais, dans ces immensités de lumière, plus rien n'arrête le regard, et, seule, l'imagination peuple le paysage. Nous traversons le Tademaït, plateau de grès sombre et d'argile, noir, nu, livide, maudit, cadavre de planète quaternaire englou-

tie par les siècles, vieux débris de terre usé, nettoyé, décharné jusqu'à l'os, qui s'effondre sur ses soubassements et disparaît peu à peu dans l'abîme intérieur. C'était, à l'époque préhistorique, une montagne. Ce n'est plus, aujourd'hui que cette carcasse agonisante; et dans mille ou deux mille ans, ce ne sera plus sans doute qu'une cuvette creusée dans le néant sans fond. Tragique destin des terres qui sont mortes au cours des âges et qui, plus jamais, ne renaîtront.

La piste fuit devant nous, droite et mince, à peine visible entre les *redjems*, ces pyramides de pierres assemblées qu'élèvent les nomades pour reconnaître leur route. Parfois, pour trouver un terrain meilleur, le chauffeur de notre camion quitte cette piste et s'engage en plein inconnu. Il ne nous reste plus, alors, aucun point de repère auquel l'œil inquiet puisse s'accrocher. Nous semblons rouler vers la fin du monde. Le mirage nous suit comme un fantôme et, frappés par je ne sais quelle nostalgique réverbération, des cailloux, par place, ont la couleur verte des champs de mousse. Le reg dur, des pierres, toujours des pierres, semées là comment et par quels fantastiques torrents ? Et autour de nous, rien que cet implacable horizon, démesuré, infini, où nous cherchons en vain un signe, une ombre, quelque chose qui nous prouve que nous avançons et que nous ne tournons pas en rond dans un cercle infernal.

De loin en loin, uniques indices que des hommes hantent ces contrées, l'emplacement d'un puits est soigneusement entretenu, et des squelettes de chameaux jalonnent la piste, à l'endroit où, brusquement, ils se sont agenouillés pour mourir dans l'abandon suprême, leur long cou tendu désespérément vers ceux qui s'éloignaient sans se retourner. Drames quotidiens du désert, pareils toujours, depuis des âges. Les chameliers n'y prennent garde, mais ils font marcher leurs bêtes plus vite pour sortir au plus tôt de ce pays maudit. Parfois, un lambeau de chair qu'ont laissé les chacals recouvre encore la carcasse desséchée, tannée, calcinée par le soleil qui la dévore, plus prompt que la corruption. La Mort, ainsi frustrée de sa part de pourriture, perd ce qu'elle a de répugnant. Elle n'est plus qu'un éparpillement dans la lumière, un impalpable envol, une parcelle d'infini réintégrée dans l'éternité. Et tel sont grands, autour de nous, le vide et la monotonie, que, par contraste, ces visions macabres

nous rassurent, en nous donnant la certitude que nous ne nous sommes point égarés et que des êtres sont passés là avant nous.

Vers midi enfin, émergeant vaguement au-dessus des *redjems*, apparaît Fort-Miribel. L'ancien bordj militaire est transformé en caravansérail avec des chambrettes ouvrant sur une cour intérieure, quelques couchettes, une table, des chaises — havre de secours pour les voyageurs. Un nègre et sa femme, jeune et jolie, qui pile du mil entre deux pierres, ont pour mission d'entretenir le puits voisin et de donner de l'eau aux passants.

Nous remplissons nos bouteilles et nous repartons plus loin, toujours plus loin... Où pouvons-nous aboutir par cette piste damnée ? A la fin de l'après-midi, des silhouettes surgissent devant nous, faibles points mouvants d'abord, puis précisés, réels. Ce sont les hommes du chantier qui entretiennent la piste. Un sous-officier de la Légion les commande.

— Vous n'avez besoin de rien ? demande le chauffeur en ralentissant.

— Non, de rien.

Nous offrons des cigarettes. Le sous-officier salue et sourit. Pendant des semaines, il reste là avec ses indigènes, sans voir autre âme qui vive. Grandeur et solitude. Le car s'éloigne et l'abandonne.

Au bout de quelque temps, la nudité nous fait grâce, un ruban de verdure se dessine, oublié là comme par miracle. C'est la vallée de l'oued Mya, le fleuve aux cent affluents que grossissent chaque année des crues violentes. Pourtant dans ces parages un infortuné sergent français, qui commandait le chantier lui aussi, mourut de soif en 1910. Il commit l'imprudence de s'éloigner seul, pour chasser la gazelle dans l'oued. Egaré dans les rochers, il erra plusieurs jours à l'aventure, recoupant maintes fois, sans la reconnaître, la piste qu'il avait lui-même tracée. On retrouva son corps à demi nu à cinquante kilomètres de là. Nous nous inclinons devant le redjem funèbre qui rappelle son martyre, séduits malgré tout par la majesté du décor et par cette paix éternelle. Au loin, l'oued Mya verdoie. Mais aucun de nous ne manifeste le désir d'aller y chasser la gazelle !

Soudain, la piste tourne, escalade un rocher, puis redescend en lacets vertigineux. Un gouffre s'ouvre à nos pieds, rougeâtre et violacé, béant comme une gueule d'enfer. Ce sont les gorges d'Aïn Guettara, aux parois calcinées, tourmentées, ravinées par

le vent et les eaux, avec d'énormes éboulis de pierres jetées là pêle-mêle par quelque force géante, des roches étranges découpées en tourelles moyenâgeuses à côté de cratères noirs, creusés jusqu'aux entrailles de la terre. Quels cataclysmes, quels anéantissements ont ainsi bouleversé et dévasté ces régions d'effroi, en des temps que nul, jusqu'alors, n'a pu préciser ? Mystère. Tout est mystère au désert !

Paysage d'épouvante et d'apocalypse où sept officiers automobilistes et aviateurs, commandés par les lieutenants Chandes et Foudet, furent massacrés avec leurs hommes en 1918, par des Touareg du Azdjer, qui dépecèrent et brûlèrent leurs cadavres.

AVEC LES MEHARISTES

In Salah, la capitale du Touat rongée par le vent éternel, est ensevelie sous les sables comme dans une tombe mouvante : un poste de quinine et de maladie de foie, dur, monotone, pour ceux que ne tentent point les honneurs et l'avancement, disent les libérables. On le devine à peine sous son linceul doré. Seules, quelques terrasses et quelques ondulations rougeâtres décèlent sa présence aux yeux du voyageur. Le paysage y est purement africain avec sa lumière crue, ses maisons de pisé rouge vif, plates et basses, et ses sables qui tantôt volent, légers et roses comme un voile suspendu dans l'azur, tantôt flamboient au soleil avec des couleurs d'ocre et de sang — masses silencieuses et compactes qui resserrent peu à peu leur étouffante et molle étreinte autour de la vie résignée de l'oasis.

Ce n'est plus, d'ailleurs, la tendre et luxuriante oasis algérienne. Malgré son éclat, une austérité, une sorte de fatalité l'accablent, pèsent sur elle, venues du danger proche et de la perpétuelle menace d'anéantissement. Des claies de roseaux érigées au sommet des dunes essaient de les retenir et de retarder leur invasion. Pauvres et minuscules efforts humains auprès de la force qui s'avance, muette et sournoise, pour l'engloutissement final. Combien de répit accordera-t-elle encore ici ? Cent ans ? Mille ans ?... *Inch Allah !*

Pourtant, c'est là que je vais trouver une des plus surprenantes réalisations de la colonisation française : une piscine au centre du Sahara ! Elle est située en dehors de l'agglomération,

à l'extrémité d'une belle avenue bordée d'arbres et de plates-bandes, qui va mourir dans les sables sous un portique dentelé, ouvert sur le désert. A l'autre extrémité, se profile la porte crénelé du bordj, donnant sur la cour intérieure aux murs de toub rouge qui s'abaissent devant le jardin du capitaine, où les touffes légères des ethels chantent au moindre vent. A chaque fortin perdu au plus loin des solitudes, je retrouverai ce goût si français des jardins surgis de l'aridité par un coup de baguette magique.

Ici, ces plantations d'acacia, ces plates-bandes si joliment dessinées, ces allées ratissées qui font de ce coin du désert un parc à la française, sont dues à l'initiative du précédent chef de poste, le capitaine Lanibois, un jeune officier méhariste, aujourd'hui commandant à Colomb-Béchar. qui nous reçut fastueusement à sa table, dans sa popote exotique, lors de mon premier passage à In Salah. Comme tous ses camarades, il est sobre de gestes et de paroles, il observe les profanes qui viennent troubler sa retraite, mais, dès qu'il sent en eux l'absence de snobisme et l'amour vrai du bled, il les accepte et les interroge à son tour.

Autour de la table où des boys noirs en boubous blancs servaient l'excellent rôti de chameau, le capitaine et ses officiers, le lieutenant Pizizdzizki et le major Peyré, le frère du célèbre écrivain, étaient impeccablement sanglés dans leur uniforme méhariste dont le gilet écarlate est barré d'une fine rangée de boutons d'or. Cette coquetterie, ce souci d'élégance et de tenue au fin fond du bled, à des centaines de kilomètres des villes civilisées, ont une grandeur émouvante. Ils attestent le haut idéal de ces hommes pour qui le devoir et la dignité ne souffrent pas de négligence. Discipline du corps et du cœur, noblesse des solitudes et tradition de métier qui font se dresser d'un bond la sentinelle au garde à vous, devant le boubou immaculé, le képi flambant neuf et les gants blancs changés chaque jour sous la tente empoussiérée. Plus d'une fois, au cours de mon voyage, j'aurai l'occasion d'admirer la fière attitude, l'autorité, l'esprit de décision et d'organisation de ces officiers sahariens, méharistes des phalanges d'élite — l'escadron blanc — qui, grâce à leur seul courage, avec une poignée de goumiers indigènes — vingt ou trente à chaque poste, quatre cents pour tout le désert

— font respecter le prestige de la France par des milliers d'hommes, sur d'immenses territoires.

Quatre compagnies sahariennes, devenues fameuses, ont été créées ainsi par le général Laperrine et se partagent le soin d'assurer la police dans le Sahara. Chacune d'elles compte cent soldats indigènes, des Chamba pour la plupart, encadrés par des officiers et des sous-officiers français, et qui doivent assurer sur place, avec leur solde, leur subsistance et celle de leurs bêtes.

Méharistes expérimentés, entraînés aux grandes courses et initiés à tous les secrets des rezzous pour avoir eux-mêmes mené la vie des pillards nomades, ils forment pour ceux-ci des adversaires redoutables dont la seule renommée suffit à imposer la paix dans les tribus. Ces compagnies sont disséminées sur les Territoires du Sud-Algérien et commandées par des capitaines chefs d'annexes qui sont à la fois administrateurs et soldats, architectes, magistrats, organisant et gouvernant la région, construisant des forts, des maisons, traçant des pistes et des jardins, creusant des puits, rendant la justice et s'occupant directement des affaires de leurs administrés. Aussi, leur prestige est-il grand et ces jeunes chefs peuvent-ils tout demander à leurs soldats qui admirent leur endurance et leur sang-froid au cours des longues randonnées et des coups de main dans le désert. Qui dira leur grandeur et leur mérite dans l'humble tâche quotidienne, accomplie ponctuellement sans défaillance et sans gloire ?

Je les ai vus à l'œuvre dans leurs postes lointains, j'ai visité leurs fortins, leurs dispensaires installés jusqu'au cœur du Hoggar, avec des salles de consultations et d'opérations munies de tous les instruments modernes — celui d'El Goléa, entre autres, où sont soignés des centaines de nourrissons et d'adultes, celui d'In Salah que m'a montré avec amour le docteur Peyré. J'ai constaté le dévouement et l'habileté de ces jeunes majors qui doivent être en même temps docteurs, dentistes, chirurgiens, réussissant les plus difficiles opérations comme celles du cancer et se déplaçant pendant des semaines sur leurs mehara pour distribuer soins et médicaments sous les tentes.

— C'est ainsi, m'ont-ils dit, qu'on gagne l'estime et le cœur des indigènes. Auprès d'eux, nous supplantons peu à peu les sorciers tout-puissants.

Nulle ambition, nul espoir de récompense ne les stimulent ; ils vivent loin des faveurs, et leur besogne reste ignorée. Pour eux tout se résume en un mot : Servir. Quand ils auront atteint l'âge de la retraite, ils retourneront dresser leur zériba quelque part dans le Sud, comme tant d'autres qui n'ont pas laissé ternir leur idéal et qui attendent doucement l'heure d'achever dans la lumière un destin sans ratures.

Or ce sont ces hommes, précisément, qu'on projette de frustrer de leur œuvre. De là-bas, une nouvelle nous parvient : les compagnies méharistes, les beaux escadrons pourpre et ciel, haut dressés sur l'azur, qui suscitaient l'admiration et le respect des indigènes, ont vécu et vont être motorisées ! Progrès, dira-t-on ? Voire... car si l'auto permettra des déplacements plus rapides, elle ne pourra remplacer les mehara pour s'insinuer dans les gorges du Hoggar ou pour rejoindre dans les sables, hors des pistes praticables, les tribus égaillées et fuyantes.

Mais il y a plus grave. Alors que l'influence des Senoussistes peut faire renaître l'agitation en pays touareg, il est question de soustraire ces territoires à l'autorité militaire et de les faire passer sous le régime de l'administration civile et de la bureaucratie.

Puisse ce projet ne pas se réaliser car il ne saurait y avoir d'erreur plus inopportune et plus lourde de conséquences, dont la première serait de porter atteinte au prestige de chefs respectés et de risquer, du même coup, de nous faire perdre le Hoggar et tous les points stratégiques du désert.

Alors c'en serait fini de la belle légende des méharistes et, avec elle, peut-être, de nos possessions au Sahara.

MARIE-LOUISE LEDE.

LA SESSION DE L'O.N.U. A CHAILLOT

Le 1er septembre 1948, M. Robert Schuman, ministre des Affaires étrangères, confiait solennellement à M. Trygve Lie, secrétaire général de l'Organisation des Nations Unies, la symbolique clef d'or qui mettait à sa disposition le Palais de Chaillot et créait dans la capitale de la France une enclave autonome et une souveraineté temporaire. Dans Rome, un palais entouré d'un jardin suffit à sauvegarder l'indépendance du Saint-Siège. L'indépendance de l'O. N. U. elle aussi se trouva à l'aise durant plus de trois mois dans un palais entouré d'un jardin. Ni l'une ni l'autre ne tire son autorité de l'étendue de son domaine territorial ou de sa force matérielle, mais de l'opinion que les hommes ont de cette autorité et des moyens par lesquels elle s'exerce. L'O. N. U. n'est qu'une fort jeune création des hommes, encore très discutée. Les longs débats qui ont, du 21 septembre au 12 décembre, occupé les séances, les travaux des commissions, les commentaires de la presse, ont-ils résolu les problèmes qui étaient au programme de la session et augmenté dans l'esprit des peuples le sentiment de sécurité et de confiance en l'avenir d'une institution dans laquelle l'humanité inquiète souhaiterait mettre ses espoirs ? Les journaux et tous les organes de l'opinion en discutent depuis que la session a pris fin sans changer la face du monde et sans atténuer l'angoisse des hommes. Echec, dit-on généralement ; succès affirment les optimistes. Ce sont des termes également inadéquats parce que trop subjectifs et qui n'ont de valeur que par rapport aux espérances ou aux illusions que l'on avait mises dans ces assises internationales. Nous n'emploierons ni l'un ni l'autre. Nous chercherons seulement à donner quelques précisions. Nos lecteurs se souviennent peut-être que, au moment où a commencé la

session, nous leur avons ici laissé peu d'illusions sur les résultats qu'il était raisonnable d'escompter en présence de la situation politique qui divisait les peuples et les Etats en deux blocs antagonistes (1).

La session a été d'un bout à l'autre dominée par la politique. Toutes les questions — il y en avait 68 au programme — ont été sinon résolues, du moins présentées, sous leur aspect politique, et le plus souvent ajournées pour des raisons d'ordre politique. Il est certain d'ailleurs qu'à vouloir réduire les différends d'ordre international à un schéma juridique susceptible de recevoir une solution par voie de droit, on en méconnaît la nature et on en rapetisse la portée. Mais, en ce moment, la politique, ce n'est pas seulement, selon la définition classique, les intérêts, ce sont les passions, et les plus intransigeantes de toutes, celles qui revêtent une forme doctrinale et même religieuse. Les intérêts peuvent se concilier, les passions, surtout lorsqu'elles servent de couverture et en même temps d'instrument à un appétit effréné de domination, ne trouvent aucun terrain où elles ne s'affrontent et ne s'opposent. Ni sur les principes, ni sur l'interprétation des faits qui nous paraissent les plus évidents, l'accord entre les deux blocs ne s'est révélé réalisable. Ils sont apparus comme imperméables l'un à l'autre.

Le secrétaire d'Etat Marshall, dans la discussion générale, s'exprima sur ce point avec une particulière netteté : « Le mépris systématique et délibéré des droits essentiels de l'homme est à la base de la plupart de nos difficultés et menace le travail des Nations Unies, car c'est non seulement un mal que des millions d'hommes et de femmes vivent dans la terreur journalière de la police secrète, des arrestations, de l'emprisonnement, du travail forcé, sans juste cause et sans jugement, mais ces maux ont des répercussions dans la communauté des nations toute entière. Les gouvernements qui, systématiquement, méprisent les droits de leur propre peuple, ne respecteront sans doute pas ceux des autres nations et des autres peuples. Ils tenteront probablement d'atteindre leurs objectifs par la force dans le domaine international. »

Il s'agit, en effet, de deux conceptions nettement opposées de l'homme et de l'Etat et des droits de l'un et de l'autre. Les

(1) Voyez *La Revue* du 15 octobre 1948.

mêmes mots, selon qu'ils sont employés par les uns ou par les autres, prennent un sens non seulement différent mais opposé. Ainsi le mot démocratie ne représente dans l'esprit d'un Américain ou d'un Occidental européen rien qui ressemble à ce que l'idéologie léniniste appelle démocratie populaire où le peuple n'a en pratique d'autre droit que celui d'avoir un chef en qui s'incarne l'État totalitaire. L'atmosphère de « guerre froide » n'est guère favorable à une coopération. Tous les problèmes même les plus techniques se présentent en fonction d'un antagonisme d'idéologies derrière lequel se dissimule la réalité de la formidable volonté de puissance et de domination qui fait du bloc soviétique un danger tel que l'Europe et l'Asie n'en ont jamais connu de plus menaçant. Un homme d'État dont l'autorité s'est affirmée et a grandi au cours de la session de Chaillot, M. Spaak, ministre des Affaires étrangères de Belgique a, dans la discussion générale, tracé un vigoureux tableau de l'inquiétude des peuples et des gouvernements en présence des empiètements et des visées ambitieuses de l'U. R. S. S. Nous ne saurions mieux faire que de citer le passage principal de ce courageux discours ; il a exprimé en termes clairs le sentiment de tous les délégués qui ont gardé le sens de la liberté humaine et le goût de l'indépendance nationale.

« A la délégation soviétique, je vais dire quelle est la base de notre politique. Je vais lui dire, dans des termes qui sont un peu cruels peut-être, dans des termes que seul le représentant d'une petite nation peut employer :

« Savez-vous quelle est la base de notre politique ? C'est la peur, la peur de vous, la peur de votre gouvernement, la peur de votre politique. Si j'ose employer ce mot, c'est parce que la peur que j'évoque n'est pas la peur d'un lâche, n'est pas la peur d'un ministre qui représente un pays qui tremble, un pays qui est prêt à demander pitié, à demander merci. Non ! C'est la peur que peut avoir, que doit avoir un homme quand il regarde vers l'avenir et considère tout ce qu'il y a peut-être encore d'horreur et de tragédie, de terrible responsabilité dans cet avenir.

« Savez-vous pourquoi nous avons peur ? Nous avons peur parce que vous parlez souvent d'impérialisme... Il n'y a qu'un seul grand pays qui soit sorti de la guerre ayant conquis d'autres territoires et ce grand pays c'est l'U. R. S. S. C'est pendant la guerre, et à cause de la guerre, que vous avez annexé les pays baltes ; c'est pendant et à cause de la guerre que vous avez pris un morceau de la Finlande ; c'est pendant et à cause de la guerre que vous avez pris un morceau de la Pologne. C'est grâce à votre politique audacieuse et souple que vous êtes devenus tout-puissants à Varsovie, à Prague, à Belgrade, à Bucarest et à Sofia (1) ; c'est grâce à votre politique que vous occupez Vienne, que vous occupez Berlin et que vous ne semblez pas décidés à les quitter ; c'est

(1) M. Spaak a oublié Budapest.

grâce à votre politique que vous réclamez maintenant vos droits dans le contrôle de la Ruhr. Et de voir votre empire, qui va de l'Extrême-Orient à la Baltique et de la mer Noire à la Méditerranée, nous vous sentons maintenant aussi sur les bords du Rhin. Nous avons peur parce que, dans cette Assemblée, vous vous êtes faits les champions de la doctrine de la souveraineté nationale absolue et que nous nous demandons comment une organisation internationale pourra fonctionner, comment une organisation internationale pourra remplir les buts qui lui sont dévolus si cette doctrine périmée, si, comme je l'ai déjà dit l'année dernière, cette doctrine réactionnaire triomphe... Nous éprouvons de l'inquiétude parce que les questions qui se posent devant cette Organisation restent sans solution, parce que, chaque fois qu'une solution est proposée par l'ensemble des Nations Unies, vous l'arrêtez par votre propre volonté. Nous éprouvons des craintes et de l'inquiétude, nous avons peur parce que nous avions placé toute notre confiance dans une Organisation des Nations Unies efficace et que, par la politique que vous avez suivie, vous nous obligez à rechercher maintenant notre sécurité, non pas dans le cadre international et universel de cette Assemblée, mais dans le cadre des accords régionaux auxquels nous aurions voulu pour toujours renoncer. Enfin, vous nous inquiétez parce que dans chacun des pays ici représentés, vous entretenez une cinquième colonne auprès de laquelle la cinquième colonne hitlérienne n'était qu'une organisation de boys-scouts. »

Les pays démocratiques occidentaux, dit aussi M. Spaak, « n'ont rien à se reprocher. C'est nous qui voulons la libre circulation des hommes, c'est nous qui voulons surtout la libre circulation des idées, c'est nous qui sommes prêts à soumettre à l'examen et au jugement de tous notre politique, notre action, nos buts et nos idéaux. Ce n'est pas nous qui nous enfermons derrière un rideau de fer, que nous voudrions percer pour savoir et pour comprendre, et pour, ayant compris, tâcher de nous rapprocher et de collaborer... Nous sommes pour la démocratie libérale, c'est-à-dire que nous croyons, et que nous croyons de toute notre force et de toute notre conscience à la nécessité de bâtir une société politique sur la liberté de penser, d'écrire, de nous réunir librement, de nous associer librement. Nous voulons des élections libres, un gouvernement responsable devant le peuple, le respect de la dignité de l'homme, et un Etat qui serve l'homme et non pas l'homme qui soit au service d'un Etat, moins encore l'homme qui soit au service d'un parti. »

Cette inquiétude du monde ne pouvait trouver d'apaisement par les délibérations de l'O. N. U. Au contraire, elle s'est mêlée à toutes pour les fausser. Les solutions qui réunissaient la plus grosse partie des suffrages des délégués furent invariablement arrêtées par le veto de l'U. R. S. S. dont l'usage abusif rend définitivement impraticable et vaine la discussion sérieuse des questions. Si peut-être il était advenu que les Etats du Kominform eussent développé quelque proposition utile, la politique aurait sans doute empêché de l'approuver. Une immense hypocrisie a plané sur la session. Si — pour ne pas prendre d'exemple parmi les Etats actuellement vivants — les empires de Samory et de Rabah existaient encore, leur indépendance aurait trouvé des défenseurs et la France, destructrice de ces potentats barbares, aurait été accusée de « colonialisme » ; mais l'indépendance

des Etats de la Baltique, du Caucase ou du Turkestan opprimés par la Russie, leurs populations souvent déracinées et transportées en Sibérie, n'ont pas trouvé d'avocat.

Cette hypocrisie éclate d'abord dans l'admission de nouveaux membres de l'O. N. U. L'Organisation des Nations Unies devrait, par définition, englober tous les peuples qui ont le sens de leur propre existence en tant que nations, et non pas seulement en tant qu'États plus ou moins organisés et civilisés. Pas plus qu'un citoyen n'est libre d'appartenir ou de ne pas appartenir à une commune et à un État, d'y payer des impôts et d'obéir à ses lois même s'il les réprouve, un État ne devrait être libre de ne pas appartenir à la collectivité organisée des Nations. Son appartenance à une telle organisation devrait être une conséquence de son existence et de l'occupation d'une certaine surface du globe terrestre. Un État ne devrait pas être libre de se retirer, de donner sa démission d'une Organisation des Nations Unies. A plus forte raison est-il absurde que de grands États historiques tels que l'Espagne, l'Italie, le Portugal, aient besoin de poser leur candidature et puissent être — si l'on nous passe l'expression — recalés. M. Farés El Khouri, délégué de la Syrie, a dit avec raison : « Les Nations Unies ne doivent pas constituer un monopole réservé à leurs seuls fondateurs ». Nous n'avons pas, tant s'en faut, de prédilection pour les gouvernements dictatoriaux qui sont parfois nécessaires, mais qui généralement finissent mal et sont suivis de lendemains agités, mais il est évident que le peuple espagnol sous l'autorité de Franco et, à plus forte raison le peuple portugais sous le gouvernement de Salazar, jouissent d'un régime incomparablement plus libéral que la Russie de Staline. La forme du gouvernement dépend de multiples circonstances dont aucune ne saurait empêcher un grand peuple historique tel que l'Espagne de compter parmi les nations.

Douze demandes d'admission avaient été formulées : l'Albanie, l'Autriche, la Bulgarie, la Finlande, la Hongrie, l'Irlande, l'Italie, le Portugal, Ceylan, la république populaire de Mongolie, la Roumanie, la Transjordanie. Ceux de ces Etats qui étaient patronnés par les puissances occidentales et les Amériques ont été écartés au conseil de sécurité par l'U. R. S. S. et ses satellites et, réciproquement, ceux dont on prévoyait qu'ils se joindraient au bloc soviétique ont été

rejetés par le bloc occidental. Seul, a été admis Ceylan, le plus jeune de tous ces États ; et le moins que l'on puisse dire c'est que le peuple cinghalais ne constitue pas une nation aussi anciennement confirmée et aussi glorieusement historique que le Portugal, par exemple, ou la Hongrie. L'Assemblée qui représente, en quelque sorte, la démocratie des nations en face des grandes puissances, a manifesté ses regrets de voir la rivalité des « gros » et leur mésintelligence empêcher le développement normal d'une organisation en laquelle les peuples qui souffrent avaient mis leur espoir d'un avenir moins sombre.

L'un des traits qui caractérisent la session de Paris et doivent être notés comme un symptôme heureux, c'est l'importance que tend à prendre ce que l'on pourrait appeler la démocratie des petits États. Ils ne portent pas, devant l'histoire, les mêmes responsabilités que les grands ; trop faibles pour n'être pas raisonnables, ils pâtissent lorsque les grands se querellent. Il est évidemment légitime d'accorder aux grandes puissances une part d'influence proportionnée à leur importance et à leurs moyens d'action. Le poids de chaque nation, sa cohésion intérieure sont des éléments qui comptent dans l'élaboration du travail collectif de l'Organisation. Mais l'opinion des plus petites peut servir utilement de frein aux abus d'autorité et aux ambitions démesurées des plus grandes.

C'est parmi les petits États que l'abus du veto trouve les plus sévères censeurs et que la bonne volonté la plus ardente se manifeste pour que l'avenir des Nations Unies réponde aux espérances des peuples. Le président, M. Evatt, délégué de l'Australie, qui représente assez bien l'opinion de cette démocratie des nations, en levant la dernière séance, le 12 décembre, adressait un fervent appel à ses collègues. « Défendez notre organisation contre ceux qui veulent la démolir, car elle est notre seul espoir dans le monde d'aujourd'hui ». M. Padilla Nervo, délégué du Mexique, faisait entendre, de son côté, ces justes considérations : « Le chemin qui conduit à la paix durable est semé d'embûches. Il est toujours plus difficile de monter la pente d'un précipice que de se laisser dévaler sur cette pente. Le travail que nous avons à accomplir ici est un travail de patience auquel nous devons apporter une assiduité constante et une vigilance à toute épreuve, car vous savez tous que l'avène-

ment de la paix n'est pas un événement brillant et spectaculaire. C'est une tâche menue, une tâche où la patience joue le rôle principal, une tâche où l'on ne peut se permettre d'interrompre les efforts constants qui doivent être faits pour surmonter toutes les difficultés que l'on trouve sur son chemin. »

C'est parmi cette démocratie des 58 États que s'acclimate le plus aisément l'idée d'une limitation indispensable de la souveraineté des Etats. Aucune organisation supranationale n'est possible si n'est admise universellement cette vérité que, comme l'indépendance des individus, l'indépendance des États n'est pas illimitée. La loi de la vie, pour les peuples comme pour les individus, est non l'indépendance, mais l'interdépendance. Il existe des lois éternelles qui sont au-dessus de ces lois de circonstance que bâclent des gouvernements éphémères, ne serait-ce que ces lois non écrites qu'invoque l'Antigone de Sophocle. Le droit de veto absolu appartenant à quelques grandes puissances trouve dans la masse des plus petites ses plus âpres censeurs. Le rôle de la France, conforme à son histoire et à ses traditions, devrait être de servir de guide et de grouper autour d'elle cette démocratie des puissances moyennes ou petites. L'accueil spontané que tous les délégués ont trouvé à Paris ouvre la voie à cette politique de compréhension et d'action modératrice et pacificatrice.

Il convient de noter également l'influence grandissante des Etats de l'Amérique latine, depuis le Mexique jusqu'à l'Argentine et au Chili, en passant par l'Amérique Centrale et les Antilles. Les efforts inlassables de M. Bramuglia pour résoudre le conflit de Berlin ou en atténuer la virulence se sont heurtés à l'opposition irréductible de l'U. R. S. S. ; ils n'en ont pas moins produit la plus favorable impression d'intelligence pratique et de générosité active. Les Américains du Sud ont obtenu en fin de session un succès significatif. A l'avenir, les comptes rendus des séances seront traduits non plus seulement en deux langues, l'anglais et le français, mais aussi en espagnol. C'est peut-être là un précédent dangereux et que, du point de vue de notre langue, on peut regretter ; c'est en tout cas un signe de l'importance que prennent et que prendront dans l'avenir les populations de langue espagnole, tandis que la glorieuse nation qui a répandu dans un continent tout entier sa langue et sa culture reste exclue sous prétexte que son gouvernement n'est pas

conforme à on ne sait quel canon démocratique et parlementaire.

Ce sont précisément ces règles que les délégués présents à Paris ont cherché à définir dans la charte des Droits de l'Homme sur laquelle, après de laborieux débats, une majorité a fini par se mettre d'accord le 10 décembre. Il faudrait une étude approfondie pour en exposer et en discuter les articles. Nous nous contenterons, dans un aperçu général, d'en situer le vote dans l'œuvre de la session. Elle est le résultat de compromis et de concessions. Elle ne fera pas époque dans l'histoire de la pensée sociale et politique des sociétés humaines comme celle de la France de 1789 qui ouvre dans l'histoire l'ère du libéralisme. Celle de Chaillot fait leur place aux conceptions sociales de notre époque, mais elle n'est pas portée par un grand élan d'idéologie généreuse, comme le fut sa devancière. « Il fallait, a dit le rapporteur, M. Saint-Lot, délégué de Haïti, arriver à un dénominateur commun sur des concepts aussi délicats que ceux des droits politiques, des droits économiques, des droits sociaux et culturels, et qui mettent en jeu tout le système des certitudes morales et métaphysiques auquel chacun adhère... Nous avons tenté de compléter, de coordonner et de concilier les deux conceptions antagonistes de notre époque, celle de l'individualisme classique de droits et de libertés de l'individu uniquement appliqué à l'œuvre de son destin personnel, et celle des droits et libertés de l'être humain comme engagé dans le processus économique et dans l'œuvre historique des communautés dont il fait partie. »

La grande majorité des délégués a été évidemment préoccupée de marquer nettement la différence entre les conceptions sociales et démocratiques de l'Occident et des Amériques et la conception totalitaire des États soviétiques. M. Vychinsky a déclaré : « Les droits de l'homme seraient inapplicables en dehors des Etats et la notion même de droit est une notion d'Etat. » Cette omnipotence de l'Etat en dehors duquel la notion même de droit serait inexistante et impensable caractérise le système soviétique. Faisant bon marché des droits et de la dignité de la personne humaine, elle engendre toutes les formes de la tyrannie ; l'Etat étant, en pratique, aux mains d'un parti organisé et fermé, et en fait de son chef, l'individu est sans aucun recours en face de l'Etat omnipotent et de sa police. C'est pourquoi de telles doctrines sont incompatibles avec la

conception chrétienne de l'homme et sont obligatoirement entraînées à la combattre. C'est la conception de la valeur et de la dignité de la personne humaine qui marque la différence essentielle et fondamentale entre la doctrine soviétique de l'Etat et les conceptions libérales et sociales dérivées, même si parfois elles semblent le renier ou l'ignorer, du christianisme.

***

L'ordre du jour de la session comportait des questions très délicates et de nature à engendrer des conflits aigus. L'O.N.U. les a abordées avec courage et étudiées avec conscience, mais l'opposition des deux blocs a rendu vaines toutes les tentatives d'arrangement ou d'entente.

Il n'est pas certain que les chicanes que l'U. R. S. S. a imaginées dans le dessein d'amener les Etats-Unis, la Grande-Bretagne et la France à abandonner les quartiers de Berlin que chacune d'elles occupe et administre et les mesures prises par ces puissances pour rendre vaines ces manœuvres relèvent juridiquement de la compétence de l'Assemblée de l'O. N. U. ; moralement il est impossible de contester que cette « guerre froide » qui se poursuit avec acharnement soit susceptible de dégénérer en conflit armé et de susciter des difficultés qui pourraient un jour ou l'autre s'achever en une lutte sanglante.

Le 24 septembre les Etats-Unis, la France et la Grande-Bretagne adressaient au secrétaire général une requête afin que le Conseil de Sécurité considérât « le plus tôt possible » la question de Berlin. L'institution unilatérale, y était-il dit, par l'U. R. S. S. de restrictions sur les transports et les communications entre les zones occidentales d'occupation en Allemagne et Berlin porte atteinte aux droits de ces gouvernements et est contraire aux obligations du gouvernement soviétique suivant l'article 2 de la Charte des Nations Unies. La requête expose que « l'attitude et la conduite du gouvernement soviétique démontrent nettement qu'il a l'intention de poursuivre ses manœuvres illégales et coercitives de blocus et ses actions irrégulières destinées à placer la France, le Royaume-Uni et les Etats-Unis, en tant que puissances occupantes à Berlin, dans une situation de complète subordination à l'autorité soviétique afin de s'assurer ainsi une autorité absolue sur la vie économique, politique et sociale de

la population de Berlin et d'incorporer la ville dans la zone soviétique ». M. Vychinsky répondit par des arguties juridiques et les délégués du groupe soviétique refusèrent de participer aux délibérations de la commission. Dans ces conditions aucune action utile n'avait chance d'aboutir. En vain M. Bramuglia, avec une généreuse persévérance, essaya-t-il une action médiatrice ; ses efforts, qui lui font grand honneur, se heurtèrent à la volonté négative du gouvernement de Moscou. Les trois puissances intéressées, de leur côté, n'acceptèrent d'entrer en négociation à ce sujet avec l'U. R. S. S. que si, préalablement, le blocus de Berlin était levé. Quelle est, dans cette flagrante mauvaise volonté de conciliation, le but de l'U. R. S. S. ? Espère-t-elle donner à la population allemande une impression de force et de décision de nature à préparer à l'obéissance un peuple habitué à ne respecter que la force ? Mais les souffrances de la population de Berlin, accablée par une extrême pénurie de tout ce qui est nécessaire à la vie et qui n'obtient l'indispensable que grâce à l'énergie et aux prouesses techniques de l'aviation américaine, ont produit l'effet inverse de celui qu'escomptaient les Russes : les élections municipales dans la zone occidentale en ont apporté la preuve. On se demande si, d'une façon générale, les mauvais procédés et la volonté négative constante de la politique soviétique ne vont pas à l'encontre de leur objet. Quoiqu'il en soit, la situation à Berlin, après de longs mois de négociations et de pourparlers, reste aussi pénible et dangereuse qu'elle l'était avant les grandes assises de Chaillot.

***

Et l'on se bat toujours en Palestine. Il s'agit évidemment d'une guerre larvée où ni l'un ni l'autre des deux partis ne s'engage à fond mais qui n'en fait pas moins des victimes, des foyers détruits, des réfugiés en détresse et des ruines. L'Assemblée générale de l'O. N. U., le 29 novembre 1947, s'était chargée de réaliser un accord politique susceptible de conduire à un état de paix durable. Elle n'en a pas eu le pouvoir. Le Conseil de Sécurité étant saisi de l'affaire, l'Assemblée, aux termes de la Charte, n'était pas qualifiée pour faire des recommandations sur la même question. Arabes et Juifs sionistes — on dit maintenant Israéliens — tout en protestant de leur

déférence envers l'O. N. U., se donnent l'air de négocier sans cesser de se battre et avec le secret espoir d'éliminer leur adversaire. Le lâche assassinat du comte Bernadotte et du colonel Sérot reste impuni. Le Conseil de Sécurité a voté une résolution qui « constate avec inquiétude » que le gouvernement provisoire d'Israël n'a pas soumis de rapport au sujet de ce crime. Les Israéliens qui se piquent de réalisme se moquent des résolutions d'un pouvoir qui n'a pas de force à sa disposition pour faire exécuter ses décisions. Les Arabes sont divisés entre eux, les uns cherchant à négocier, d'autres préparant une solution militaire. L'Egypte cherche à se mettre à la tête du mouvement panarabe.

Les petites puissances d'Europe souhaitent la paix, mais les grandes ne sont pas d'accord. L'U. R. S. S. ménage les deux parties et espère sans le dire que la situation s'aggravera au point de rendre indispensable l'envoi en Palestine d'une force militaire internationale, ce qui lui donnerait l'occasion d'introduire dans le pays des soldats rouges qui en profiteraient pour n'en plus sortir. Elle ménage les Juifs, mais elle attache un prix particulier à gagner les sympathies des Arabes, en se posant comme leur protectrice. Les Etats-Unis soutiennent ouvertement Israël en raison de l'influence de la finance et de la presse juives aux Etats-Unis et de leur rôle dans les élections. Les Britanniques sont les alliés de Abdallah, roi de Transjordanie, qui est leur candidat au trône de Jérusalem : ils misent à fond sur les Arabes qui jusqu'ici remplissent à souhait le rôle de gardiens des exploitations pétrolières et des pipe-line. N'étant plus en Egypte, l'Angleterre attache d'autant plus de prix à ce qu'un État arabe domine dans le désert du Neguef qui commande les communications par terre d'Egypte en Asie et les avenues du canal de Suez. La France, qui a des raisons de ménager l'opinion arabe, a aussi, dans cette partie du Proche-Orient, des intérêts moraux traditionnels à défendre ; son délégué a demandé l'internationalisation des Lieux Saints sous la sauvegarde de l'O. N. U.

L'Assemblée et le Conseil de Sécurité ne sont pas parvenus à concilier tant d'intérêts opposés, et ont dû se contenter de vagues promesses de négociations pacificatrices, mais l'Assemblée a très utilement pris en main le sort des réfugiés arabes de Palestine, comme l'avait demandé en termes pressants le comte Bernadotte dans son ultime rapport.

Le nombre de ces déracinés, presque tous femmes, enfants et vieillards, est passé en septembre et octobre de 370.000 à 500.000. Beaucoup n'ont ni abri ni couverture et meurent littéralement de faim. M. Bunche, suppléant du médiateur assassiné, a demandé que des secours soient organisés sans retard, Mme Roosevelt insista dans le même sens. L'accord charitable se fit d'autant mieux que l'accord politique se révélait plus difficile.

Devra-t-on appliquer la recommandation du 29 novembre 1947 qui se prononçait pour le partage de la Palestine ? Une commission de conciliation de trois membres a été chargée de négocier et d'assurer les fonctions dévolues jusque-là au médiateur. Elle se compose de la France, des Etats-Unis et de la Turquie ; son siège sera à Jérusalem ; elle aura une grande liberté d'initiative et d'action. L'Assemblée n'a précisé qu'un seul point qui nous intéresse spécialement ; c'est que la région de Jérusalem « devrait jouir d'un traitement particulier et distinct de celui des autres régions de Palestine et devrait être placée sous le contrôle effectif des Nations Unies ». Touchons-nous à la solution pacificatrice ?... En attendant, Nokrachy Pacha est assassiné le 28 décembre par un membre des frères musulmans « pour avoir accepté la perte du Soudan et abandonné la Palestine aux Juifs ».

De commission en commission, l'affaire grecque occupe depuis deux ans les Nations Unies. L'Assemblée générale a entendu les rapports de la commission spéciale qu'elle a envoyée en Grèce et qui y mène depuis dix mois une consciencieuse enquête. Il n'y a d'ailleurs pas de doute sur la matérialité des faits mais sur l'interprétation qu'il convient de leur donner. Ici, tout est en trompe-l'œil. Personne ne doute que les Etats soviétisés qui sont, au nord, les voisins de la Grèce, Bulgarie, Yougoslavie, Albanie, bien qu'ils ne s'entendent guère entre eux, ne rivalisent cependant de zèle pour recruter et soudoyer les bandes de partisans qui portent le fer et le feu tout le long de la frontière, pénètrent dans les régions montagneuses de la Thessalie et de l'Epire et jusque dans le Péloponèse, ravagent le plat pays, enlèvent des enfants sous prétexte que le gouvernement d'Athènes est « fasciste » et opprime le peuple. « Fascisme » est le prétexte commode pour d'injustes et brutales immixtions en territoire étranger. A entendre la délégation

russe, les voisins slaves et albanais seraient bien innocents de toute ingérence dans les affaires grecques. Le général Markos — en disgrâce, dit-on — serait tout simplement le chef de la majorité des gens révoltés contre un gouvernement « antidémocratique ». Le délégué hellénique, M. Pipinelis, fit spirituellement remarquer que son pays était censuré par des gouvernements dont le moins que l'on en puisse dire est qu'ils ont une étrange conception de la démocratie. Quant aux enfants, s'il en a été enlevé, c'est tout simplement pour les élever dans le culte de la liberté et de la démocratie. La vérité, dégagée de toute interprétation tendancieuse, est que la Grèce est, par sa situation géographique, une position militaire, navale et politique de la plus grande importance dans le Proche-Orient et sur la route de l'Asie. Les États soviétisés auraient un intérêt majeur à éliminer l'influence occidentale et américaine de la péninsule des Balkans. La Grèce seule y fait obstacle. Elle est aussi ostensiblement soutenue par des subsides et des armes américaines que les insurgés grecs sont appuyés par les États slaves et l'Albanie qui voudraient se partager la Macédoine et l'Epire et installer à Athènes une république de type soviétique. Tout le reste est trompe-l'œil et prétexte.

La commission a loyalement rapporté de nombreux faits qui prouvent l'ingérence des peuples voisins dans les affaires helléniques. La Macédoine, l'Epire sont au reste la terre classique des bandes et des partisans. Un délégué australien déclara que la Commission de l'O. N. U. devrait avoir un rôle de médiation et d'observation, non d'investigation. L'Assemblée a approuvé par 47 voix contre 6 la résolution de la première commission blâmant l'attitude des voisins du nord de la Grèce et recommandant que la commission soit maintenue en fonction pendant un an. La Grèce reste l'un des points les plus dangereux de l'échiquier politique où de quelque incident pourrait sortir la guerre générale. Mais on ne voit pas bien, dans l'état actuel des choses, comment l'action de l'O. N. U. pourrait efficacement prévenir un tel danger. Ce n'est pas une raison, d'ailleurs, pour décourager ses efforts, tant s'en faut. La commission sera maintenue en fonction pour une année. Sa présence, malgré tout, est de nature à encourager les éléments pacifiques et à renseigner l'opinion.

En Corée aussi a travaillé utilement une commission de l'O. N. U. Au nord du 38e parallèle, la Corée est occupée par des forces russes. La partie sud, où habitent les deux tiers de la population totale, est sous la protection des Américains ; elle constitue une position stratégique très importante. Les Russes et les Américains cherchent chacun de leur côté à réaliser l'unification d'un pays qui, historiquement, a toujours constitué une nation. A entendre les délégués soviétiques, le gouvernement de la Corée du nord a été élu légalement par les éléments démocrates (c'est-à-dire communistes) tandis que le gouvernement de la Corée du sud n'a été élu qu'avec l'appui des baïonnettes américaines. Mais, ici, nous avons le témoignage de la commission de l'O. N. U. Le délégué de la Chine, M. Tsiang, exprimant le sentiment de la majorité de l'Assemblée, a déclaré que, dans le sud, les électeurs ont manifesté la volonté du peuple coréen et ont donné naissance à un gouvernement national. La Corée du nord, docile à la direction soviétique, n'a pas laissé pénétrer les observateurs internationaux. « Nous ignorons ce qui s'y passe. » L'Assemblée, par 42 voix contre 3 abstentions, a décidé d'envoyer une nouvelle commission en Corée d'où les troupes étrangères, russes ou américaines, se disposent à partir prochainement ; elle aura pour mission de travailler à unifier la nation coréenne sous un régime représentatif, conformément aux principes énoncés par l'Assemblée dans sa résolution du 14 novembre 1947 ; elle devra s'assurer qu'il ne reste plus de troupes étrangères. L'Assemblée a reconnu que les élections du 10 mai 1948 représentent « l'expression valable de la libre volonté du corps électoral dans la Corée du sud, et que le dit gouvernement est le seul qui, en Corée, possède cette qualité ». Ainsi, quel que soit le déchaînement des forces brutales et la violence des passions antagonistes, la présence de « l'œil de l'O. N. U. » constitue cependant une garantie dont il ne serait pas juste de contester la valeur et l'utilité d'ailleurs limitées.

***

L'Assemblée et ses commissions ont touché à beaucoup d'autres problèmes que nous ne pouvons même pas énumérer complètement. Sur le contrôle des forces atomiques que les puissances de second rang sont plus ardentes que les grandes

à réclamer, on n'a échangé que de vaines considérations. On a défini le crime de « génocide », c'est-à-dire de destruction systématique d'une race d'hommes ou d'un groupe humain, et l'Assemblée, par 43 voix contre 6 et 3 abstentions, a approuvé la prévention et la répression de ce crime. Qu'une telle législation ait été considérée comme nécessaire caractérise notre époque où la civilisation est en régression. Il faut espérer qu'il n'y aura jamais lieu d'appliquer de telles lois.

Les questions économiques ne passionnent guère l'opinion ; elles constituent pourtant un domaine où l'action des Nations Unies pourrait être singulièrement utile. Le délégué de la Pologne, M. Oscar Lange, a soumis à l'Assemblée une résolution sur le gaspillage des denrées alimentaires dans certains pays. La production alimentaire mondiale est inférieure, a-t-il dit, au niveau d'avant-guerre tandis que la population a augmenté de 3 pour 100. « Chaque jour, a dit le directeur général pour l'alimentation et l'agriculture, il y a dans le monde 55.000 bouches de plus à nourrir que la veille, ce qui représente au bout de l'année un excédent de 20 à 25 millions d'êtres. Or, le monde ne produit pas 55.000 tasses de lait, 55.000 pains ou 55.000 bols de riz supplémentaires par jour. » Il y a là l'esquisse d'un problème considérable, capital même pour l'avenir de l'humanité. Nous ne pouvons ici que l'indiquer.

Il fut question aussi, au cours de la deuxième session de l'O. N. U., de créer une force internationale chargée de faire exécuter les décisions de l'Assemblée. Le débat n'a pas été poursuivi. Il saute aux yeux en effet que, tant que la situation politique actuelle ne sera pas détendue et tant qu'une coopération universelle, au moins dans certains cas, ne se révélera pas réalisable, il ne sera pas possible d'organiser une force qui ne dépendrait que de l'Assemblée et qui ne recevrait d'ordres que de son bureau. Jusque-là une force militaire ne peut être mise à la disposition de l'O. N. U. que par un ou plusieurs États mandatés à cet effet, mais ce cas exige l'unanimité, au moins des grandes puissances. Disons mieux : l'Organisation des Nations Unies n'arrivera à obtenir une grande autorité morale que si elle n'emploie jamais la force (1). La guerre ne

(1) Il ne s'agit pas ici d'un projet de création d'une garde de quelques centaines d'hommes destinés à accompagner les missions et les commissions envoyées par l'O. N. U. et à prévenir des attentats tel que celui dont furent victimes le comte Bernadotte et le colonel Sérot.

peut pas être un moyen pour établir la paix. Le projet de paix perpétuelle imaginé par Sully vieillissant posait comme condition préalable la diminution de la puissance de la Maison d'Autriche, c'est-à-dire la guerre. La paix dans la justice est incompatible avec l'hégémonie militaire d'une seule puissance. Il ne faut donc compter que sur l'autorité morale qu'est susceptible d'acquérir une institution telle que l'O. N. U. Elle ne l'acquerra qu'à force de prudence et de sagesse et grâce à l'appui de l'opinion universelle. Elle devra aussi compter sur le concours des grandes forces morales que les hommes ont appris à révérer parce qu'ils en ont, depuis bien des siècles, reçu des bienfaits (1). Les hommes sont las de l'insécurité et de l'instabilité ; ils se demandent — à l'heure où toutes les nations sont menacées par une idéologie subversive au service des ambitions dominatrices d'une seule nation — si l'établissement de la paix ne postule pas la disparition des personnalités nationales au profit d'une citoyenneté mondiale. De là la faveur amusée et quelque peu sceptique qui a accueilli les fantaisies utopiques de Garry Davis et des « citoyens du monde ». Mais prenons garde qu'un tel mouvement, s'il venait à s'amplifier, profiterait en fin de compte à ceux qui préparent l'asservissement des peuples à leur propre domination. N'oublions jamais Dostoievski et la troisième Rome, celle de Moscou.

Pour le moment, des fédérations limitées entre nations ayant entre elles des intérêts conciliables avec de profondes affinités et un commun idéal constituent un acheminement à des organisations plus étendues d'où, avec le temps, pourra se dégager une idée plus universaliste. Gardons-nous de chercher tout de suite l'universel et de prétendre trop vite généraliser. Il faut laisser beaucoup de place à chaque personnalité nationale et beaucoup de jeu aux initiatives de chaque État avec le frein d'une haute autorité morale. Il faut aussi accorder un assez long délai au Temps. Nous ne croyons pas que l'appareil considérable et dispendieux de l'O. N. U., le caractère bureaucratique et fonctionnariste qu'ont pris ses organismes permanents et temporaires, la nuée de fonctionnaires de toute sorte, d'interprètes et de journalistes qui gravitent autour d'elle, accroisse son autorité. Quelle qu'en soit la valeur et l'éloquence, les

(1) Voir sur ce point notre article du 15 octobre 1948.

discours échangés, comme des balles dans un duel, blessent ou restent sans résultat. Il faut faire simple et surtout écarter tout ce qui ressemble à un tribunal et à un jugement. L'intérêt de la paix est au-dessus de tout l'appareil juridique, au-dessus même du droit.

Le gouvernement de la IVe République a proposé la création d'une Assemblée européenne sans en préciser la nature ni le recrutement. Les Assemblées élues ne donnent pas en ce moment assez de preuves de sagesse pour qu'il soit prudent de leur confier le destin des peuples et le sort de la paix. Il existait naguère au Japon une institution très bienfaisante qui s'appelait le Conseil des Genro. C'étaient des hommes très peu nombreux, de haute culture, ayant acquis l'expérience des grandes affaires, revenus de toutes les grandeurs et de toutes les ambitions, vivant à la campagne loin de l'agitation des villes, des assemblées et des journaux. Dans les circonstances très graves, le Mikado les appelait et demandait leur avis qui était toujours écouté. Le dernier des Genro, le marquis Saionji, est mort avant que les clans militaires aient lancé follement le Japon dans la guerre d'agression où il a succombé. C'est un conseil de ce genre, un Conseil des Sages dont les nations occidentales et l'Amérique auraient besoin. Il se réunirait dans les cas graves et émettrait des avis arbitraux qui devraient être obligatoires lorsque leur serait soumise une difficulté ou un différend susceptible d'entraîner la guerre.

Un « Conseil des Sages », s'il avait existé, aurait peut-être évité des démarches ou tout au moins des paroles inconsidérées comme celles que l'on a entendues à la fin de décembre au Conseil de Sécurité à propos de l'action militaire des forces néerlandaises à Java. Il ne s'agissait nullement, comme l'a montré le délégué français M. Parodi, d'une agression d'un État contre un autre État, mais d'une action de police intérieure destinée à mettre fin à l'état d'insurrection d'un membre d'une fédération contre les autres groupements de cette fédération. Le bloc soviétique prit aussitôt fait et cause avec violence contre la Hollande ; il est dans son rôle en cherchant à désagréger toutes les organisations fédératives où domine l'élément occidental, lui qui réprime sans pitié toute velléité d'autonomie parmi les peuples soumis à sa domination. Les Américains ont tout d'abord pris fait et cause pour le gouvernement de Djokdjakarta; ils

voient rouge — si l'on peut risquer cette plaisanterie — lorsqu'ils croient apercevoir quelque trace de ce qu'ils appellent le « colonialisme » et peu s'en est fallu, s'ils ne s'étaient ressaisis, qu'ils ne fissent commettre une faute grave — une injustice est toujours une faute grave — au Conseil de Sécurité. Les affaires internationales demandent à être traitées avec plus de sang-froid et plus d'impartiale équité. L'idéalisme américain, qui est à certains égards si sympathique, est souvent mal informé et enclin à de singulières illusions. L'une des plus dangereuses est de s'imaginer qu'il est possible de transformer rapidement l'indigène de n'importe quel peuple ou peuplade en un citoyen taillé sur le modèle américain, pourvu qu'on lui donne des institutions libérales. Ils oublient qu'il faut tenir un très grand compte du facteur temps, car les peuples, s'ils participent tous de la nature humaine, n'ont pas tous le même âge et leur croissance est souvent lente. En cette affaire de Malaisie, le bon sens l'a heureusement emporté et, pour avoir été sage, l'autorité de l'O. N. U. n'a été ni compromise ni diminuée.

Tant que durera l'état d'antagonisme et de guerre froide dont souffrent les nations et les peuples, tant que ne s'atténuera pas l'offensive des idéologies révolutionnaires et l'essai de domination universelle qui s'y associe, il n'y a pas d'apparence qu'un organisme de paix générale puisse faire accepter ses directions apaisantes. Toute tendance à l'universalisme sera vouée à l'échec et il faudra se contenter de fédérations partielles et d'efforts sporadiques d'organisation. Il conviendra en même temps de mener une intense propagande d'idées et d'aspirations ordonnatrices et de faire appel à toutes les forces actives de libre fédération et d'alliance créatrice. Il ne sied d'abandonner ni les longs espoirs ni les vastes pensers mais d'en préparer patiemment la réalisation. Et il importe de se persuader que l'autorité est un bienfait, peut-être le premier de tous pour l'humanité qui souffre, le plus nécessaire, celui dont manquent le plus les nations qui restent attachées à un idéal et à des formes usées de liberté politique, celui peut-être aussi qui, sans qu'on s'en rende compte, fait la plus efficace propagande pour la révolution mondiale qui le restaure et qui en abuse.

RENÉ PINON

REVUE DRAMATIQUE

THÉATRE DES AMBASSADEURS : *La Soif*, pièce en trois actes et cinq tableaux de Henry Bernstein. — COMÉDIE-FRANÇAISE : *L'Epreuve*, comédie en un acte de Marivaux ; *le Prince travesti*, comédie en trois actes de Marivaux. — THÉATRE MARIGNY : *La Seconde Surprise de l'amour*, comédie en trois actes de Marivaux ; *Les Fourberies de Scapin*, comédie en trois actes de Molière. — THÉATRE SAINT-GEORGES : *Une Femme libre*, pièce en trois actes d'Armand Salacrou.

La caractéristique de M. Henry Bernstein est que ses personnages s'expriment comme le feraient ceux de la vie réelle s'ils osaient dire tout ce qu'ils sentent. Il s'ensuit un foisonnement de passions auxquelles le spectateur s'intéresse d'autant plus qu'il y retrouve les siennes. Cette société qu'on lui montre est constituée comme celle où il vit. La température seule diffère. Le mélange a été porté à son point d'ébullition.

D'où le succès de ce théâtre où chaque possibilité devient un élément d'action. Et sa supériorité sur tant d'autres qui ne tirent leurs effets que de l'emploi de héros dont les traits offensent la vraisemblance. Ceux de M. Bernstein doivent leurs aventures au jeu de circonstances suscitées par l'auteur avec une habileté qui défie la critique. Sans cesse en marche, ils justifient leur attitude à cette seule condition. Le destin les presse et leur commande d'agir sous peine de perdre toute existence propre.

Cinquante ans de succès ont consacré une telle manière. Aussi s'étonne-t-on de voir l'auteur manquer, dans *La Soif*, aux règles d'un art aussi éprouvé. Une bonne partie de ces trois actes est consacrée à des commentaires sur le passé. Le début met en scène deux vieux amis : l'un, le peintre Jean Galone, âgé de cinquante et un ans ; l'autre, le docteur Claude Darois, son cadet de cinq ans, jeune professeur de Faculté. Jean s'est confiné dans sa maison de Ville-d'Avray, après avoir perdu son

amie, Noëllie, dont le souvenir le hante et qu'il évoque longuement. Bourru, il se dit dégoûté d'une existence dont il n'attend plus rien. Une jeune femme, Madeleine, entre, après avoir forcé sa porte. Le premier acte s'achève sur cette promesse de renouveau. Mais au second nous retrouvons deux ans après Madeleine, chez elle, en compagnie de Claude avec qui elle trompe Jean. La maîtrise de l'auteur lui a permis de négliger une péripétie dont les détails se reconstituent aisément. Par malheur, souffler n'est pas jouer et il faut que nous sachions pourquoi Madeleine a quitté Jean. Second retour en arrière pratiqué au cours d'une conversation entre la jeune femme et une amie. On y apprend que Jean n'offrait à Madeleine que des satisfactions physiques. Cet homme sanguin, ce créateur dominé par certaine soif puise là les éléments de son inspiration. Madeleine a cherché auprès de Claude la tendresse qui lui manquait.

Or Jean, qu'on n'abuse pas si aisément, surprend les complices. La scène, fort violente, est la meilleure de la pièce et l'on retrouve là le Bernstein des grandes circonstances. Les suites en sont exposées avec la même efficacité dramatique. Jean, atteint d'une hémorragie cérébrale après s'être tant emporté, tombe inerte et Madeleine, saisie d'un regain d'amour, l'étreint furieusement. Claude revient pour soigner son ami et nous quittons encore le présent pour une évocation des temps révolus. Un entretien entre les deux hommes, au tableau suivant, provoque cette nouvelle suspension de l'action.

Jean, dans son lit, enjoint à Claude de reprendre Madeleine. Son ami refuse, alléguant qu'il doit lui laisser la place. Ce à quoi Jean réplique que Madeleine lui est devenue odieuse depuis qu'il sait qu'elle s'est abandonnée dans les bras d'un autre... et de quel autre ! Pour se faire mieux comprendre, il dépeint la jeune femme telle qu'il l'a vue en ces instants qui leur étaient à tous deux si chers : les bras en croix, les ongles griffant les paumes, le visage convulsé. Le docteur objecte, en toute modestie, que ses méthodes personnelles ne lui ont jamais permis d'obtenir un pareil résultat. Cet aveu, bien accueilli, rend un peu de sérénité au patient.

La conclusion est que Jean, rétabli, retourne à Ville-d'Avray avec Madeleine. Claude va leur y faire une dernière visite avant de partir pour les Etats-Unis où l'appelle un Congrès médical. Tout est dit, l'affaire est à son terme dès le début du dernier acte

et les deux anciens amis, remis face à face, ne peuvent plus que raviver d'anciennes blessures. Après le départ de Claude, Jean, devenu un convalescent guilleret, se dispose à étancher sa soif.

Que le dialogue soit riche de traits, de perspectives, qu'il suscite dans la salle ce silence, cette attention recueillie par où un auteur impose sa marque, on s'en doute. Il faut regretter, toutefois que la pièce côtoie ainsi les grandes situations sans jamais en exploiter aucune, si ce n'est de façon rétrospective. Ce thème de l'amour célébré comme un culte charnel n'est pas né d'hier et n'est plus d'aujourd'hui. Aucune émotion vraie ne s'en dégage. Inaccessible au public actuel, il apparaît comme un de ces refrains musicaux dont une génération s'est enchantée en des temps sans exigence. A présent les occasions ne manquent pas de solliciter les grandes orgues. M. Bernstein était plus que beaucoup d'autres de taille à s'y essayer. Il s'est montré une fois de plus virtuose mais dans un mode mineur.

Ne doutons pourtant pas de la satisfaction que ses interprètes ont dû lui inspirer. M. Jean Gabin, qui avait abandonné le théâtre depuis vingt ans, y a fait une rentrée prestigieuse. Il est de ces acteurs qui s'incorporent au personnage jusque dans les silences et les moindres gestes. Une telle aisance dans la réussite a de quoi éblouir. On se sent presque indiscret, à l'entendre, à le voir souffrir comme si le lieu de l'action ne donnait pas sur une scène de théâtre. Quant à M. Claude Dauphin, il affronte un tel partenaire à jeu égal. Découvert, on le sait, par M. Bernstein qui lui a confié de grands rôles alors qu'il n'avait été associé auparavant qu'à des intrigues modestes, il est devenu, en quinze ans, l'un de nos premiers comédiens. Chez lui aussi, le naturel semble être le trait dominant, mais il en fait preuve dans les personnages les plus divers. Son Claude est l'une de ses meilleures créations. Mme Madeleine Robinson se montre attachante et d'un ton toujours expressif. On lui souhaiterait quand même un peu plus de chaleur. Juste assez pour être convaincante.

***

Marivaux est à l'ordre du jour. On le représente à la Comédie-Française et au Théâtre Marigny. Cet auteur, dont on aime à dire qu'il prolonge Molière et annonce Musset, se relie aussi à

notre époque en raison des malheurs qu'il connut dans la sienne. Ruiné rue Quincampoix en essayant d'arrondir un petit capital qui lui eût assuré une vie oisive, il se souvint de la facilité avec laquelle il écrivait une comédie sur les bancs du collège et tenta sa chance au théâtre. De sorte que, sans le système de Law, nous n'aurions peut-être pas *Les Fausses Confidences*, ni *Arlequin poli par l'amour*, ni tant d'autres pièces aujourd'hui fameuses.

Les situations y sont exposées avec cette complaisance que l'on avait alors pour la rhétorique. L'action progresse lentement, mais le dialogue est semé de traits et de définitions qui lui assurent l'immortalité. Les passions elles-mêmes y ont moins d'importance que leur mécanisme secret. Habile horloger, l'auteur démonte tous ces imperceptibles rouages qui font battre les cœurs comme des montres dont il ne cesse de surveiller le mouvement. « Dans la comédie de Marivaux, écrit Jules Janin, Dorante et Sylvie ne se disputent pas à qui aimera le plus et le mieux ; mais Dorante, mais Sylvie agitent en eux-mêmes le grand débat de savoir si en effet ce qu'ils sentent au fond de leur âme, c'est de l'amour ? »

Tels sont les thèmes essentiels de *l'Epreuve* et du *Prince travesti* qu'ont repris les Comédiens français. Dans la première de ces deux pièces, Lucidor veut s'assurer qu'Angélique l'aime en lui proposant deux prétendants. L'un est son propre valet qu'il déguise en seigneur, l'autre un paysan doté par lui pour que la belle passe sur son aspect lourdaud. *Le Prince travesti* offre une trame plus complexe. La scène est à Barcelone où la princesse s'inquiète de l'identité exacte d'un certain Lélio, jeune chef de guerre à qui elle doit le gain de plusieurs batailles. Ce Lélio, prince qui se fait passer pour un simple militaire, est aimé de la souveraine mais accorde toute son attention à Hortense, l'une des dames du Palais. Le jeu des intrigues fait que Lélio, emprisonné à la suite des manœuvres d'un rival que gêne la faveur dont bénéficie ce jeune prince, finit par recouvrer la liberté et par épouser Hortense, tandis que la princesse accorde sa main au roi de Castille. En dépit de toute cette couleur romanesque, la pièce n'a rien d'espagnol. Elle reste purement française, de coupe classique, agrémentée d'un valet de fantaisie où se marque la tradition bergamasque. L'autorité de la princesse s'y tempère de maints attendrissements et le décor de Marly ou de Versailles conviendrait mieux à la gentille Hortense

que celui d'un palais catalan. Marivaux a travesti *l'Iliade* avant d'en faire autant pour son prince. On ne lui pardonna pas la première adaptation, jugée alors fort irrévérencieuse. La seconde ressort au badinage dont il est resté l'un des maîtres.

MM. Julien Bertheau, Jacques Charon, Mmes Micheline Boudet jouent *l'Epreuve* dans un excellent mouvement. Le Lélio du *Prince travesti* est M. Jean Debucourt, dont on connaît la science scénique, l'exacte justesse de ton. A ses côtés, M. Jean Meyer est un ténébreux ministre et M. Robert Hirsch un Arlequin un peu trop trépidant mais adroit. Mme Lise Delamare figure une reine de Castille pleine de charmes et Mme Marie Sabouret, pour ses débuts officiels, a fait preuve tour à tour d'une ardeur et d'une finesse fort appropriées au personnage d'Hortense.

***

La Seconde Surprise de l'amour, que représente le Théâtre Marigny, offre un autre exemple de ces jeux légers autour d'un sujet qui ne compte guère car l'exposition elle-même annonce le dénouement. Le chagrin qu'un veuvage récent provoque chez cette jeune marquise est dépeint dans le meilleur ton de la comédie. « J'ai tout perdu, vous dis-je », déclare l'épouse éplorée à sa servante Lisette. Et celle-ci lui répond : « Tout perdu ! Vous me faites trembler. Est-ce que tous les hommes sont morts ? » On pense à *La jeune Veuve*, de La Fontaine.

Celle de Marivaux finira de même. Mais ce ne sera pas sans avoir déployé devant le chevalier dont elle est aimée le jeu de ces coquetteries qui ne trompent que l'intéressé. Le premier acte semble un peu lent. Puis le mouvement s'accélère. Mme Madeleine Renaud, dans le rôle de la marquise, fait progresser une action dont le développement exige cette malice, cet art en apparence instinctif, cette finesse de jeu qu'on admire tant chez une telle comédienne. Débarrassée de sa robe noire du premier acte, elle semble sortie d'une chrysalide. Les soupirs qu'elle pousse ne sont plus que ceux d'un amour à peine contenu. Impossible de mieux dire ni d'exprimer plus de nuances dans une intention, un mouvement de tête. Personnage prédominant de cette gravure dix-huitième, elle lui donne sa couleur et son rayonnement. N'oublions pas toutefois la note de vivacité qu'ajoute Mme Simone Valère, en Lisette. M. André Brunot

est un Hortensius plein de sûreté et M. Jean Desailly se montre plaisant dans le rôle un peu sacrifié du candide chevalier.

Molière, avec *les Fourberies de Scapin*, fait suite à Marivaux : occasion de rendre un dernier hommage au regretté Christian Bérard dont le décor préparé pour ce spectacle fut l'adieu à la scène. Ce coin de Naples en tons gris atteste la maîtrise de l'artiste. Mais on ne peut s'empêcher de penser que le théâtre contemporain abuse des escaliers. Sans doute Christian Bérard n'y fut-il pour rien. La critique doit s'adresser à M. Louis Jouvet qui exigea, pour sa mise en scène, la pose de ces degrés de part et d'autre de la scène. Quelle que soit l'agilité de M. Jean-Louis Barrault, on se lasse de voir Scapin monter et descendre si souvent. Il y a aussi une échelle dont il se sert pour accéder à un palier, engager le dialogue et se dérober ensuite. C'est la farce portée sur un échafaudage. On ne croit pas que toutes ces acrobaties soient nécessaires. Elles nuisent d'ailleurs à la rapidité du dialogue et ces « Fourberies », où les trois actes sont réunis en un seul, ne vont pas sans longueur. La mise en scène semble y être pour quelque chose, car, dans le détail, le jeu des acteurs se montre sans reproches et l'on sait quels dons d'entraîneur possède M. Barrault. M. Charles Mahieu est un Argante majestueux et expert en chaque effet. Quant à M. Pierre Bertin, il a composé un Géronte qui tient à la fois de la comédie italienne et du dessin de Dubout. Son dos, son long nez, son regard vitreux, ses jambes en arc de cercle, tout en lui, est de la meilleure caricature. Il se montre burlesque par les moyens les plus simples, n'accentue jamais le ton, ne joue pas en pitre mais en comique de grande classe. Mmes Simone Valère et Eléonore Hirt font d'agréables apparitions en Zerbinette et en Hyacinthe.

***

M. Curzio Malaparte, adopté par l'Italie, accueilli en France, a fait un médiocre début au théâtre avec *Du côté de chez Proust*. Sa seconde pièce, *Das Kapital*, ne revèle pas plus de dons dramatiques. Le sujet, d'ailleurs, semble mal choisi. Il s'agit de représenter Karl Marx réfugié, en 1851, à Londres où il prépare son fameux ouvrage sur le Capital. Le doctrinaire socialiste à la barbe fournie y apparaît comme un bon père qui s'attendrit sur le sort des enfants condamnés au travail des mines par l'effet

de lois inhumaines, déclame et surtout discute beaucoup. Entre ces diverses occupations, il reçoit la visite de révolutionnaires français chassés de leur pays par la répression de juin 48. Ces partisans, qui viennent d'apprendre le coup d'Etat du 2 décembre, pressent Karl Marx de se joindre à eux pour retourner en France et combattre Louis-Napoléon. Le futur père du communisme les raille. Il leur oppose que le peuple de Paris ne se dérangera pas pour assister des gens comme eux. Les ouvriers français ont compris que les révolutions ne profitent qu'aux bourgeois. Ceux qui veulent les jeter dans une nouvelle émeute oublient qu'ils les ont abandonnés à Cavaignac trois ans plus tôt.

Toutes ces choses sont exactes, connues aussi depuis longtemps, et pourraient, à la rigueur, occuper une page d'un ouvrage historique. Le malheur est qu'elles tiennent beaucoup plus de place dans la pièce de M. Malaparte. Les protagonistes y reviennent sans cesse et s'affrontent en des débats qu'on souhaiterait plus brefs. En outre, Karl Marx est assorti d'un jeune Anglais du nom de Godson qui lui sert de secrétaire bénévole. Ce garçon fort exalté admire son patron mais voudrait lui démontrer l'existence de Dieu afin d'humaniser la doctrine. Bien entendu, Marx rit dans sa barbe et accable le malheureux de sarcasmes. L'autre ne se décourage pas pour si peu, tient tête, se ruine la cervelle en arguments plus poétiques que philosophiques. Saisi par une inspiration assez hasardeuse, il en vient même à divaguer, entame un couplet sur une sorte de papillons symboliques qu'il finit par voir voltiger et pourchasse dans la pièce. Le moins qu'on puisse dire est que tout cela manque de clarté. Marx coupe court à ces improvisations et décide de se mettre au travail. Le spectateur soulagé croit que ces paroles annoncent l'entr'acte. Il n'en est rien. De nouveaux personnages font irruption et la pièce continue.

Dans la suite apparaît Félix Orsini. Il fait une entrée de prestidigitateur, tout de noir vêtu, sa redingote recouverte d'une cape doublée de rouge qu'il enlève avec une grâce accomplie. Puis il annonce son dessein de se rendre à Paris pour tuer Louis-Napoléon. Cette petite valise, dont il ne se sépare jamais, ne contient pas des pigeons prêts à s'envoler dans la salle, mais une provision de bombes. Il s'étend avec beaucoup de complaisance sur son programme qui suscite l'indignation du brave Marx, homme paisible, car il n'est rien de tel, on le sait, que les

théoriciens révolutionnaires pour prêcher la douceur. Au sujet de cette scène, ne chicanons pas trop l'auteur sur les dates. Orsini venait de Londres quand il exécuta son attentat. Mais il ne se trouvait vraisemblablement pas dans la capitale anglaise en 1851, occupé qu'il était à ses tentatives de soulèvement contre l'Autriche. En outre il n'avait pas à cette époque les mêmes motifs de haine contre Louis-Napoléon qu'en 1858. Cela, M. Malaparte le sait évidemment. Son passage sur Orsini est un simple morceau de bravoure. Un des rares moments de la pièce aussi qui soit d'une valeur scénique. Il y aurait mauvaise grâce à le lui reprocher.

Le reste n'est fait que de palabres et de démonstrations. Le maître du logis et son secrétaire poursuivent jusqu'à la fin leurs controverses qui tournent à la bouffonnerie lugubre, avec l'apparition d'un petit cheval à roulettes, propriété du fils Marx, et une démonstration faite au moyen de trois chapeaux dont l'un représente la monarchie, l'autre la bourgeoisie, le troisième le peuple. Ce numéro de Marx and Partner est assez languissant. On fait mieux au cirque et Grock a plus de saveur que les personnages de M. Malaparte.

La pièce, heureusement, est bien jouée. M. Pierre Dux, en Karl Marx, soutient le personnage avec beaucoup de mérite. M. Alain Cuny parvient à se montrer hallucinant dans le rôle de Godson. M. Lucien Nat dessine un Engels sarcastique mais assez empesé. Mme Renée Devillers met toute sa grâce à représenter une Mme Marx souvent émouvante. Et Mme Lucienne Parizet réussit à se montrer agréable dans un rôle de Française peu utile.

***

Une Femme libre, de M. Armand Salacrou, est l'une de ces pièces bâties sur le thème classique des deux coqs qui vivaient en paix... Pièce mince si on veut, mais réussie dans son dessin, où le dialogue oscille entre la fantaisie et le pathétique. Les deux coqs sont les frères Miremont. Paul, l'aîné, garçon qui prend la vie et l'amour au sérieux, amène un jour dans la maison de province où vit sa mère, une jeune fille, Lucie, à qui il vient de se fiancer. Jacques, son frère cadet, est, lui, un aimable bouffon que les déclarations et les attitudes de Paul impatientent. Il jauge le futur bonheur de son frère, estime que celui-ci sera le

plus ennuyeux des maris, fait à Lucie un portrait des heures languissantes qui l'attendent dans cette maison de famille. La scène est si bien menée que Lucie, poussée au désespoir par ces perspectives d'avenir, prend la porte suivie de l'astucieux Jacques au bénéfice duquel ce réquisitoire a tourné.

Voilà donc la situation inversée. Paul, l'homme actif et entendu, a quitté les affaires où il réussissait pour se languir dans la maison familiale tandis que le nonchalant Jacques, contraint de travailler afin d'assurer à Lucie une vie décente, est devenu journaliste à Paris. Au cours du deuxième acte, Paul va trouver Jacques, le presse d'épouser Lucie qu'il a, dit-il, bien oubliée et se livre sur ses sentiments, sa vie présente, à un exposé qui révèle les souffrances du malheureux. Après le départ de son frère, Jacques annonce à Lucie qu'il va régulariser leur situation. La jeune femme le presse de n'en rien faire. En même temps, elle le supplie d'accepter une mission de reportage qu'on lui offre en Italie. A son retour, il l'épousera si l'envie ne lui en a pas passé.

Mais, à son retour, Jacques n'a pas retrouvé Lucie. On s'en doutait un peu. Infidélité de son amie ? Nous le saurons plus tard. En attendant, Jacques, contraint de revenir au bercail, remâche sa peine en compagnie de Paul. Les deux frères pareillement trahis veulent se persuader que l'infidèle ne tient aucune place dans leur cœur. Tandis que leur mère les plaint, ils sont persécutés par la tante Adrienne, vieille fille dont le célibat forcé a quelque peu compromis la raison.

C'est alors que Lucie revient. Péripétie prévue comme celle de son départ, depuis qu'on nous a appris qu'elle est dans la région. Reçue par Jacques, elle s'explique sur sa conduite. Si elle est partie, ce n'est pas qu'elle ait cessé de l'aimer. Non. La proposition faite par Jacques de l'épouser l'a déterminée à s'enfuir. Elle n'a pas voulu s'engager à rester avec lui sa vie durant en vertu d'un engagement conjugal. La fragilité de leurs liens lui plaisait. En tant que maîtresse, elle lui serait demeurée fidèle. Le mariage l'amenait à prononcer des vœux qu'elle jugeait déplaisants.

On pensera peut-être que tout cela est assez compliqué, surtout peu vraisemblable. Que Lucie se soit offusquée de devoir son bonheur à une union régulière, passe encore, bien que des êtres comme Jacques et elle soient de ceux qui ne se croiront

jamais tenus de respecter les serments de ce genre si le goût leur en a passé. Mais en partant, Lucie ne se condamnait pas moins que Jacques à l'infortune. Et il semble difficile de croire qu'une femme se décide à quitter l'homme qu'elle aime en vertu d'un raisonnement.

M. Salacrou ne déteste pas ces situations bizarres. Il se tire d'ailleurs judicieusement de celle-là en faisant renvoyer Lucie par Jacques devant un Paul dissimulé au regard de la jeune femme, qui a été témoin du dernier entretien et approuve son cadet. Ainsi les deux frères, réunis à nouveau dans leur solitude, poursuivront leur existence, atteints de la même blessure.

La question s'est posée de savoir si cette pièce, créée avant la guerre, avait vieilli. Il paraît que oui, tout au moins pour la scène où Paul veut obtenir de Jacques que celui-ci lui dise si Lucie, quand il l'a enlevée, était une vraie jeune fille. Le cadet s'obstine à ne répondre ni oui, ni non. Ce secret qu'on veut lui arracher restera sien. Les jeunes gens d'aujourd'hui jugent ce dialogue absurde ou plutôt inexplicable. Pourquoi insister tant sur un point qui a si peu d'importance ? Nos aînés, disent-ils, torturaient inutilement leur cœur et leur esprit. La vie est bien assez difficile. A quoi bon y ajouter des soucis aussi peu justifiés ! Qu'on en pense ce qu'on voudra, c'est ainsi et M. Salacrou, en la circonstance, fait un peu figure de Dumas fils auprès de la génération qui débute dans la vie des passions.

M. Jacques Dumesnil, créateur du rôle de Paul, a repris son emploi avec le même bonheur. Son autorité physique, ses accents conviennent à merveille au personnage. Il brûle, il explose de façon déchirante. M. Yves Robert, qui succède à M. Claude Dauphin dans l'incarnation de Jacques, s'est montré à la hauteur de sa tâche. Léger au début, sensible et persuasif dans la suite, il est bien le type de ces garçons d'apparence insouciante que l'amour bouleverse. M. Claude Nicot a fait une brillante interprétation d'un rôle secondaire. Il a de l'étoffe et le prouvera dès la première occasion. Mme Sophie Desmarets, plus humaine que Mme Alice Cocéa, sa devancière, est une Lucie qui autorise tous les égarements. Mme Jeanne Lion donne beaucoup de relief et d'humour à la silhouette de la redoutable tante Adrienne.

ROBERT BOURGET-PAILLERON.

A TRAVERS LA PRESSE

L'AFFAIRE DU CARDINAL MINDSZENTY

Le soir de la condamnation du Cardinal Primat de Hongrie, l'Osservatore Romano *s'exprimait en ces termes :*

Nous protestons de tout notre cœur d'hommes libres et de catholiques contre la condamnation du cardinal Mindszenty. Rien n'a été prouvé. Rien n'a été établi en ce qui concerne le prétendu complot de trahison et de menace contre la sécurité de l'Etat. Si le Cardinal s'est trouvé dans l'opposition par rapport à ceux qui dominent actuellement la Hongrie, ses dominateurs ne peuvent s'identifier avec le pays et la nation. Ils ne peuvent créer le crime d'Etat. Le cardinal Mindszenty est une des victimes de la lutte pour les libertés humaines et la plus essentielle de celle-ci : la liberté de l'esprit. Car si elle fait défaut, l'homme devient un esclave.

Depuis, les protestations se sont succédé, venant de tous les coins du monde et l'on sait que le Saint Père a fait entendre sa voix à la communauté des fidèles, pour stigmatiser cette parodie de justice en des termes inoubliables, excommuniant en outre les responsables. Mgr Joseph Közi Horváth, président du Mouvement populaire hongrois de Défense de la Civilisation chrétienne, publie aujourd'hui une brochure qui rétablit la vérité des faits.

Il y relate tout d'abord la campagne anti-religieuse qui se développa ces dernières années en Hongrie comme dans tous les pays placés sous la direction du Kominform. Les syndicats chrétiens furent interdits, les ouvriers chrétiens privés de travail, les organisations catholiques de jeunesse dissoutes. Le gouvernement hongrois communiste n'accorda aux sept millions de catholiques que deux hebdomadaires alors qu'ils disposaient, avant la guerre, de deux grands et de seize petits quotidiens. Mais le coup le plus douloureux fut porté le 16 juin 1948 lors de la nationalisation de l'enseignement. Cinq mille écoles catholiques et protestantes furent nationalisées malgré la protestation des parents. Depuis, la police politique a fait rage contre le clergé et les fidèles.

L'auteur expose ensuite l'action que mena le cardinal Mindszenty pendant la guerre, contre le nazisme. Ses protestations, l'assistance qu'il donna aux Israëlites persécutés, lui valurent d'être emprisonné. Il refusa de signer une déclaration aux termes de laquelle il eût reconnu le nazisme et qui eût amené sa mise en liberté.

Devenu, après la guerre, l'objet d'avances de la part des communistes, il se contenta de répondre : « Nous voulons d'abord voir des faits : nous parlerons ensuite d'amitié. »

Il n'y avait pour le Cardinal que deux attitudes possibles, en face de l'oppression dont étaient victimes l'Eglise et la Nation hongroise : « se taire ou lutter » contre l'oppresseur et l'ennemi de toutes les libertés. Ce sera sa gloire pour l'éternité que d'avoir choisi la bataille. Il savait

comment tout cela se terminerait pour sa personne ; mais il plaçait son devoir avant tout. Etant à New-York, il avait déclaré au cardinal Spellman : *On ne peut pas me prendre plus que ma vie, et celle-ci appartient déjà à Dieu.*

En quoi consiste ce que l'accusation a appelé son activité politique ? Mgr Joseph Kôzi Horváth le fait connaître :

Dans ses sermons comme dans ses lettres au Gouvernement, il s'est opposé à la dissolution des Syndicats Chrétiens, à la confiscation des biens des organisations de jeunesse, à la nationalisation et la confiscation des écoles libres aussi bien catholiques que protestantes.

Il a exigé que cessent les atrocités de la police politique, les déportations, les emprisonnements arbitraires et l'esclavage politique.

Il a réclamé avec énergie que fussent libérés les prisonniers et les déportés civils se trouvant en Russie.

Il a protesté contre l'expulsion de 500.000 Hongrois du territoire tchécoslovaque.

Il a protesté contre l'épuration des non communistes de tous les emplois.

Il a exigé pour les catholiques, qui représentent 70 % de la population, le droit d'avoir au moins un Quotidien catholique.

Il a élevé la voix de la manière la plus énergique contre la nationalisation des écoles.

La propagande communiste accuse le cardinal d'être « un ennemi du peuple et de la démocratie ». Or le Primat a accepté à plusieurs reprises, avec tout l'épiscopat hongrois, le principe de la démocratie et a réclamé l'application de celle-ci telle que l'a définie le Pape dans son discours de Noël 1944. Mais il faudrait, comme on a essayé de le faire à l'O. N. U., s'entendre sur le sens du mot « démocratie ».

En ce qui concerne les nationalisations économiques, ni le cardinal, ni l'épiscopat hongrois n'ont pris position. De quel droit, prétend-on, par conséquent, qu'il désirait remettre ces mesures en question ?

Sur les préparatifs de l'affaire, l'auteur cite la déclaration faite à l'agence I. N. S. par M. Etienne Nyaradi, ancien ministre des Finances, qui a quitté la Hongrie trois semaines avant l'arrestation du cardinal et ne peut être soupçonné de sympathie pour la cause de celui-ci :

Le 5 décembre 1947, étant à Moscou, à la tête d'une délégation hongroise, j'eus une conversation avec Mathias Rakosi, vice-président du Conseil et chef du parti communiste hongrois, au cours d'un déjeuner offert à des experts soviétiques par notre ambassadeur. Nous en vînmes à parler de la situation de l'Eglise. L'ambassadeur Szekfu et moi insistions pour l'adoption d'une politique de tolérance et Rakosi se déclara alors prêt à accorder encore une année à l'Eglise catholique et à Mindszenty pour reviser leur attitude d'hostilité à l'égard du gouvernement et du parti communiste.

— Si ce changement ne se produit pas, ajouta Rakosi, les communistes régleront alors la question de la manière la plus énergique.

Si l'on rapproche la date de cette déclaration avec celle de l'arrestation du cardinal — exactement un an plus tard — on verra clairement un plan longuement prémédité.

Enfin on trouve plus loin des précisions sur la façon dont fut traité le prisonnier afin d'obtenir des aveux. Tenu, à la prison de Andrassy Ut dans une cave humide, sans fenêtre, il dut y rester courbé tant le plafond de sa cellule était bas. De plus, une pompe spéciale en retirait l'air, ce qui fit que le prisonnier sortit de là à demi asphyxié :

C'est à minuit qu'on le réveilla pour le conduire dans un bureau,

où deux officiers de la police et un commissaire politique l'attendaient. On le plaça au milieu de la pièce, brandissant sur lui d'énormes réflecteurs et l'interrogatoire commença. Il dura 82 heures. Le Cardinal dut les passer debout. Vers la fin, on le força à avaler des pilules. Après les avoir prises, il tomba à terre sans connaissance. Jusqu'à la fin du procès, le Cardinal dut subir des « traitements spéciaux » selon les procédés les plus raffinés de la science moderne de la Guépéou, traitement qui n'atteignent pas seulement le corps humain, mais qui arrivent même à influencer, dans un sens déterminé, l'esprit et les facultés psychiques de l'homme. Ni les supplices des arènes de Néron, ni les fours crématoires de Hitler ne sont comparables aux raffinements de cruauté des mercenaires de Staline.

On le voit, la lecture de cette brochure dont le texte repose sur les informations les plus sûres, est indispensable à tout homme de bonne foi qui veut connaître le fond de cette abominable affaire.

LE DISCOURS DU GÉNÉRAL DE GAULLE

Au terme du Congrès du R. P. F. qui s'est tenu à Lille, le général de Gaulle a prononcé un grand discours où il a souligné les progrès du Rassemblement et exposé la mission future de celui-ci.

Pour conduire la nation jusqu'aux objectifs à atteindre, il est évidemment nécessaire que nous prenions en main l'instrument approprié : l'Etat. Nous sommes résolus à le faire. Si, comme nous le tenons pour un principe sacré, les voies de la démocratie, c'est-à-dire celles du suffrage universel, demeurent ouvertes, alors c'est par ces voies-là que nous irons où nous devons aller.

Ayant ainsi défini les conditions du problème, le général en est venu aux élections :

Je ne cache pas que, pour des élections générales, au cas où elles seraient, comme elles devraient l'être, prochaines, nous ferions tout pour qu'elles soient l'occasion du regroupement décisif. Mais si, d'aventure, et par malheur, des gens, abusant des pouvoirs, venaient à étrangler la démocratie en supprimant la consultation populaire, alors il n'y aurait plus qu'une conduite à tenir : chasser les usurpateurs.

Ces dernières paroles ont suscité un vif émoi dans une partie de la presse. M. Robert Verdier, dans le Populaire, *remarque que le général a omis, en lisant son discours, de prononcer la phrase citée plus haut, qui commence par « Je ne cache pas » et s'achève sur le « regroupement décisif ».*

On voit tout de suite l'importance capitale de cette « omission ». Elle retire au texte du général de Gaulle toute son importance. Il ne serait même pas exagéré de dire qu'elle lui enlève presque toute portée. Le chef du R. P. F. sait bien, et tout le monde sait en France, que les partis qui forment actuellement la majorité ne méditent aucun mauvais coup contre la démocratie et le suffrage universel.

Au contraire, le rétablissement du texte initial rend tout son sens au passage :

Voici en effet quel est le raisonnement. Le respect de la volonté populaire et du suffrage universel exige que des élections générales aient lieu à une date prochaine, donc qu'il y ait bientôt dissolution de

l'Assemblée nationale. Si cette dissolution n'intervient pas, cela revient à étrangler la démocratie. Et par conséquent, nous décréterons, nous R. P. F., qu'il faut chasser les « usurpateurs ». Ainsi la volonté de défendre les droits du suffrage universel est habilement invoquée pour justifier la prise du pouvoir par la méthode du coup d'Etat.

Franc-Tireur *tire les mêmes conclusions sur un ton plus virulent :*

C'était clair : des élections générales au plus tôt, ou le coup d'Etat.

Oui, mais voilà. De Gaulle s'abstint de prononcer la première phrase, ce qui atténue considérablement la portée du texte. Il peut ne choisir que les « cantonales ».

Dans les couloirs, M. Malraux — entre deux dédicaces — s'attachait à démontrer que le chef du R. P. F., fatigué, avait oublié quelques passages. Nous inclinerions plutôt à penser que, au sein du Rassemblement, l'accord n'est toujours pas réalisé entre les durs et les mous.

De Gaulle, dans le doute, s'est probablement abstenu...

Dans l'Aurore, *M. Bony qui approuve habituellement l'attitude du général, se scandalise cette fois de ses dernières déclarations :*

Chasser les « usurpateurs » ? Qu'est-ce à dire ? Comment ?

Il faudrait quand même ne pas oublier qu'il n'y a pas seulement en présence le R. P. F. et la « Troisième Force ».

Ce que l'on voit bien plutôt en présence, c'est d'une part la République, et de l'autre un parti qui, lui, ne s'embarrasserait sûrement pas de scrupules, le jour où lui serait offerte une possibilité révolutionnaire.

Et n'est-il pas permis de dire que devant un parti de violence qui mise ouvertement sur la guerre civile et qui de longue date s'y prépare, l'opinion attend du Rassemblement tout autre chose qu'une bagarre avec le gouvernement au pouvoir ?

La Bataille *déclare que la foule qui suit le général dans ses déplacements commence à se lasser et qu'à Lille un soupçon de fatigue se décelait dans l'allure tandis que « dans les esprits apparaissaient les premières nuances du désenchantement ».*

De Gaulle a-t-il senti qu'il ne fallait pas laisser repartir ses fidèles sur cette impression indécise ? Qu'au moins une phrase sonnât le réveil des endormis ou des découragés ! Il a donc annoncé, sans autrement préciser la date, l'hallali des « usurpateurs », si, d'aventure, il fallait en venir là. A ce claquement de fouet, quel sursaut d'espérance parmi les attentistes malgré eux du Rassemblement ! Voilà le seul signe à retenir des assises de Lille, assises dont on ne se souviendra bientôt plus qu'à cause de cette seule phrase et, peut-être même de ce seul mot. Un mot dont ses adversaires disent déjà qu'il sera lourd à porter pour l'homme qui l'a prononcé et le Rassemblement qui l'a acclamé.

Au contraire, M. Louis-Léon Aubry, dans Carrefour, *approuve le général et juge qu'on n'a pas tenu un compte suffisant des succès électoraux du R. P. F.*

Il y aura le mois prochain des élections cantonales. Le Rassemblement y prendra part avec le même respect de la légalité qu'il montra dans les consultations précédentes. Si, comme il est probable, le scrutin lui est propice, va-t-on, pour la troisième fois, refuser d'en tirer les conséquences ?

Telle est l'hypothèse dans laquelle s'est placé le général de Gaulle pour dénoncer les usurpateurs. On peut feuilleter tous les dictionnaires. Le mot est pris dans son sens littéral. Ceux qui se maintiendraient au pouvoir contre la volonté trois fois exprimée du suffrage universel ne feraient-ils pas violence au pays ? Ne recourraient-ils pas à la ruse en

invoquant la lettre de la loi ? On se moque de nous quand on cherche, dans une antithèse facile, à opposer le débonnaire M. Queuille au personnage classique de l'usurpateur. Il ne s'agit pas de M. Queuille, mais de la position qu'il prendrait ou qu'on lui ferait prendre.

La suite dépend donc de l'attitude qu'observera le gouvernement après les élections :

Qu'elles consacrent le succès du Rassemblement et le général de Gaulle s'estimera fondé à exiger du gouvernement et de l'Assemblée qu'ils se soumettent ou se démettent. S'ils résistent, il les tiendra pour des usurpateurs et considérera que la légalité est de son côté. Il a ajouté qu'il n'y aurait pas, dans ce cas, d'autre conduite à suivre que de les chasser. Il n'a pas dit qu'il emploierait des moyens illégaux pour cette opération...

N'existe-t-il pas, dans l'arsenal de la législation en vigueur, de quoi ménager des surprises aux archontes ?

Quel est le point de vue du gouvernement sur la question ? Un représentant de l'Agence américaine I. N. S. est allé le demander à M. Jules Moch. Au sujet de la fameuse phrase sur les « usurpateurs », le ministre de l'Intérieur s'est exprimé comme suit :

« Il est très facile de faire de telles déclarations quand vous savez que les élections auront lieu. La date des élections cantonales a été fixée ; elles se dérouleront en mars. Je ne pense pas que le général de Gaulle ait l'idée de recourir à la violence. Ce serait de la folie de sa part de tenter semblable entreprise. Mais sans aucun doute je n'hésiterais pas à employer la force dans cette éventualité.

« Ce serait stupide si nous nous trouvions dans une telle situation. Le général de Gaulle dispose d'électeurs — quoique en quantité moindre que les communistes, — il a pour lui des gens — des hommes de la bourgeoisie en particulier — capables d'acheter des timbres et de les coller sur des enveloppes, mais je ne crois pas que ces gens descendraient en masse dans les rues pour provoquer des troubles. »

Le ministre a manifesté ses doutes sur la possibilité, pour le général de Gaulle, d'accéder au pouvoir :

« Il ne serait pas possible au général de Gaulle dans un pays comme la France de s'emparer du pouvoir. Vous auriez immédiatement une grève générale. Tous les travailleurs, socialistes et catholiques et tous les autres, s'y rallieraient. »

Questionné enfin sur les raisons qui ont pu inciter le général à conclure ainsi sa harangue, le ministre a déclaré qu'il voyait là les signes d'un affaiblissement du R. P. F.

Un parti politique peut attendre longtemps quand il a une unité et un programme, des idées et une doctrine. Mais le R. P. F. n'a rien de semblable. Il a seulement premièrement l'admiration de ses adeptes pour le général de Gaulle, deuxièmement la haine et la crainte des communistes. Quand un mouvement ou un parti croît si vite sans programme, il ne peut pas durer longtemps. Le R. P. F. n'a que l'espoir du pouvoir. Un tel mouvement doit tomber aussi vite qu'il s'est développé.

La situation en France est meilleure maintenant qu'à aucun moment depuis la libération. Le niveau de vie et la production sont meilleurs. Il est possible de trouver un équilibre. Si nous pouvons maintenir les progrès que nous avons faits depuis plusieurs mois, les communistes perdront de leur force et les gaullistes seront vaincus.

MENUS-PROPOS

FÉVRIER A PARIS

En cette deuxième quinzaine de février, la grande ruche laborieuse que forme la majorité du monde parisien continue sa tâche. Des ministres pleins de bonnes intentions s'évertuent à équilibrer la balance nationale. Et le préfet de Police, devançant tous les autres citoyens, met de l'ordre dans la circulation parisienne. Chose peu facile là où une discipline aimable est de rigueur. Notre préfet le sait bien, mais il connaît aussi ses agents et peut compter sur eux. C'est ainsi que le piéton parisien, à peine réveillé, apprit par la T. S. F., un beau matin, qu'il lui faudrait dorénavant emprunter sagement les passages cloutés, lorsqu'il traversera les artères de sa capitale. Loin de trouver cet arrêté abusif, le piéton honnête et le piéton indocile l'ont admis de bonne grâce. Il faut bien l'avouer, il y a deux sortes de piétons parisiens. Nous en parlons d'autant mieux que nous pensons faire partie de la seconde catégorie ; de même, ce Monsieur octogénaire, pour le moins, qui invariablement traverse en biais le carrefour près de la Chambre des députés, endroit particulièrement fréquenté. Attention ! Monsieur l'octogénaire, piéton indocile, quatre paires d'yeux maintenant vous regardent et vous devrez régler par deux cents francs votre infraction journalière. Et les deux catégories de piétons parisiens en lisant leurs journaux découvrent qu'ils ne sont pas seuls en cause, non seulement ils ne sont pas visés, mais ils seront protégés.

Les automobilistes, les bons et les chauffards, sont priés de ne pas stationner devant les portes cochères. Dans le centre de Paris toutes les voitures qui bordent les trottoirs sont invitées à ne pas rester à l'arrêt plus d'une demi-heure. Enfin, au passage des barrages, les bons automobilistes et aussi les chauffards, pour dégager rapidement les voies, devront accentuer l'allure, ce qui ne veut pas dire qu'ils pourront se livrer à des excentricités et à des excès de vitesse sur tout le reste de leur parcours.

***

A la Bibliothèque nationale vient de s'ouvrir une exposition fort belle des maîtres flamands du dessin : de Van Eyck à Rubens. Elle a été organisée sous le haut patronnage du gouvernement français et du gouvernement belge, et réalisée avec le haut concours de S. M. le roi d'Angleterre et de S. A R. la princesse Wilhelmine des Pays-Bas. Dans l'avant-propos du catalogue, l'administrateur général de la Bibliothèque nationale, M. Julien Cain, nous apprend que l'honneur d'avoir choisi ces beaux dessins revient au ministère de l'Instruction publique de Bruxelles et spécialement au conseiller des Beaux-Arts, M. Langui, qui avait reçu mission de M. Huysmans. M. Goldschmidt a apporté son utile collaboration.

Tous ces beaux dessins ont été pendant plusieurs semaines exposés au Musée Boymans à Rotterdam, avant que la Galerie Mansart ne les accueille. Nombreux sont les musées qui ont apporté leur contribution à cette brillante manifes-

tation : l'Albertina de Vienne, le Cabinet des Estampes du Louvre, le musée de Stockholm, ainsi que les collections du roi d'Angleterre et bien d'autres encore.

Dans une brève étude, M. Jean Vallery-Radot, conservateur du Cabinet des estampes, montre avec autant de clarté que de compétence, l'évolution artistique qui va de la fin du Moyen âge à l'épanouissement du XVII^e siècle. De Jean Van Eyck, fondateur avec son frère de la peinture flamande, le seul dessin qui reste et dont l'authenticité soit certaine est le portrait du cardinal Albergati. Après lui, le visiteur trouve les dessins de Memling, de Jerôme Bosch, de Bernard Van Orley, de Brueghel et arrive à l'éclatante exposition de Rubens et de ses élèves.

Un savant exposé de M. J.-C. Ebbinge Wubben, conservateur au Musée Boymans de Rotterdam, nous révèle quelle a été la technique du dessin flamand, et comment elle a évolué depuis le XV^e siècle jusqu'au XVII^e siècle. Au début, l'artiste dessinait avec une pointe d'argent sur un fond préparé et poli de poudre d'os, d'eau, de colle que l'on portait sur un parchemin. Plus tard, le dessin est exécuté à la plume. L'utilisation du papier qui, se perfectionnant, ne demandait plus de préparation, facilita l'usage d'une nouvelle technique. Le stylet d'argent est remplacé par les craies, par la sanguine, par les lavis, par l'encre de Chine, par les rehauts au blanc d'Espagne. Rubens, avec une maîtrise incomparable, se sert de tous les moyens, de la plume, de la craie, du lavis, du blanc ; il use même du papier teinté, et introduit ainsi l'usage de ce dessin aux trois crayons, où excelleront, plus tard, les artistes français. Il est curieux de remarquer que le dessin est rarement, chez ces artistes flamands, et surtout chez Rubens, un but en soi. C'est un travail préparatoire. Tantôt c'est une esquisse où sont indiquées des idées de compositions. Tantôt ce sont des études poussées, destinées à l'élaboration des détails. M. J.-C. Ebbinge Wubben a ingénieusement remarqué que chez Van Dyck, qui doit sa méthode de travail à Rubens, les esquisses révèlent le long acheminement et le perfectionnement des idées initiales, et que « chaque nouvelle esquisse tend vers une plus grande intensité, vers une plus grande concentration ».

Pas un des dessins qui composent l'exposition n'est négligeable. Nous ne pouvons, hélas ! n'en citer que quelques-uns.

De Jean Van Eyck, un beau portrait de *Jeune femme* à la pointe d'argent sur parchemin préparé, ainsi que les portraits de *Louis, duc de Savoie* et de *Jean IV, duc de Brabant*. Un dessin à la plume et lavis rehaussé de blanc sur une préparation gris foncé de Hugo Van Der Goes, intitulé *La Rencontre de Jacob et de Rachel*, mérite une attention particulière, ainsi qu'un projet pour un petit vitrail, d'Aert Van Ortkens : *l'Adoration des Mages*. De quelques traits très enlevés, David Teniers le Jeune a réussi un agréable *Paysage* et une *Scène de cabaret*. Nous pouvons faire une place de choix aux œuvres de Jacques Jordaens, surtout à *l'Adoration des Mages*, aux *Disciples d'Emmaüs* et à un *Projet de tapisserie*, gouache aux coloris très doux, à une *Etude de nu, vu de dos* faite à la craie noire, blanche et rouge.

De Jan Gossaert dit Mabuse, une *Feuille d'études d'après des sculptures antiques*, dessins faits à la plume vers 1508-1509 d'une finesse remarquable. Les *Trois saintes*, que Hans Memling dessina à la plume avec rehauts d'encre de Chine verte, est un joyau ; les visages de sainte Barbe, sainte Catherine d'Alexandrie et sainte Marguerite ont chacun leur beauté particulière, et quelle beauté ! On voit aussi de Bernard Van Orley, dont le dessin est influencé par Raphaël, deux beaux cartons pour tapisseries faits à la plume et à l'encre grise et lavis de couleurs.

Un choix important, judicieux, rassemble un grand nombre de dessins de Pierre Brueghel le Vieux, entre autres quelques curieuses silhouettes : *Homme vu de dos, Deux figures vues de dos, Trois hommes, Un pélerin vu de dos, Paysan debout vu de dos*. Des dessins que nous désignerons : dessins aux mille person-

nages, genre qui lui était propre : *la Charité, la Justice, la Prudence, la Luxure.* Enfin, nous arrivons à ce qui est, si nous osons dire, le centre attractif de cette manifestation : à Pierre-Paul Rubens. Son œuvre à la pierre noire, bien moins connue que ses admirables peintures, est très instructive. Ici, sans le secours de coloris éclatants, Petrus-Paulus arrive, avec des traits bien en place, des valeurs savamment réparties, a des modelés parfaits. Ses sujets « percent le papier », par exemple les portraits de : *Marie de Médicis,* pierre noire, sanguine rehauts de blanc ; *le Fils de l'artiste Nicolas,* même procédé que le portrait précédent mais avec un lavis pour les yeux d'une douceur exquise ; *Tête de jeune femme,* sa belle-sœur ; *la Fille de Rubens, Isabelle Hélène, Portrait de l'artiste.* Nous voyons un dessin à la plume sur pierre noire d'une liberté absolue : *Etude d'arbres,* une autre *Etude d'un arbre tombé,* très légère, aux traits à peine indiqués où néanmoins chaque valeur met sa note, là où il le faut. Nous terminerons cet exposé en indiquant quelques études d'Antoine Van Dyck qui ne quitta point l'atelier de Rubens sans en emporter de précieuses indications ; mais aussi dans lesquelles le Titien n'est pas tout à fait étranger : *le Mariage mystique de Sainte Catherine, l'Arrestation du Christ, Portrait de Pierre Brueghel le Jeune, Portrait de Lucas Vorsterman ; Paysage,* gouache sur plume au bistre ; *Etudes de bras,* à la pierre noire rehauts de blanc.

Nous avons emporté de cette exposition une grande leçon. La beauté qui s'en dégage est sensible à tous les visiteurs, et ses enseignements sont infiniment précieux aux artistes.

***

Un nouveau Club, particulièrement intéressant par son objet et par sa forme, doit être bientôt constitué à Paris. C'est le club Franco-Américain, dont l'initiative revient au Comité France-Amérique.

Il sera installé pour recevoir les membres des Comités France-Amérique et les personnalités que les Comités d'Amérique recommanderont. Ils y trouveront un grand restaurant, des salles de conversation, des salles de lectures spécialisées pour les Etats-Unis, le Canada, le Brésil, l'Amérique espagnole, des salles de thé, bar, jeux, des informations, etc... Le Club sera inauguré le 26 juin 1949. Les membres, hommes et femmes des Comités d'Amérique, seront de droit les hôtes du Club à leur passage à Paris, sans avoir à régler aucun droit d'entrée, ni aucune cotisation. Ils y seront reçus par un Comité d'accueil, pourront y venir librement et jouiront, pendant leur passage, de tous les privilèges des membres du Club. Ils y rencontreront les membres français du cercle, qui représenteront l'élite des diverses catégories sociales et toutes les grandes activités nationales.

Le Club se compose de six cents membres fondateurs, et de quatre cents membres titulaires qui peuvent être, soit des personnes, soit des associations ou des sociétés.

Une des originalités du Club est d'être mixte. Le premier président sera une présidente, qui porte un nom illustre et qui a elle-même un grand renom d'intelligence et d'activité bienfaisante, la Maréchale Lyautey.

***

Les journaux signalent, d'après une dépêche de Prague, qu'il serait question d' « épurer » les contes de fées. Assurément ils sont très anciens, et n'ont pas grand chose de commun avec l'âge des tanks et de la bombe atomique. Mais en raison même de leur ancienneté, ils ont quelque chose d'éternel. Le peuple mystérieux des enfants les trouve naturels et ne les juge pas plus invraisemblables que les affaires compliquées des grandes personnes. Ces vieux contes satisfont si bien les éléments poétiques de l'esprit humain, qu'un certain nombre de sages ayant passé le temps de la jeunesse les ont profondément goûtés. Notre La Fontaine disait : « Si *Peau d'âne* m'était conté, j'y prendrais un plaisir extrême. » Anatole

France s'y plaisait. Et de graves professeurs y discernaient un modèle de style simple et clair. D'ailleurs ils sont d'une souplesse admirable, et chaque lecteur peut en prolonger la rêverie selon ses préférences. *Le Petit Poucet* triomphe de l'Ogre et l'Ogre, c'est l'adversaire auquel chacun donne la figure qu'il veut. *Le Chat Botté* est l'ancêtre ingénieux de la Propagande. *La Belle et la Bête* contient une leçon de philanthropie. *L'Oiseau Bleu* préludait poétiquement à la T. S. F. Une morale nue apporte l'ennui, disait le conteur qui s'y connaissait. Le conte fait passer le précepte avec lui. C'est bien l'avis des enfants et il n'est pas sûr qu'ils en changent, même dans le temps où triomphent les machines et la mécanique.

IL Y A CENT ANS

Des cérémonies solennelles ont eu lieu pour célébrer l'anniversaire du 24 février. Il y a eu une messe de *Requiem* et après quoi un *Te Deum* a été chanté. En termes officiels, cela s'appelle « un service religieux commémoratif et d'actions de grâces ». La presse d'opposition proteste : « De quoi donc, mon Dieu, vous avons-nous rendu grâces ? Et quels efforts n'avons-nous pas dû faire pour oublier d'où nous étaient sortis tant de maux, par où tant d'autres s'étaient aggravés ? » « Les révolutions, ajoute-t-elle, qui se culbutent chacune à leur tour, éteignent le sentiment du droit dans les cœurs : la vie publique devient ainsi une vie sans devoir, c'est-à-dire sans but comme sans règle et l'on n'a plus d'adoration que pour le fait. On travaille de son mieux à constituer le fait, jusqu'au moment où il disparaît sous un autre, et à ce moment, on s'incline devant celui-là, avec le même visage, avec la même docilité que devant le premier ; on le salue aussi bas. » Et les censures de la révolution se demandent, en constatant que la foule invitée à se réjouir était morne, comment on peut relever l'âme d'un peuple de cet état d'indifférence qui permet les adhésions monotones, sous tous les uniformes et devant tous les drapeaux. Pendant ce temps les démocrates multiplient les manifestations. A Paris, les cérémonies commémoratives du 24 février n'ont suscité ni enthousiasme ni désordre. Il n'en n'a pas été de même partout. On signale des troubles à Lyon, à Cette, à Châteauroux, à Niort, à Auch, à Limoges, à Chinon. Préfets, sous-préfets, magistrats ont reçu des instructions afin de mettre fin à cette agitation. Un grand nombre de banquets ont eu lieu, où la politique nouvelle est exposée avec grandiloquence : cette forme d'exaltation philosophique a paru la moins nocive aux critiques du régime récent.

***

L'Assemblée nationale procède à l'examen de la loi électorale qui doit bientôt être appliquée. Elle a étudié les incompatibilités parlementaires. Au cours de la discussion, elle a pris la résolution de déclarer inéligibles les escrocs, les voleurs. Cette décision n'a pas été du goût de tout le monde. M. Pierre Leroux, qui est toujours plein d'amour, a été attristé de cette exclusion, qui empêche les voleurs d'être représentants du peuple. Il a voulu prendre sa revanche et jouer un tour à la majorité. Il a proposé un amendement qui déclare les adultères inéligibles. Mais l'Assemblée n'a pas voulu paraître moins vertueuse que le patriarche du socialisme, et contrairement à l'attente de M. Pierre Leroux, elle a voté son amendement. M. Pierre Leroux a donc eu sur ce point gain de cause. « Nous l'en féliciterions davantage, dit un chroniqueur, s'il n'avait pas engagé cette partie par pur dévouement aux victimes de la police correctionnelle. » On remarque à ce sujet que la théorie de M. Pierre

Leroux aboutirait, sous prétexte de souveraineté populaire, à détruire toutes les lois et à ruiner toutes les règles. C'est d'ailleurs le suffrage universel qui, par l'intermédiaire de ses représentants, exclut les voleurs du droit d'être élus. M. Pierre Leroux en voulant tantôt interdire les uns, tantôt accueillir les autres n'était pas logique : mais on lui accorde d'avoir eu la morale avec lui.

***

Les discussions de l'Assemblée inspirent les chansonniers, et avec une gaîté innocente, ils commentent les événements. L'amendement de M. Pierre Leroux a excité leur verve :

Hier nous passâmes sous silence
Par suite d'un fatal retard
Un amendement d'importance
Proposé par un montagnard.

Ce montagnard des plus vantés
Ajoute par excès de zèle
Une incapacité nouvelle
Aux autres incapacités.

On avait interdit le vote
Aux banqueroutiers, aux voleurs,
Ce représentant patriote
Vient l'interdire aux séducteurs.

Des maris le nombre est immense,
Celui des séducteurs est tel
Que d'un seul coup ce s'rait en France
Supprimer l'vote universel.

Tous les soirs, les événements du jour, politiques, littéraires, boursiers, sont l'occasion d'une chanson nouvelle improvisée au courant de la plume, faite en souriant, chantée en riant, et ces fantaisies sont acclamées avec faveur par un public qui est fatigué des agitations. Au Théâtre-Français, *Cinna* est toujours interdit en raison des leçons de politique qu'y donne Corneille et qui sont peu conformes aux idées des clubs. Mlle Rachel, du coup, refuse de chanter *la Marseillaise*. Le Théâtre-Français n'est pas fait pour les passions chantées. Mais ailleurs, on chante avec bonne humeur, et toujours on plaisante l'Assemblée :

La question étant majeure
Les représentants d'aujourd'hui
Arrivent tout juste à deux heures
Au lieu d'arriver à midi.

Sur la loi dite électorale
Ils votent, mais bien tristement,
Car pour eux cette loi fatale
Est un billet d'enterrement.

***

M. Prosper Mérimée publie un article intitulé *Restauration du Musée*. Prenant acte du vote récent de l'Assemblée nationale qui accorde une allocation de deux millions pour réparer les salles du Musée du Louvre, et en particulier la galerie d'Apollon, M. Prosper Mérimée indique qu'il faut non seulement restaurer cette galerie qui tombe en ruines, mais profiter des circonstances pour procéder à un arrangement judicieux et méthodique. Un musée, dit l'auteur, n'est pas un monument orné d'objets d'art. C'est la demeure d'œuvres célèbres, et tout doit être disposé pour que l'attention et le regard ne soient pas détournés du tableau que le visiteur contemple. De même l'espace entre les ouvrages, la couleur des boiseries ou des tentures, la qualité des cadres, tout doit être conçu pour faire valoir les peintures. En terminant, M. Prosper Mérimée fait discrètement une requête : il voudrait qu'il y ait, comme en Angleterre, des chaises dans les musées, afin de faciliter le repos, le recueillement et la commodité des véritables amateurs.

***

Au théâtre, le principal événement est la représentation de *Louison* de M. Alfred de Musset. Les auteurs des comptes rendus, tout en manifestant une grande admiration pour le talent de M. Alfred de Musset, font des réserves sur sa dernière œuvre. Ils sont encore plus sévères pour la *Jeunesse des Mousquetaires* de M. Alexandre Dumas, où ils déclarent n'avoir pris aucun plaisir.

Imprimé en France. — Imprimerie E. PIGELET, 189-191, boulevard Voltaire, PARIS (XIe)
Dépôt légal n° 345 — 1er trimestre 1949 — Editeur n° 1
Le Rédacteur en chef gérant: L.-J Arrigon
L'Administrateur-adjoint: Georges Finaud.

IL FAUT SAVOIR PRÉVOIR :

En janvier 1948, l'*OPINION*
étudiait les affaires de brasseries et concluait à leur baisse, étant donné leurs difficultés d'exploitation. Celles-ci ont perdu 40 à 50 % sur leurs cours de l'époque.

En janvier 1949, l'*OPINION*
signalait que la hausse des métaux pouvait être considérée comme terminée. Les prévisions de l'*Opinion* se réaliseront-elles ?

Il existe encore des groupes qui peuvent bénéficier d'une activité rémunératrice.

Lisez, chaque semaine

L'OPINION

Economique et Financière
Le journal le mieux informé de la Bourse

Vous y trouverez :

— Des **Editoriaux** de Ch. RIST, de l'Institut ; A. SIEGFRIED, de l'Académie française ; L. BAUDIN et J. PERCEROU ; F. TREVOUX, H. HORNBOSTEL, P. VIGREUX, Professeurs de Facultés de Droit ; J. de RINCQUESEN, ancien Inspecteur général des Finances ; A. THIERS, Maître des Requêtes au Conseil d'Etat, etc...
— Des **enquêtes** sur la situation de l'Industrie et du Commerce ;
— Trois revues complètes :
  1° **La Bourse de Paris** : Parquet et Courtiers (avec de nombreuses appréciations sur les valeurs) ;
  2° Les titres qui se négocient **Hors-Cote** ;
  3° Les actions qui sont cotées seulement dans les **Bourses régionales** ;
— Une étude critique pour **chaque augmentation de capital** ;
— Des indications sur certaines valeurs **susceptibles de hausse** ;
— **Une Cote complète** des Bourses de Paris et de Province.

L'OPINION

l'hebdomadaire le plus précis de la Presse financière
ne se vend pas au numéro
Abonnement un an : **600 fr.** 6 mois : **350 fr.**
Essai un mois : **50 fr.**
Vient de paraître *(Édition Illustrée)* : **ROUBAIX-TOURCOING.**
128 pages abondamment illustrées. Franco 400 francs.
1, rue Saint-Georges, PARIS (9e) - C. P. PARIS 5.110-71

UN GRAND SUCCÈS

LIDDELL HART

LES GÉNÉRAUX ALLEMANDS PARLENT...

Un document capital de notre époque
330 frs

VICKI BAUM

HYPOTHÈQUE SUR LA VIE

Le dernier roman de VICKI BAUM
270 frs

THÉATRE

ÉDOUARD BOURDET

THÉATRE

Tome IV : FRIC-FRAC - HYMÉNÉE PÈRE - MIMSY **480 frs**

C. A. PUGET

LA PEINE CAPITALE

Drame en 3 actes et 4 tableaux

Le grand succès de la COMÉDIE-FRANÇAISE **240 frs**

GENEVIÈVE FAUCONNIER

CHRISTINE ET LES MICOCOULIER

Roman

STOCK

ÉDITIONS A. et J. PICARD et Cie
PARIS, 32, Rue Bonaparte, VIe

Viennent de paraître :

LOUIS HAUTECŒUR

HISTOIRE DE L'ARCHITECTURE CLASSIQUE EN FRANCE

Tome II. LE RÈGNE DE LOUIS XIV

Deux beaux volumes grand in-8° (939 pages, 683 illustrations, Index des noms cités) ..... 3.200 frs
Cent trente exemplaires sur papier couché ..... 4.000 »

Restent quelques exemplaires du Tome premier : **La formation de l'Idéal classique** *(La Renaissance - L'architecture sous Henri IV et Louis XIII).*
Deux volumes (XV-906 pages, 633 illustrations, Index) .. 2.500 frs

Du même Auteur : **LES BEAUX-ARTS EN FRANCE, Passé et Avenir**
Un volume in-8° ..... 550 frs

JACQUES LACOUR-GAYET
de l'Institut
ROBERT LACOUR-GAYET

DE PLATON A LA TERREUR

L'Histoire enseigne-t-elle que les prix peuvent être fixés par l'État ?

272 pages, 300 francs — *franco* 345 francs

SPID

CCP. 2766.70 PARIS

372, Rue Saint-Honoré, PARIS (1er) VENTE : 20, Rue Duphot

LES LIVRES

MEMOIRES DE MA VIE, par Chateaubriand, publiés par Maurice Levaillant ; 1 vol. in-8. J. et R. Wittmann.

M. Maurice Levaillant, dont les travaux sur l'œuvre et la vie de Chateaubriand ont l'ampleur et la valeur que l'on sait, vient, après avoir donné une magistrale édition des *Mémoires d'Outre-Tombe*, de restituer aussi complètement que possible la première esquisse de ces Mémoires. En un élégant volume, d'une présentation et d'une typographie impeccables, il rassemble les Livres I, II et III des *Mémoires de ma vie* que Chateaubriand avait confiés, vers 1822, à Mme Récamier, et que Mme Charles Lenormant avait publiés en 1874. « Est-il juste, écrit Maurice Levaillant, de parler d'esquisse ? Ne venons-nous point de démontrer qu'il s'agit de deux œuvres différentes et originales et de deux inspirations ? Chacune conserve son charme ; chacune, selon le temps et l'humeur, exerce son prestige. Ecrits ou récrits après 1830, fruit de vieillesse où se marque l'effort suprême d'un art, les *Mémoires d'Outre-Tombe* sont un poème ; plus familiers, plus séduisants parfois, fruits souriants de la maturité, les *Mémoires de ma vie* sont une confidence et une confession. » Outre une préface, dont sont extraites ces lignes, M. Maurice Levaillant a enrichi cet ouvrage de notes nombreuses et de remarques pénétrantes.

UN COLLABORATEUR DE METTERNICH. — Mémoires et papiers de Lebzeltern, publiés par Emmanuel de Lévis-Mirepoix, prince de Robech ; 1 vol. in-8. Plon.

Parmi les diplomates de la première moitié du XIX^e^ siècle, Adam de Lebzeltern occupe une place qui n'est pas négligeable. Né en 1774, il débute en 1797 comme secrétaire d'ambassade d'Autriche à Madrid ; entre 1802 et 1809 il est à plusieurs reprises chargé d'affaires à Rome. Ce n'est pas un poste de tout repos, car le conflit entre le Pape Pie VII et Napoléon ne tarde pas à éclater. Lebzeltern est mêlé aux épisodes de cette lutte qui s'aggrave d'année en année. En 1808 les troupes du général Miollis occupent Rome, la situation de Lebzeltern devient bientôt difficile. Les événements d'ailleurs se précipitent. La guerre entre Napoléon et l'Autriche éclate au printemps de 1809. Lebzeltern essaie de provoquer un soulèvement dans les Etats pontificaux ; finalement il est chassé de Rome qu'il quitte, emportant secrètement la bulle d'excommunication lancée contre l'Empereur par Pie VII. Rentré à Vienne, Lebzeltern fut présenté à l'Europe au début du XIX^e^ siècle.
Metternich dont il allait devenir un des collaborateurs directs. C'est dire que dès lors il suit de très près tous les grands événements qui se succèderont en Europe. Lebzeltern à laissé des mémoires rédigés en français auxquels il avait adjoint copie des rapports adressés à ses chefs ainsi que copie des lettres que lui écrivaient des personnalités du temps. Toute cette importante documentation se trouvait conservée dans un château du Maine-et-Loire. C'est là que M. Emmanuel de Lévis-Mirepoix, prince de Robech, en a eu communication. Il en a tiré un ouvrage très savant, précieux pour l'histoire diplomatique de

LES RELATIONS ENTRE PATRONS ET OUVRIERS DANS L'ANGLETERRE D'AUJOURD'HUI, par Pierre Waline. Préface de André Siegfried ; 1 vol. in-8. Marcel Rivière.

Il n'est guère de sujet plus actuel que celui que M. Pierre Waline traite en 300 pages avec une sûreté d'information et une hauteur de pensées remarquables. Son objet est de montrer comment s'établissent en Grande-Bretagne les rapports entre chefs d'entreprise et travailleurs, et comment le mécanisme des « relations industrielles », qui assurent là-bas la paix sociale, s'encadre dans un système politique issu d'une longue histoire et profondément transformé par les deux dernières guerres. Les Anglais sont avant tout gens pratiques qui se laissent conduire par l'expérience et se méfient de l'abstrait. C'est en Grande-Bretagne, pays essentiellement industriel, que les rapports du capital et du travail se règlent au mieux de tous les intérêts et de la justice, que les organisations ouvrières sont les plus fortes et les plus sages. Comment un grand parti politique, issu du trade-unionisme, est devenu le maître du gouvernement et comment il réussit à imposer à ses troupes les restrictions nécessaires dans l'intérêt de la nation, nous en voyons l'explication dans le livre de M. Waline. Le communisme révolutionnaire ne réussit pas, jusqu'à présent, à mordre sur la forte organisation syndicale de l'industrie britannique et accepte, dans l'intérêt de toute la nation, les directions parfois rigoureuses que les circonstances lui imposent.

On peut s'abonner à

LA REVUE

LITTÉRATURE, HISTOIRE, ARTS ET SCIENCES
DES DEUX MONDES

chez tous les libraires, en particulier chez :

DEPARTEMENTS ET UNION FRANÇAISE

Agen : Ferran, Gros ; **Aix** : de Bacquencourt, Goulard ; **Alger** : La Maison des Livres ; **Amiens** : Brandicourt, Descombes, Léveillard ; **Angers** : Mira ; **Auxerre** : Bonnet ; **Avignon** : Chabal ; **Bar-le-Duc** : Collot ; **Béziers** : Clareton, Canac, Ferlus ; **Bordeaux** : Féret, Mollat ; **Boulogne-sur-Mer** : Chiraux, Deligny ; **Bourges** : Auxenfans, Desquand ; **Brest** : Derrien, Gaborit ; **Caen** : Bigot, Marigny et Joly ; **Cahors** : Francès ; **Calais** : Denquin et Cie ; **Cannes** : Barbero, Delannoy, Perrier ; **Carcassonne** : Cros-Vitalis, Gally ; **Casablanca** : Farairre ; **Chalon-sur-Saône** : Vve Rigollot ; **Chambéry** : Dardel, Polycarpe ; **Chartres** : Lester, Rigal ; **Cherbourg** : Nicollet, Lanièce ; **Clermont-Ferrand** : Delaunay, Sarrassat, Larène, Martel ; **Coutances** : Lecerf ; **Dakar** : Moreau ; **Dieppe** : Dumortier et Vial ; **Dijon** : Damidot, L. Venot ; **Epinal** : Homeyer ; **Grenoble** : Arthaud, Didier et Richard ; **La Rochelle** : Pijollet, Samson ; **Laval** : Béhier, Gautron ; **Le Havre** : Dombre ; **Le Mans** : Graffin, Vadé ; **Lille** : Giard, Tallandier ; **Limoges** : Ducourtieux, Duverger ; **Lyon** : Barthélemy, Demortière, Flammarion, J. Desvignes, Linsolas, Masson, Viricel et Vacher, Lardanchet ; **Marseille** : Ferran, Fuéri, Flammarion, Lacoustène, Maupetit ; **Metz** : Even, Hocquard ; **Montpellier** : Coulet, Dubois et Poulain, Julia ; **Mulhouse** : Barbe, Bisey, Pflieger ; **Nancy** : Berger, Didier, Dory ; **Nantes** : Beaufreton, Coiffard ; **Nice** : Barnoin frères, Verdollin ; **Nîmes** : Bertrand et Bourdy, Beniol-Béchard ; **Oran** : Manhès, Touboul ; **Orléans** : Loddé, Luzeray, Proutière-Huguet ; **Pau** : Dupont et Bordenave, Grenier ; **Perpignan** : Brun, Morat ; **Poitiers** : Bégnard, Labouygue ; **Rabat** : Céré ; **Reims** : Michaud ; **Rennes** : Behon, Larcher, Plihon ; **Roanne** : Lauxerois ; **Roubaix** : Bonnehon ; **Rouen** : Lepouzé, Lestringant, Van Moé ; **Saïgon** : Portail ; **Saint-Denis (Réunion)** : Daude ; **Saint-Etienne** : Dubouchet, Font, Plaine, Vernay ; **Saint-Quentin** : Nougarède et Lestrat ; **Strasbourg** : Berger-Levrault, La Mésange ; **Tananarive** : Paoli ; **Toulon** : Guillemin, Rebufa, Montbarbon, Trinchero ; **Toulouse** : Didier, Labadie, Privat, Richard, Sistac ; **Tours** : Debien, Maillocheau, Tridon ; **Tunis** : Librairie « Jehanne d'Arc », Namura, Saliba ; **Valence-sur-Rhône** : Rey ; **Versailles** : Mercier, Némitz ; **Vichy** : Les Beaux Livres.

ETRANGER

Amsterdam : Scheltema et Holkema's ; **Ankara** : Librairie Hachette ; **Athènes** : Kauffmann ; **Bruxelles** : Dechenne, Editions universelles, Office de Publicité ; **Bologne** : Zanichelli ; **Cap Haïtien** : L. Ed. Magny, Agent général pour Haïti ; **Genève** : Naville, Agent général pour la Suisse ; **Istanbul** : Librairie Hachette ; **Lausanne** : Payot, Rouge ; **Le Caire** : James Cattan, Agent général pour l'Egypte, Librairie du Papyrus ; **Montréal** : Pony ; **Oxford** : B. H. Blackewell ; **Padoue** : Granotti ; **Rome** : Bocca, Signorelli, Agence du livre français ; **Turin** : Lattès ; **Utrecht** : Van Rossum.

Imprimé en France. — Imprimerie E. Pigelet, 189-191, bd Voltaire, Paris (XIe)
Dépôt légal n° 345 - 1er trimestre 1949 - Éditeur n° 1

Le Rédacteur en chef gérant : L.-J. Arrigon
L'Administrateur-adjoint Georges Finaud